

HISTOIRE DU
JEUNE HOMME
BOULEVERSÉ
EN MARCHE
VERS LA
TOTALITE
DU REEL

HISTOIRE DU JEUNE HOMME BOULEVERSE EN MARCHÉ VERS LA TOTALITÉ DU REEL

I. Prologue, où l'on voit que l'empereur Othon, mort à 22 ans, n'aimait pas la mort mais au contraire contribuait à rédiger mon Livre

II. Où l'on voit des personnes couchées dans les origines et luttant pour ne pas s'y laisser inhumer

III. Où l'on continue à investiguer en masse pour écrire et décrire ce qui s'est passé dans le jeune homme

IV. Où l'on voit le jeune homme en danger résister à l'oppresseur en faisant appel à l'intelligence

V. Où l'on passe en revue différents types d'altérité

VI. Où l'on voit dans l'avenir deux ou trois manières qu'aurait le jeune homme de continuer et terminer sa vie

VII. Où l'on finit par apercevoir par endroits la totalité du réel blottie sous une épaisse couche de diversité

I. PROLOGUE, OÙ L'ON VOIT QUE L'EMPEREUR OTHON, MORT À 22 ANS, N'AIMAIT PAS LA MORT MAIS AU CONTRAIRE CONTRIBUAIT À RÉDIGER MON LIVRE

Bonjour. Je ne sais rien. Je vais crever de désir.

Hier je me suis coupé les cheveux tout court. Aujourd'hui je me suis réveillé avec le désir du Livre.

Un beau matin, je me lèverai, mes cheveux auront repoussé et je ne le saurai pas ; je resterai là devant la glace à me demander d'où vient ce visage, et de quelle nature étrange sont exactement ces cheveux. J'hésiterai.

Je me suis levé et j'ai eu envie d'écrire. J'en ai souvent une envie irrépressible. Je m'y mets et je n'ai rien préparé. J'improvise tout. Je fais le plus de phrases possible ; j'ouvre des possibilités, je ferme des chapitres ; je mets en scène des paragraphes. Instinctivement, j'ai du pouvoir ; j'ai été élu par un comité révolutionnaire de fantômes ; je peux ordonner sans crainte. À propos de ce qui est dans ma peau, j'invente le plus que je peux. Je ne tiens plus en place. J'ai envie de femmes et de villes. Il faut que je tue des bêtes sauvages. Que je sauve des chiens domestiques perdus. J'ai envie de comprendre aussi. Je veux être prudent et rouler bien trop vite. Ne pas mourir mais prendre des risques. Je veux résoudre des problèmes. J'aurais voulu mieux les poser. Puis je désire changer de problèmes et écrire autre chose. Manger chinois et mourir

comme l'héritier d'Othon, à la nage dans un fleuve de Turquie. Je veux pouvoir mettre tous les mots de liaison entre chercher et se trouver : chercher pour se trouver ; se trouver pour chercher ; se trouver après avoir cherché ; se trouver en cherchant ; chercher et se trouver ailleurs ; chercher pour séviter. Je souhaite être moi à fond. Je préférerais avoir été Othon. Fut un temps où j'avais des milliers de villages en Allemagne ; j'avais mes propres serfs et mes ministériaux ; on buvait beaucoup avec les seigneurs ; on disait que j'étais le dernier à rouler sous la table. Moi, je sais pourquoi : Othon se surveillait. Othon regardait les autres seigneurs pour savoir s'il pouvait boire plus qu'eux, sans être ivre plus qu'eux. Il faisait semblant de rire et en fait observait. Il aimait boire. Othon buvait alors plus que de raison et au milieu de la nuit, quand les seigneurs roulaient affalés ou s'approchaient des chevaux pour vivre un sommeil lourd contre leurs ventres chauds, il allait à pas lents s'exiler derrière un mur, et avec toute l'humanité rassemblée, il écrivait mon livre compliqué.

Puis il s'endort et quand il se réveille, sa tête tourne moins, il se porte sur ses jambes et repart dans son siècle avec toute sa suite, ses barons, ses dames, qui lui parlent et l'inspirent. Je me réveille. Vous vous réveillez et vous vous apercevez que je suis le tueur. Vous vous avancez d'un pas en prenant garde à ne pas avoir l'air de me défier. Vous êtes près de moi et vous me demandez : êtes-vous le tueur ? Je vais vous le dire ; je vais vous répondre. Je vous expliquerai tout

d'une partie d'un fragment de quelque chose qui veut être le tout. Eh bien oui en effet, je suis le tueur. Je ne comprends pas pourquoi et vous l'apprendrez en détail. Je développerai tout et mon système nerveux central vous accueillera comme dans une salle de cinéma. L'appareil cognitif qui me permet de 1/ reconnaître la porte 2/ me diriger vers elle 3/ l'actionner et enfin 4/ sortir pour aller faire l'individu humain dans ma ville, cet appareil cognitif, vous vivrez dedans. Je ne dis pas que vous aurez du plaisir. On n'est pas là pour le plaisir ; ni que vous serez au chaud ou bien traités ou quoi. Il y aura de la pluie, des problèmes ; j'aurai une profession et des Chinois du nord se livreront au sexe la tête tournée vers le visage du dragon vert de l'est. Un calife enverra des lapins émissaires pour me demander d'épouser sa femme ou sa cause. Une chaise tombera et une culture urbaine se relèvera après un siège affreux. Cette plante singulière qu'est le bouleau envahira l'Allemagne en partant de la Norvège. À vos pieds un navire plein de mercenaires grecs fuyant leurs cités pauvres et s'en allant combattre pour le roi perse de l'Ordre coulera, si tout va bien. On mesurera la différence entre la forme de l'onde produite par le cri d'un chien qui aboie et celle causée par le son d'une balle qu'on se tire dans la tête et qui pénètre le crâne. Toute une documentation sera rassemblée sur vous et traitée, par-delà vous. Des ordinateurs fonctionneront et une femme se taira pendant plusieurs jours. Le livre trop intelligent d'un philosophe français contemporain nous fera peur et nous sentir idiots et mal. Une aristocratie barbare de sang O résistant à la peste prendra le pouvoir et sourira en couchant dans le lit encore chaud des anciens maîtres. Plusieurs langues seront

parlées et évolueront sous vos yeux — et des consonnes seront l'objet d'amuissements. Un parfum doux vous plaira avant de vous endormir. Vous goûterez à des aliments corrompus. Vous perdrez 10 000 livres d'un coup et, l'ami qui vous avait entraîné là par erreur, vous hésiterez, puis vous voudrez le tuer. Un temps passera et Dieu changera de pays clandestinement et sous un faux Nom. Une apparition aura lieu à l'orée d'un bois. Une maladie répandue dans le corps sera guérie progressivement mais non sans laisser quelques séquelles bénignes. On verra tout ce qui a trait aux mains, yeux, lèvres, ventres. Maintenant vous savez quel danger il y a dans tout cela. Vous savez qui je suis. Je suis ce tueur qui se tue, s'arrête pour homicide, se met en prison et fait appel à soi pour s'évader avec l'aide d'un cocher de fiacre brun qu'il est lui-même, à bord d'un avion privé rapide qu'il est lui-même, partie d'un fragment d'un monde qu'il est lui-même.

Je cherche à vous plaire et, ce faisant, je n'aime pas votre bouche. Ce qui m'énerve le plus en elle c'est sa mobilité. Beaucoup de gens, dont je suis, imitent le rire et le mouvement des lèvres dans la vie de tous les jours, ou si l'on veut, dans la survie du lundi, mardi, mercredi, la sous-vie du week-end, et je n'aime pas qu'on puisse vivre comme ça. Pianiste espoir de la nouvelle génération, je voudrais vous raconter une nuit de famille indienne qui provoquât en vous quelque sourire *sostenuto*, permanent, sans bémol, dépourvu de toute limite de temps et variation d'intensité.

Je voudrais que vous ayez mal à l'heure où le père de famille rentre du champ. Il me faudrait la garantie que vous ne pourriez pas vous sortir du plaisir causé par le récit de leurs premiers échanges verbaux banals. Je me tuerais de savoir que vous n'allez pas voir votre cœur saigner et vos yeux larmoyer à flots hors de toute perspective métaphorique quand la femme portera la *troisième bouchée de riz* à sa bouche. Je n'accepte pas ces métaphores. Je souffre quand vous arrêtez de lire, et les instants qui un à un me rapprochent de la mort trouvent une à une leur origine en vous, et vous seuls. Vos repas m'affaiblissent et vos fêtes m'exténuent, que dire alors de vos départs en voiture. Si vous vouliez me faire une place je monterais dans le coffre pour vous parler des amis que je me suis faits dans l'avenir. J'ai fui l'Europe et j'habite à New York. Les cheveux teints en noir et assistant à un concert de free jazz, j'ai connu Beth qui a de courtes bottines violettes. Nous nous sommes promenés dans Manhattan et sur le coup de minuit nous avons bu une bonne bière irlandaise dans un bar. Mais voilà, c'était l'avenir alors ; vous êtes parti et n'avez pas voulu me suivre. Il est trois heures et quart du mat et, sans vous dans la pièce vide, je me tourne vers la fenêtre et oui je meurs encore.

Je pense, nous pouvons nous déclarer satisfaits d'une telle et si fructueuse relation millénaire. Notre amitié étrange a su traverser les épreuves avec élégance et brio. Certes vous vous rappelez sans doute qu'il y a eu de ces moments terribles où tout est menacé d'un

coup et bien près d'être balayé ; si cela a tenu à travers la colère ou quand vous étiez en danger et que moi j'étais bien sur mon lit, ou quand on n'avait plus rien à se dire et qu'on ne savait plus pourquoi on se parlait encore en se levant le matin, en se couchant le soir, c'est que c'est solide. Au physique, vous êtes blond avec les cheveux crépus et les yeux marron clair, la peau moyennement sombre ; vous avez sur le côté de vos joues, d'une belle teinte rouge pomme, deux longues oreilles rousses d'épagneul ; il vous manque quelques dents mais cet interstice n'enlève rien à un charme qui vous est naturel au moins quelques heures par jour ; vous êtes la fille d'un parent de neuf ans que l'on appelle « mon oncle ». Au mental, vous passez pour quelqu'un de posé qui fait des crises fréquentes ; si vos gestes peuvent parfois prendre une tournure qui vous échappe, vous parvenez cependant à leur conserver une certaine efficacité quand il est question, par exemple, de tenir un bol de saké brûlant ; à la ville, vous avez tout du hibou urbain qui vit seul dans son grand arbre entouré de métropoles grosses comme de grosses noisettes. Dans la vie, vous faites beaucoup de choses différentes ; vous parlez une langue ou au moins celle des signes à peu près couramment ; à l'âge de 10 ans vous vous en êtes voulu d'avoir smashé un papillon quatre ans plus tôt ; vous disposez, en général, d'un moyen de déplacement rapide et motorisé ; vous avez connu la prison pour espionnage industriel et en êtes sorti plus vite que prévu grâce à un avocat onéreux qui a su découvrir un vice de forme dans la procédure ; vous regrettez d'avoir épousé le fils débile du dernier souverain ottoman ; vous n'avez jamais su compter ; Li-Po s'est moqué de vous assis sur le

rebord d'une colline en pente douce ; vous êtes un de ceux qui moururent pour César ; en voyage d'étude, votre sanscrit est tout juste correct ; vos peintures rupestres font l'admiration de tous les archéologues occidentaux ; vous n'aimez pas la musique dite classique et vous la méprisez ; vous êtes morts il y a quatre ans aujourd'hui même et plus personne ne pense à vous ; vous avez plus que préservé l'héritage paternel : vous l'avez agrandi, fortifié, vous avez fait le lit de l'avenir pour votre petit Marcello ; vous faites sécher pendant un an un bâton taillé pour en faire un nouveau manche de pioche ; un tatouage effacé sur votre omoplate gauche mentionne un anthroponyme, désignant quelqu'un que vous avez connu, et aimé ; depuis l'accident vous ne voyez plus que d'un œil et l'autre plein de pus vous fait mal : vous vous remettez plus que doucement ; vous n'avez jamais aimé le sexe et vous n'y pensez pas ; vous vous servez de galettes de maïs comme assiettes ; ce que Hugo appelait les *matins triomphants* vous réjouit après vous avoir longtemps embarrassé ; vous devez deux dinars à la famille de Jamila qui croit que vous ne lui en devez qu'un : vous lui en rendrez deux quand même ; vous dormez mieux maintenant que tout est fini. Vous êtes contents de la force de cette amitié que nous avons réussi à nouer et entretenir. De l'air où vous êtes brûlés, de la terre, des marais salants, du fleuve où vous vous baignez, du Nirvana, de Novgorod, vous avez de grands yeux grands ouverts et vous me lisez.

Un jour, je serai dans l'avion et j'aurai l'Europe encore largement sur ma gauche. Je reviendrai d'un voyage en Iran et je remonterai vers la France par la Grèce. Les membres endoloris par trop d'heures passées à rester immobile dans un appareil suffisamment peu confortable d'une compagnie suffisamment peu capitaliste pour voyageurs pauvres (car en effet j'aurai encore choisi la solution la pire et la moins coûteuse), l'attitude désagréable d'une vieille voisine remuante me décontenancera ; je m'en vengerai en portant au maximum le volume sonore de mon instrument portatif de diffusion musicale, et si besoin est, je lui mettrai des petits coups de pied en douce, comme quelqu'un qui ne fait pas exprès.

Arrivé à Strasbourg, je pataugerai un moment dans l'aéroport, cherchant l'heure et la place, avec un sentiment d'impuissance qui s'ajoutera à celui de libération : sur ce point, je n'aurai pas su changer. Après plusieurs heures de train de nuit, je me retrouverai enfin au sein d'un univers plus familier : Poitiers, ma ville éphémère, où j'occuperai un poste assez intéressant du secteur « documentation technique » d'une association moyenne. Quelqu'un sera venu me chercher et je la verrai là à m'attendre. Elle aura la belle robe que j'aime lui voir porter d'habitude, noire, soulignant la taille et dénudant les épaules, ne découvrant rien du reste. Nous partirons ensemble après nous être mutuellement embrassés sur le coin des lèvres, à mi-chemin entre le franc baiser et le bonjour de deux personnes sexuellement distinctes entretenant entre elles des rapports jugés suffisants d'intimité. Nous roulerons dans la circulation fluide de la nuit poitevine et au fur et à mesure que

nous nous éloignerons du centre-ville, nous grillerons de plus en plus de feux rouges — passant au ralenti, regardant bien, sans flipper toutefois. Enfin nous parviendrons aux carrefours mille fois traversés de notre quartier ; puis, devant notre maison elle-même. Je pense qu'alors nous serons en 2005 ou 6 ; j'aurai environ 28 ans. Elle coupera le moteur et nous descendrons de tout. Nous ne nous précipiterons pas vers la porte ; mais le cœur y sera. Les clés sortiront des sacs en même temps ; arrivée la première, la sienne ouvrira ; puis la lumière sera allumée par mes doigts délaissant les siens et cherchant à tâtons ; puis vite éteinte. Je l'étreindrai dans le couloir ; je presserai mon bassin contre le sien ; nous ferons l'amour d'abord vite puis lentement : quoique je sache déjà cette vitesse, je ne me représente pas encore où. Qu'importe. Après je mangerai un morceau en buvant un reste de vin blanc sec, que je n'aimerai pas. Deux ans plus tard je serai sur un banc quelque part et je me mettrai à penser, sans trop y faire attention, qu'à cette époque j'avais encore une maison pour rentrer dedans la nuit et vivre dehors le jour. Je me lèverai et je longerais le canal dont les eaux sombres généreront alors une surface ondulante assez calme et de couleur jaune, entouré par des bruits de voitures et de trains et d'oiseaux sauvages gris foncé.

*

Poussés par un des peuples de cette souche turco-mongole dont une branche tardive de cinq hommes marchera vers son avenir dans la deuxième partie de ce texte, toute une série de groupes

humains s'entrechoquèrent et se mirent en mouvement vers les premier, deuxième, troisième et quatrième siècles de notre ère, au sein d'un processus que l'historiographie a convenu d'appeler *l'ethnogénèse germanique*, et dans le cadre d'un espace compris entre la mer du Nord, le Rhin, l'Elbe et le *limes* romain. À l'époque, on perdait facilement ses légions dans de telles forêts d'hommes chevelus, toujours présents quand il s'agissait un peu de se battre à mort pour trois arbres et ne pas être esclave ; certains à Rome n'en tenaient plus de rage, et quand on leur annonçait : ah, au fait, votre énième légion ne reviendra pas du Nord, six jours après ils se gorgeaient des noires grappes des raisins de Toscane pour y noyer leur chagrin sans tarder.

Puis vint le jour où Rome ne sut pas quoi répondre quand les Turco-mongols frappèrent à ses portes avec les poings des peuples germaniques ; cent ans plus tard l'Empire était à ceux qui se levaient le plus tôt et avaient les meilleurs chevaux. Les peuples germaniques en eurent de tellement bons, que les Romains les leur louèrent, et leurs guerriers avec. Dans la blonde Gaule du Nord, Syagrius le barbare défendit la Gaule de César contre la Germanie de Tacite. Un matin, réveillés, on s'était aperçu que le monde entier, de l'Écosse à la péninsule arabique, était devenu romain ; le lendemain, on vit dans les écoles cinquante Alains au lieu de deux cent Romains, et il n'y avait plus de Rome. Clovis eut des enfants, Théodoric eut des enfants, Zénon eut des enfants : tous barbares.

Trois siècles plus tard, Charles le Grand de la famille carolingienne, qui avait de gros champs aux alentours de la

Meuse, se retrouva avec la couronne impériale sur la tête. Roi des Francs, roi des Lombards, il se fit piller en Espagne et chasser en Bretagne. Empereur chrétien d'Aix, il découpa son Empire en comtés, duchés, marches : le jour où il tomba sur une carte qui plaçait les Saxons à moins de 15 jours de marche d'Aix, il s'énerma ; il le fit dans cette langue appelée vulgaire et qui est devenue une des nôtres au sein de l'Union Européenne, car il ne savait que deux mots de latin : *imperator*. Le jour même, et pendant trente années ensuite, chaque été, ses Francs lourds et chrétiens se lançaient contre les Saxons païens des forêts et des marécages d'Allemagne du Nord. Un chef parmi d'autres, qui a surtout laissé son nom grâce à l'historiographie othonienne, organisa la résistance : Widukind. Charlemagne répliqua en promulguant le *Capitulare saxon*, qui interdisait à ce peuple pratiquement tout et aussi la respiration. Ils se tinrent tranquilles : pendant dix ans ils vécurent, travaillèrent, dormirent, parlèrent, sans respirer ; mais un beau jour l'un d'entre eux, paysan qui s'était arrêté pour se reposer au bord d'un fossé, approcha son visage d'une tulipe pour en sentir l'odeur — et respira. Aussitôt Charlemagne était sur lui : c'était le dernier été de la Saxe païenne libre. La fleur de la jeunesse du petit peuple saxon mourut donc à l'automne, au soleil sous les sapins tièdes. Puis l'Empire carolingien s'écroula lui aussi, dans un souffle.

Au moment même où Louis le Pieux écoutait tout oreilles les sermons des mers et des fleuves, les Northmann redoutables de la Scandinavie soupaient dans les coupes à eucharistie des monastères de ses évêchés. En 843, à la mort de Louis, l'Empire

fut divisé, puis redivisé, puis redivisé. Les Avars et les Sarrasins mangèrent toutes les miettes qu'ils purent. Louis le Germanique, Charles II le Gros, enfin Arnulf, tinrent les restes de l'Allemagne carolingienne entre leurs mains ; ils pouvaient sans problème bouger leurs mains : ils n'avaient pas même une pauvre couronne à mettre dedans. En 911 le dernier roi carolingien de Germanie mourut : Louis IV l'Enfant. Les grands personnages de ce pays se rassemblèrent alors en diète pour élire leur nouveau souverain fantoche ; ce fut Konrad, et cela dura 8 ans. En 919, ils en élirent un autre ; mais à vrai dire le pauvre homme qu'avait été Konrad était déjà trop fort pour eux : ils décidèrent d'aller encore plus bas, et pour ce désignèrent un saxon, Henri l'Oiseleur. S'il respirait un peu trop on lui dirait d'arrêter et il le ferait ; bon Saxon, va.

C'est alors qu'Henri se leva et dit : à saxon, saxon et demi : maintenant je désire Othon. À partir de ce moment et jusqu'à son dernier souffle, il travailla pour former un Othon. Un soir donc, il disposa son épouse en étoile sur sa couche de reine, et il rentra dedans. Au matin un Othon, le premier du nom, en sortit rugissant. En attendant, pendant la nuit, Henri fit tout ; l'Allemagne, qui était quatre Allemagnes, quatre duchés (Saxe, Souabe, Franconie, Bavière), il élimina ses maîtres et y plaça ses frères ; le duc de Souabe trébuche-t-il sur une racine ? Prenez la Souabe. Le duc de Franconie s'est-il passagèrement endormi ? Prenez la Franconie.

Pour finir de mettre en place les conditions générales de l'activité désirante d'Othon III, cet homme de désir que nous désirons viser et visons, il nous faut mieux cerner les deux projets principaux de la dynastie lancée dans le monde en 919. Ce faisant nous dessinerons peu à peu les contours féminins médiévaux d'une grand-mère et d'une mère pour le jeune Othon le troisième.

Le premier projet consista d'abord à faire de l'Allemagne pour la première fois de son histoire un territoire central et clairement défini. Du sein des grands mouvements humains du premier millénaire étaient sortis ces Germains différents qu'étaient par exemple les Bavarois ou les Saxons ; longtemps ballottés entre d'autres groupes humains géographiquement instables, ils avaient fini par se stabiliser et trouver des points d'attache fixes. Mais de même que, dans les « grandes invasions », d'autres les avaient précédés, d'autres les suivirent ; et tandis qu'eux, peuples germains, avaient établi leur suprématie sur des forêts définies, d'autres les leur disputèrent. De ces peuples ennemis les Saxons firent un moyen de créer l'Allemagne. Il y eut au moins cinquante ans de ces guerres obstétriques tous azimuts. Depuis la fin du IXe siècle les Hongrois magyars dévastaient l'Europe centrale et harcelaient les régions orientales ; et les Slaves se sentaient libres et le faisaient savoir depuis le démantèlement de l'Empire carolingien. Avec Henri puis Othon Ier, la réaction fut de taille : victoire de l'Urstrut en 933 et surtout du Lechfeld en 955 contre les premiers ; Drang nach Osten des paysans-soldats allemands contre les seconds. Dans le même temps, création de la marche du Schleswig contre les incursions vikings au nord, de celle de

l'Österreich contre les Hongrois au sud, lutte pour la Lotharingie contre les Francs de Francie, répression de la Bohême révoltée et partout, christianisation.

Et c'est le deuxième projet. L'Allemagne qui a trouvé des frontières cherche dans la Christentum sa raison d'être politico-religieuse. Tout naît d'un accident : en 950 le roi des Lombards Lothaire boit sa cervoise et s'effondre empoisonné ; sa veuve Adélaïde de Bourgogne le voit mort, crie, et prend la tête d'une violente opposition au nouveau roi Béranger, à qui profitait le crime et qui peut-être avait tué. Puis elle écarte les bras cinq minutes pour se reposer, et une année plus tard, Othon est dedans ; il en profite pour se placer également juste sous la couronne de fer d'Italie. Pourquoi cette descente ? L'Occident fragilement unifié de l'an 800 n'est plus ; à la place de l'autorité politique perdue, les délégués du défunt pouvoir patrimonialisent leurs charges et fondent des dynasties locales ; en même temps, la richesse, la culture et la souveraineté sur les populations se concentrent dans les mains des ecclésiastiques, détenteurs du sol. Dans le vide politique, naît l'Allemagne comme pouvoir supra-féodal. Quand la monarchie cherche un appui, elle pense à l'Eglise ; quand elle cherche une forme d'expression de sa nouveauté politique, elle trouve l'Empire. La prise de l'Italie du Nord s'effectue en relation étroite avec le clergé italien heureux de trouver un protecteur alors que les Sarrasins sévissent en Italie méridionale. Le clergé s'appuie sur les puissants laïcs, et inversement. Achevant un raisonnement, en 968 Othon Ier restaure le titre d'Empereur sur sa tête en se faisant couronner à Rome par le pape. Prenant acte de déjà dix

siècles de christianisme, l'Empire romain renaît fictivement sous le nom de Saint Empire Romain de nation germanique, avec à ce moment comme tête virtuelle le doublet : Empereur chrétien ; Pape impérial.

Voici que les deux projets en cours d'accomplissement peuvent donc enfin laisser place à la vie fragile et gracieuse d'Othon III. Que manque-t-il ? Des parents. En 972 Othon Ier qui s'est cassé les dents contre l'Italie byzantine, la méridionale, fait épouser à son fils Othon II la princesse grecque Théophano. Comme sa belle-mère Adélaïde, elle a des contours féminins médiévaux d'une beauté et d'une laideur tout à fait indéfinissables.

La mère avait l'odeur de fruit et de viande, de sueur chaude, la demeure de forêt était ce type de résidence où naissent dans les étés rhénans les enfants impériaux. L'ombilic dut sécher et l'on tira l'enfant hors de sa gangue d'or byzantine, rouge-brune et, elle souffrant comme le doivent faire les femmes et souriant comme le doivent les princesses, on l'emmena lui dans une pelisse de cuir et lui fit voir le jour dans cette lumière que laissaient paraître les chênes de plâtre gris et vert olive. Porté vers le ciel au seuil de la maison, vers le milieu du jour, il reçut les regards des prélats allemands, des ducs debout aux visages parsemés de poils bruns, de ses jeunes sœurs, des chiens solides aux désirs fous et aboyants de cette saison, et enfin de l'Empereur Othon II, son père. Dix jours plus tard on fit ruisseler sur sa tête une eau baptismale

froide portée par un évêque presque trop jeune, on dit les prières, et l'on rendit l'enfant aux seins de sa nourrice et à leur goût de pêche talée, bien mûre, petite et orange ; le lendemain enfin on partait vers le sud et on pliait bagage, laissant l'écurie vide, la forêt bruissante, l'âtre à peine tiède et la chambre impériale dans le froid, devancés par le bruit des sabots d'un évêque italien.

Sur la route on fit étape aussi souvent qu'on le pouvait, montrant les yeux de l'héritier et obtenant des promesses d'hommage ; des princes quittèrent la suite dans les matins, d'autres la rejoignirent, logés dans les cellules aménagées des monastères de passage, essayant de ne pas rire et de ne pas rompre le silence régulier, chassant au faucon aux alentours lorsque cela était rendu possible par un abbé compréhensif, dévorant les proies juteuses. Enfin l'on aborda les versants nord des Alpes, sinuant dans les cols comme une rivière habile au cours lent, et l'on redescendit, regardés étrangement dans les villages lombards qui devaient si peu fidélité. Un soleil se coucha dans la cité d'Ambroise, il plut, l'on repartit au matin avec l'enfant qui soufflait de l'air blanc comme la brume qui s'élève tôt de la bouche des jeunes fleuves encaissés. Puis les cloches de Pavie sonnèrent pour dire la naissance du fils du Seigneur et que l'on serait bientôt sauvés ; on réveilla l'enfant afin qu'il les entende.

En juin 982 Othon eut deux ans. On descendit dans la cité vaguement grecque de Rossano, où l'on faisait à Théophano tous les honneurs. Là, le jeune héritier saxon grandissant en terre italienne entendit les gens et sa mère parler le grec, tandis que son père entrait en campagne contre les Sarrasins qui après avoir

pillé Rome et s'être repliés plus au sud, s'y tenaient tapis en petit nombre. Au golfe de Squillacce, l'armée impériale germanique rencontra les petites troupes arabes et berbères ; et y fut laminée. Le père rentra et après ce jour, l'enfant sut prononcer le mot « défaite » en langue grecque. Cependant pour maintenir la pression, l'on demeura en villégiature dans ce sud péninsulaire résistant, mi-sarrasin mi-byzantin, à Salerne. L'enfant connut la marche sur le sol de nouvelles villes, le galop dans la poussière de nouveaux chemins. Au printemps de l'année suivante la famille réunie remonta vers Pavie. Dans la salle du palais provisoire où souvent vivait l'enfant, jouant avec un chien dans un coffre de bois, entrèrent alors jour après jour de plus en plus de grands personnages de la chrétienté, qui la fortifiaient ou la dilataient ; le vieux Maïeul, abbé de Cluny depuis trente ans, s'approcha de lui ; le jeune évêque de Prague, Adalbert, vécut à la cour autour de lui. Puis un jour, exactement le 17 mai 983, exactement 994 ans avant la naissance de celui qui écrit, Othon III fut déclaré roi au cours d'un vaste plaid qui réunit tout ce que l'Empire germano-italien avait de barons. Six mois plus tard, à la Noël, à Aix-la-Chapelle, Othon le troisième était choisi par Dieu et accepté par le peuple des Francs ; selon leur coutume il reçut le glaive avec le baudrier, le marteau, les bracelets, le bâton avec le sceptre, la couronne, objets trop lourds pour lui, qu'on lui porta. Tu seras Othon, né d'Othon, désir né de désir ; avec ces objets trop lourds pour toi tu défendras la chrétienté contre tous ses ennemis. Othon dit oui fièrement en haut-allemand et regarda les belles étoffes pourpres et les autels gris de plomb, puis fut ceint de la couronne et mené

sur le trône d'où après ce jour il porta quelquefois sur le monde le regard royal, passionné et questionnant du désir.

Devenu à trois ans officiellement prince, Othon III partit dès mai faire avec Willigis, archevêque de Mayence et archichancelier de l'Empire, l'éducation de sa condition, la préparation de son avenir et l'acquisition de son désir, laissant derrière lui ces deux femmes puissantes de l'Empire, Adélaïde et Théophano, ses grand-mère et mère du Sud. Entouré des prélats et des guerriers teutons, il retrouva la Rhénanie ; à peine couronné, il apprit par des messagers qui avaient couru dans la neige que son père était mort un mois auparavant. Aussitôt, le cousin du défunt, le duc de Bavière Henri dit le Querelleur, sortit de sa prison, chercha l'enfant et, l'ayant trouvé assis dans l'herbe auprès de sa sœur, les enleva tous les deux, les emmena au fond d'une abbaye saxonne et se proclama Roi. Changeant à nouveau un monde pour un autre, et découvrant qu'il aimait ça, Othon, aux boucles brunes, aux joues rondes, maigre, apprit aussi qu'il pouvait le changer ; et que sortir de Saxe pourrait s'appeler désir. Pendant presque six mois, de février à fin juin 984, il se promena en liberté, faiblement gardé (car que pourraient entreprendre deux enfants de cet âge prisonniers dans une forêt ?), dans les salles de l'abbaye gelée, toussant en silence et rôdant parmi les robes des moines, tâchant d'en savoir plus sur l'enlèvement et la libération ; au même moment Willigis prévenait les impératrices et mobilisait les armées contre

le duc félon et ses alliés ; batailles familiales des Allemands de pouvoir ; fin juin Henri de Bavière défait déposa finalement les armes, Othon et sa grande sœur furent remis à leur mère qui les accueillit joyeusement, dans leur langue paternelle.

Et à nouveau Othon repartit dans le monde désirable de son Empire, dévisageant les choses qui passent ici et les belles forêts, les beaux prélats et les belles abbayes de la jeunesse. À la diète de Rohrsheim, abbaye féminine qui dépendait de Fulda, elle-même fille de Mayence, Willigis célébra sa victoire et montra sa puissance ; Othon passa de genoux en genoux, de sa grand-mère Adélaïde à sa tante Mathilde de Quedlinburg, à sa mère Théophano. En juillet, elle et Willigis renforcèrent à Mayence son éducation grecque ; ils passèrent au palais d'Ingelheim, et partout dans la région-mère carolingienne, à Worms et à Duisbourg, à Francfort et à Spire, parmi les façades relevées et les ouvrages du nouvel art, complétant la soif à de nouvelles fontaines, passant du temps à assouvir et à soumettre, à susciter le respect dans les diètes, à faire mirer aux princes le désir impérial, à rencontrer les Polonais à Quedlinburg, à attaquer la Bohême et les Slaves, à prendre des villes et regarder la France sans roi à partir d'Andernach ; et à Nimègue, n'ayant pas encore sept ans, remontant vers une vie printanière en Saxe, assouissant et assouissant encore, regardant et regardant encore, et de plus en plus désirant ce monde-là et dormir sur ces couches et se préparer à ce monde-là et pas un autre.

On fit au petit sauvage impérial l'éducation la plus soignée qui fût, et l'on y mit une application et une constance dont on n'avait guère l'habitude. Mais il est vrai que le petit animal religieux n'était pas en reste, qui demandait toujours incessamment à recevoir les enseignements les plus complets des têtes les plus compétentes. Fruit d'un sapin saxon et d'un olivier byzantin, il passa ses années de jeunesse (si toutefois l'on peut distinguer un temps de la jeunesse chez quelqu'un qui mourut avant d'avoir atteint ses 23 ans) à ingurgiter les aliments carnés des connaissances, en premier lieu cette langue grecque qui avait alors pour principales caractéristiques, d'abord qu'on ne la parlait pas en Allemagne, ensuite qu'on la parlait autour de lui, enfin qu'elle était celle de sa famille maternelle et de ses basileis d'ancêtres, ces gentilles personnes brunes qui gouvernaient l'Est du monde. Très vite, à la fréquentation modérément assidue de l'Impératrice sa mère et de son entourage, il apprit à sortir de sa bouche les phrases anciennes et nouvelles que l'on mettait dans ses palais d'enfant : celles nouvelles de sa mère pour saluer, commander et s'inquiéter, et celles anciennes du précepteur Philagathos, grec lui-même et très en vue à la cour, et qui tôt lui fit lire ces philosophes qui posaient les questions, ces orateurs qui les enrobaient, et ces mathématiciens qui les résolvaient. Un jour, une heure, une après-midi, une nuit, il apprenait du grec dans un chariot ou dans une abbaye ; l'instant d'après il fuyait dire aux arbres ce qu'il savait de nouveau en termes de lexique, leur expliquant que dans la langue d'Alexandre sa mère Théophano s'appelait Apparition de Dieu, et

répétant tout le reste à voix distincte et claire. Puis il passait à autre chose.

Auprès de Willigis, les matins de 983, 984, 985, il s'habitua à voir fonctionner un pouvoir dans les clairs-obscur et les demi-tons ; réveillé peu après l'aube, et hantant les couloirs de ces résidences qu'il entendait dire siennes, il s'amusa à reconnaître la vraie puissance dans les tenues des guerriers et les silences des prélats, à l'observer s'inscrire sur le hâle des mains, sur les étoffes, les bijoux, les tournures prises par les choses lorsqu'elles entraient en contact avec eux ; et de même que plus d'une fois on le surprit à épier une conversation en cherchant qui avait le dessus, souvent on le vit s'intéresser à un village qui refusait de donner son grain, ou à une diète que l'on peinait à réunir, car là se révélaient le pouvoir et la résistance. Willigis lui montra la puissance douce de la menace, la contrainte des promesses, la séduction par le regard droit et la soumission par la croix ou l'épée, ces phrases dites qui maintenaient les empires. Cependant, bien qu'il les comprît, Othon se montra encore peu pressé d'appliquer lui-même ces méthodes de gouvernement des corps par le moyen des subterfuges de l'âme ; et âgé de 7 ans, il parut bien heureux de retrouver un savoir pur dans la personne de Bernward d'Hildesheim, formé par Willigis et désigné précepteur de l'impérial élève par Théophano elle-même. Avec lui, Othon apprit à cheval ce qu'on pouvait savoir dans le domaine des lettres et des mœurs : maintenant ils sillonnaient l'Allemagne en tête des convois princiers, en discutant des livres saints qu'il faudrait faire écrire et des livres païens qu'il avait fallu lire ; une fois le

jeune roi récitait ses leçons de la semaine, une autre fois c'était Bernward qui lui parlait des procès que Cicéron avait gagnés, d'Hannibal avec ses gros chevaux gris appelés *éléphants*, de l'église d'Hildesheim qu'il faudrait embellir ; qui lui donnait aussi des nouvelles des sœurs qui parlaient de lui, Othon, avec une voix douce et pudique, là-bas dans leurs abbayes. Mais à ce moment, Othon n'était plus un enfant. Et comment aurait-il pu l'être ? En 991, la mort de sa mère à 35 ans l'avait laissé orphelin ; l'année suivante, une campagne contre les Slaves l'avait rendu soldat ; puis deux années après : victorieux. Il avait grandi, gagné en force et en intelligence, acquis une gravité et fortifié des espérances. En novembre 995, on pensa pour la première fois descendre à Rome pour consacrer Empereur l'héritier de tant d'Empires : romain, carolingien, saxon, byzantin. Cette même année, Othon eut pour dernier précepteur le meilleur esprit d'Occident, qui depuis dix ans gravitait autour de la cour : Gerbert d'Aurillac. Ce serait bien peu de dire que ce moine habile et savant entre tous savait tout. Aux yeux d'Othon, ce vieil homme de cinquante-sept ans était paré de tous les prestiges ; merveilleux politique, il avait roulé tout le monde lors des manigances de succession de 987, en Francie occidentale, et avait réussi à imposer là-bas Hugues Capet ; clunisien, il appartenait au courant le plus brillant du monachisme occidental, qu'Othon connaissait bien pour avoir vu en personne les deux abbés Maïeul et Odilon ; savant, il excellait dans les arts du trivium et du quadrivium, s'avérant ainsi bien à la mesure des attentes du jeune homme affamé. Pour le jeune homme donc, Gerbert quitta son école de Reims et vint s'installer dans les

palais princiers. Avec le vieux moine, Othon reprit et compléta toutes les facettes de son éducation de choix : il se fit expliquer la dialectique qui traite des catégories et des prédicats, la logique qui enseigne les différentes formes de syllogismes, la rhétorique qu'on voit le mieux dans les poètes et dont l'art est de donner l'air de parler sans le secours de l'art ; la mathématique et l'arithmétique, la musique dont Gerbert expliquait qu'elle était faite de sons se succédant régulièrement et qui, mis ensemble, engendraient l'harmonie selon certaines règles divines, enfin l'astronomie qui étudiait la place des astres et leur mouvement au-dessus de l'Allemagne. Un jour, en 998, alors que l'Empereur en campagne avait quitté les lieux ennuyeux de la guerre pour retrouver Gerbert, et qu'il s'occupait à remplir son désir en organisant des joutes intellectuelles sur le sujet « de rationali et ratione uti », la place d'Arnebourg, laissée sans défense, abandonnée même, tomba aux mains des Slaves.

Pendant toutes ces années, le jeune homme grave et puissant avait trouvé les cinq moyens nommés Théophano, Philagathos, Willigis, Bernward et Gerbert de sans cesse combler son désir de savoir ; ce savoir qui gagnait l'esprit dans les journées et perdait la vie dans les batailles.

Mais comme, pendant des années, la vie impériale se dérobaient encore dans le livre othonien du désir, prenait place en même temps peu à peu la mort, elle, libre et bien claire, attaquant les

cerfs et les loups ici et là dans les forêts, eux tout à coup n'ayant plus de répit et ensemble, se rencontrant, par désarroi, l'un bramant et l'autre hurlant mais l'encolure rêche, le cri plus sourd, peu efficace, se tuant mutuellement et se battant tous les deux sans se faire peur, se plaisant presque, mais s'écorchant quand même et se blessant et donc, s'enlevant leurs protections, la peau ouverte, blessés, le cœur à l'air, dépouillés, rampant au sol pour se mordre et mordant la poussière, de même Othon un jour avait-il rencontré Adalbert, alors tout jeune évêque de Prague, et peu à peu n'avait plus su qui était qui, ni au dernier adieu, lequel partait et lequel restait, comme la mort s'enfonçait dans sa vie.

Ainsi il arriva qu'Othon venait d'être couronné jeune Empereur à Rome et que à Rome c'était l'été et Adalbert alors avait quitté la Bohême pourchassé par les gens bohémiens et priait jour et nuit dans le couvent des saints Boniface et Alexis sur la colline de l'Aventin qui était chaude et brûlait presque et lui était ou disait être ou croyait savoir qu'il était là au frais orant à la lumière de Dieu et psalmodiant et ce faisant l'on disait qu'Othon qu'il avait vu treize ans avant avait revêtu la pourpre et été couronné par Dieu et il s'enquit de le voir. Alors Othon était l'Empereur Othon et apprit ce désir d'Adalbert et fit savoir qu'il lui serait possible d'en pleurer sans trop connaître pourquoi, de ça, de le voir, Adalbert, parce qu'il le jugeait saint et plus digne que lui qui buvait avec les Seigneurs et dirigeait l'Allemagne et perdait un par un les gens de sa famille sauf bien sûr ses sœurs qui vivaient dans les couvents comme des groupes d'hirondelles postées et tranquilles, assises sur les poutrelles des charpentes des chapelles, dormant bordées d'un

drap de plume et à leur aise la nuit dans la pénombre lunaire. Et donc en conséquence il, Othon, accepta et fit audience au pontife qui (averti de la fuite de l'évêque par l'archevêque de Mayence dont dépendait Prague) demandait son retour, et acquiesça ayant à l'esprit qu'ainsi il pourrait amener Adalbert dans son sillage et ensemble passer l'été, ce qui en effet eut lieu, de la façon suivante qui consistait pour Adalbert à vivre dans la chambre impériale et non dans la Bohême et pour eux deux à se parler et à se regarder et se demander pourquoi et pour Adalbert à prêcher Othon encore si jeune à tous les moments libres et à l'avertir de tout et pour Othon à l'écouter et pour Adalbert à dire des mots tels que Mein Herr tu es Empereur, mais tu mourras, tu as la puissance et tu peux lever les armées et avec elle gagner les succès dans le monde extérieur mais pas dans l'autre où tu dois t'avancer sans seigneurs, sans armure, tu as ce beau visage mais dans la terre les petits animaux rouges et noirs l'auront aussi, et ton manteau de même s'en ira à la cendre et ce jour-là il n'y aura plus de clochettes d'or qui tiennent, or Othon lui n'avait que ce manteau de pourpre à quoi il tenait avec bien sûr la prunelle de ses yeux qu'Adalbert lui disait n'être à lui que comme le papillon est provisoirement au pommier quand joliment il se pose dessus et par suite, à la fin, quand l'été et l'automne furent passés, les matins, ils discutaient et Othon sentait de mieux en mieux pour lui la nécessité de devenir non Othon, non Empereur, non quoi que ce soit, mais Adalbert, mais en décembre Adalbert le quitta pour aller évangéliser les païens là-bas où il fait plus froid qu'ici et leur enseigner quoi faire et il partit. *Farewell. Abschied.*

Après ce départ Othon demeura seul avec les milliers de gens romains et allemands de la Cour et des villages, errant à nouveau de palais en monastère dans l'Allemagne occidentale, et pendant ce temps, on lui volait Rome et les vieux aristocrates débiles élisaient Philagathos pape et celui-ci lui-même se faisait traître, il fallait donc reprendre Rome ; et encore après il fut besoin aussi de partir en campagne de Saxe contre les païens slaves et d'aller également vers le nord et vers l'est, et à l'époque on était en avril.

Or voici que quelques jours après alors qu'on s'ébranlait, là-bas, le vingt-trois avril la mort avait subitement lieu et Adalbert mourut martyr en Prusse.

Et cependant tandis que la mort avait lieu et était en cours, Othon passait sa main dans ses cheveux de plâtre, et lui-même mourant après la perte de l'objet, il s'étendait un jour les joues contre les oreillers de métal frais des monastères de passage, et reconqu Coast tout, et reprenait les vies fragiles et décadentes l'une après l'autre quand elles s'effondraient et leurs murs avec il les prenait par la main et les sortait de là, et restait debout ou quelquefois assis contre un abricotier en fleurs, le menton sur les genoux, regardant d'assez loin et prêtant l'oreille, humant l'air. Ainsi placé dans le temps, il balançait des actes et contractait des alliances, et voici quels actes, et voici quelles alliances.

À Rome, on ne le couronnait pas souvent. À l'heure dite cependant, un peu avant la mort, les sortes de peuples ou

foules ou groupes de gens quittaient les ruines ensoleillées et les manières de plateaux dallés gris que l'on avait jadis nommés forums ou thermes et en traversaient d'autres, ou pour mieux dire circulaient dans des zones assez quelconques, indéfinies, antiques, où les Romains travailleurs, rapides, pressés, rentraient chez eux et allaient visiter des amis dans des domiciles où pendaient les nobles statues de cuir noir, écorchées et minérales, les Dianes sans tête aux gros seins voluptueux ou opulents et datant de l'Empire et les Apollons, mi-volatilisés, le haut du corps manquant, disparu, évanouis abruptement dans le marbre, ou résorbés, coupés, ou envolés même, partis dans le ciel, leurs torses quittant les lieux, et les pigeons les investissant, mordant les orteils d'or, peints, chauds, les lézards cherchant les petits insectes bruns sous la plante des pieds de l'Auguste, montant sur le cou, se cachant dans les oreilles au passage de la foule, bruyante, des aristocrates en toge, parés de boucles d'oreilles, montés sur des ânes, procédant à la marche avec beaucoup de sérieux, se disant leurs noms l'un l'autre, se méfiant des dalles brisées, reprises pour construire, déterrées, servant pour les meules, bloquant le feu dans les maisons de bois, et les maisons brûlant quand même, l'après-midi, noircissant les colonnes des temples, et les aristocrates passant à côté, éteignant un foyer d'incendie, repartant, passant dans les petites ruelles entre deux grands restes de murs d'immeubles, en brique, en pierre ocre, jaune, gris clair, s'effondrant par le haut, penchés, ondulés, avec des souvenirs d'angles pour enserrer de la bonne grosse herbe, bien drue, avec les brebis romaines dedans, contentes, nobles, bêlantes, mais méfiantes lorsque passe la foule, et cette

foule s'approchant, progressant à travers les ruines, connaissant le chemin, ayant maintenant la colline en vue derrière les clochers, et se rapprochant, puis s'y étant rendue, affluent de partout, se massant, laissant une allée, et Othon arrivant de derrière la colline, tout à coup surgissant, contemplant la foule, s'y engouffrant, regardant les visages des gens, les pucelles brunes, les moines, les évêques, les nobles en toge, les foulons, les tanneurs, les paysans en chemise, les délégués de Bohême, les Byzantins oranges aux cheveux noirs, les Juifs, les esclaves sarrasins, les Dames, les chiens romains, jeunes, vifs, remplis de santé, les badauds, les marchands, les Allemands, et rentrant dans la Basilique, avec les cierges, l'Autel, le Trône, Marie, le Seigneur, les jeunes desservants, et lui, et lui, progressant vers la basilique, avec son manteau de l'Apocalypse, brodé, pourpre, doré, suivi par la foule, écoutant les paroles, et le moment venu, pénétrant la maison du Seigneur, s'agenouillant, étant couronné, par le souverain Pontife, étant établi fils du père de son père, et couronné se retournant, apparaissant sur le parvis ensoleillé, regardant les Romains, discutant, nommant des gens, magister militiae, écoutant les grincements de dents, comes sacrosancti palatii, relevant les défis des yeux, remerciant, salué, bousculé, sortant de la basilique, respirant l'air, la fin de l'après-midi, Rome, le feu, les adolescents romains, les vieillards saints et les femmes apprêtées.

Et ensuite, quittant Rome, laissant peu d'hommes, il repartait vers le nord péninsulaire, puis vers le nord continental, s'habillant plus, toussant, salué par les guerriers, dans les forêts, il envoyait des gens fidèles partout pour aborder des femmes et ramener des

princesses, et d'autre part, il passait visiter ses amis, et rencontrait Pierre Petit-Ours Doge de Venise pour lui dire qu'il l'aimait et qu'il devait être vigilant sur les frontières de l'est, boire du vin, mater la lagune, les îlots et les ports, et repartait, et apprenait que les Romains avaient renversé son cousin, alors revenait, redescendait vers son désir, bombardait Rome comme il pouvait, la reprenait, mettait de la terreur un peu partout dans les rues, parlait doucement aux gens, un jour il se présenta au sommet d'une tour avec seulement quelques compagnons et s'adressa aux Romains, disant : *Écoutez les paroles de vos pères, prêtez-y attention, méditez-les soigneusement en vos cœurs*, disant : *N'êtes-vous plus mes Romains ?*, disant : *À cause de vous j'ai quitté ma patrie, ma famille*, disant : *Par amour pour vous j'ai négligé mes Saxons, tous les Allemands, ceux qui sont de mon sang*, disant : *Vous je vous ai conduits jusque dans les régions les plus lointaines de l'Empire, en des lieux où vos ancêtres, lorsqu'ils soumettaient le monde à leur puissance, n'avaient jamais mis les pieds*, disant : *Et pourquoi l'ai-je fait, sinon pour étendre votre gloire jusqu'aux confins du monde ?*, disant : *Je vous ai adoptés pour mes enfants, je vous ai préférés à tous les autres, à cause de vous, parce que je vous rehaussais de la sorte, contre moi j'ai soulevé jalousie et haine*, disant : *Et vous, en échange de tout cela vous avez rejeté votre père, vous avez fait périr plusieurs de mes intimes d'une mort cruelle, vous m'avez rejeté, mais vous ne le pouvez pas, car ceux que, moi, j'embrasse paternellement, je ne souffrirai jamais qu'on les rejette de mon cœur*, disant : *Je connais les chefs de la sédition, je les puis désigner d'un clin d'œil*, disant : *Bien que tous aient les regards fixés sur eux, ils ne*

rougissent pas, disant : Or je considérerais comme une monstruosité que ceux qui m'ont été les plus fidèles, et dont l'innocence fait ma fierté, fussent souillés par le contact de tels scélérats et n'en puissent être distingués, puis se taisant et reculant, et donc sévissant, tuant tout, et quand le calme revenait, repartant, et quand les famines lourdes et les tempêtes dures tuaient à nouveau les Romains, revenant à nouveau, repartant, allant voir Petit-Ours, s'informant des femmes, priant, et un beau jour c'était à peu près le matin, tout à coup seul debout dans la nature et le temps, préoccupé et rempli par les actes et par les alliances, intéressé par le désir, il s'avancait seul dans le monde, il épousait la vie, et la vie le lui rendait bien, elle épousait l'Empereur, ils s'épousaient mutuellement, et un jour après l'autre ils brûlaient de désir et vivaient des moments de douceur et d'autres de passion et s'embrassaient et se portaient secours, et quoi qu'il arrivât, ils ne rompaient pas leur alliance.

Et le mois suivant celui où la mort d'Adalbert avait eu lieu, Othon en campagne retrouva Gerbert dans la ville de Magdebourg et apprit de lui plus de mathématiques et plus de lettres et plus de philosophie et plus de tout, et il se fit copier à Reims, à Bobbio, aux Pays-Bas, en Allemagne, des manuscrits de César, Suétone, Cicéron, Perse, Tite-Live, Victorinus, Boèce commentant Porphyre, il perdit des batailles et laissa des cadavres, il quitta le champ et visita les cités, passa à Aix, rencontra son filleul Étienne de Hongrie et pleura et, tombant dans les larmes, il sanglota, et

les yeux mouillés de pleurs et la gorge étranglée il écrivait avec les moines la *Vita Adalberti*, et mon livre, présentant et représentant l'objet perdu du désir, et un jour, ravalant tout cela, c'était en janvier 999, il descendit sur Rome et défonça les quartiers, catapulta des pierres sur le Château Saint-Ange, saisit son ancien précepteur Philagathos et lui fit couper le nez et les oreilles, arracher la langue, exorbiter les yeux, et donner aux autres et administrer les peines les plus capitales, se saoulant à la bière et au sang, et il n'était toujours pas calme. Et il devint un Empereur plus fastueux, fit de Gerbert le pape Sylvestre II, et en avril, enfin, il prit l'Aventin pour résidence. Mais aussi, en avril, les vertus du saint flottaient encore et embaumaient toute la colline et il porta tous les parfums au fond de son corps, se couchant dans l'herbe, l'air, les joues contre la colline, puis il advint encore qu'en ce printemps il rencontra le jeune évêque de Worms appelé Francon et que donc, avec lui, ils portèrent des cilices à même la peau et se mirent pieds nus sur les roches et marchant, se dirigèrent vers l'église Saint-Clément et près de là, sans avertir personne, demeurèrent cachés dans une grotte. Happés par la montagne, pendant quatorze jours, quatorze nuits, trois cent trente-six heures, ils s'employèrent à la prière, aux jeûnes et aux veilles, et debout dans la nuit, le ventre vide, ils reçurent des visions et parlèrent au Seigneur mais sans en dire rien ensuite, et Sylvestre canonisa Adalbert, cependant que Francon à son tour se mourait, et après il sortit, lui, Othon, l'Empereur, remit sa pourpre en gardant par-dessous son cilice, il accueillait les invités comme si de rien n'était et la nuit, dormait sans ses vêtements d'or sur une natte de roseaux qui lui usait les

membres et il avait dix-neuf ans, presque vingt, puis vingt. En l'an Mil il rentra en Allemagne par la porte de Ratisbonne où le peuple lui sourit, et il sourit au peuple, mais continua sa route sous les nuages, fonça vers le nord comme un esclave chrétien et arrivé en Pologne vers le troisième dimanche de Carême, le Duc Boleslas avait tout fait décorer, et alors lui, Othon, lui accorda la royauté polonaise en échange des bras reliquaires d'Adalbert repris aux Slaves par ces mêmes Polonais, puis repartit, tomba malade, fêta un mariage pascal à Quedlinburg, retourna à Rome pour y voir Odilon de Cluny, rendit visite aux ermites de Saint-Romuald en traversant les marécages de la région de Commachio, et là, tantôt au cœur de la nuit, tantôt durant le jour, il venait voir les solitaires dans le silence de Dieu, et adonné à la veille et à l'oraison, il versait des torrents de larmes et pleurait, c'était le printemps, à l'automne Romuald vint lui demander de se faire moine, et Rome qui résistait encore, à nouveau, et à nouveau il tomba malade et l'hiver se coucha sur tout cela amenant sa désolation dans la campagne romaine, et alors l'Empereur se coucha, pleura, dit qu'il voulait être moine, baisa les reliques des saints, absorba le pain et le vin du Seigneur, cette chair et ce sang, et rendit une âme au hasard que puisant parmi ses faibles forces il ne sut pas choisir ni savoir si c'était la sienne propre, celle d'Adalbert qu'il avait mangée, ou quelque âme de loup ou de cerf qu'il aurait un jour rencontré alors qu'en voyage, regardé, puis oublié.

*

Alors que se passe-t-il. Quel est le nom de cette couronne de vie qu'un ange gentil ou un clochard qui n'en avait que faire est venu poser sur ma tête. Qu'est-ce (et je cherche quelqu'un à interpeller : « qu'est-ce, Seigneur, qu'est-ce, Mère, qu'est-ce, toi mon ami... »), qu'est-ce, lecteur, que ce désir qui me point, de t'envoyer par courrier au visage ces feuilles de laurier biographiques rehaussées de parures adamantines ?

Imaginons ceci : en Angleterre, au 1er janvier 1800, plus personne n'éprouve de désir. La mère n'a pas envie d'allaiter. Les repas sont prêts et nulle part on ne veut les manger. Il est six heures de l'après-midi : les lampadaires resteront éteints. Le lendemain, l'ouvrier ne se présente pas aux portes de la fabrique. Il ne se dit pas que cela serait utile pour subvenir à ses besoins. Le capitaliste manufacturier renonce à récolter son argent. Dans les conversations, les mots d'esprit ne provoquent tout à coup plus de sourires, même convenus. On ne veut plus paraître. Ivre, le père allait battre sa femme ; il baisse les bras d'un seul coup : il ne sent plus de colère ; sa femme cesse de pleurer ; elle se relève et reste debout sans bouger. Dehors, le penseur en promenade cesse de réfléchir. Le policier abandonne les poursuites. Le prédicateur anglican ne souhaite plus combattre l'athéisme. Le boucher laisse tomber à plat son épaule de bœuf. Les fous pyromanes abandonnent leurs briquets. La répression de l'émeute cesse faute de combattants. Dans le lit, l'homme et la femme se sentent indifférents et las. Le mouton part dormir dans le champ, à moitié tondu. Le 2 janvier, mêmes scènes. Le 3, le 4, tout janvier, tout 1800. Napoléon élimine l'Angleterre.

Ce désir, c'est sans doute, la main napoléonienne contre ma poitrine, d'allaiter, de manger, d'allumer les lampes de la ville, de manufacturer une pièce de métal, de récolter mon gros fric, de répondre à mon interlocuteur que je n'aime pas, de rouer de coups mon couple, d'en gémir à terre, de reprendre le raisonnement au début, de rédiger le procès-verbal, de conserver Dieu, de ramasser le gigot d'agneau, de verser mon essence personnelle dans le monde pour qu'elle y brûle et qu'il y flambe, de continuer à manifester, de porter ma bouche à ton cou, de reprendre le fil de ma laine et de ma vie. Seigneur, mère, ami, lecteur, c'est bien cela mon projet : vivre tout ; comme de bien entendu c'est impossible ; et comme de bien entendu c'est mon projet : savoir, connaître, pouvoir, avoir, regarder intensément, assimiler, goûter, puis acheter ; absorber les traits convoités des personnes extérieures, pour m'en approprier la puissance, la magie, l'impact, la beauté, passer ma tête à travers elles pour y capter ce que je ne sais moi-même, et questionner alors, comme par exemple fait la mort quand elle descend sur terre sans rien savoir et pose des questions aux gens qu'elle tue pour s'informer de comment ils vivent son action à elle, et finalement, vivre dans le temps ; au départ vécu par le temps, sortir du temps subi, fonder une histoire, une généalogie, un ancrage et un horizon, voilà mon projet, impérial, othonien, couronné, globalisant, fructifère, destabilisant, éloigné, bancal, passionné, ressenti, menteur, affriolant, inepte, précoce, protecteur, enrichissant, vague, caractéristique, brutal, incomplet, beau, grand, intégral.

Pour en finir avec la situation actuelle, afin d'y mettre un terme, dans le but de m'en détacher, avec l'espoir de ne plus avoir à la vivre, ayant en tête la perspective de ne plus m'y soumettre, imaginant qu'un jour ou l'autre je serai amené à témoigner de tout autre chose, il vaudrait mieux pour ma pomme que je réfléchisse bien dès maintenant à l'assassinat stratégique du présent. Un beau jour, le Japon achètera des terres à la Chine. Des ambassadeurs en tenues noires et rouges débarqueront à Genève pour prévenir. Ils feront un faux dîner d'amitié. Je n'y serai pas. Il me faut plus d'intelligence. Il faut que je travaille et que j'aie à Sciences Po. Il faut que comme un Patriarche je vive 830 ans, que j'aie trois femmes, un fils méchant, un fils gentil, un fils indifférent ; et que je meure un soir dans le ciel. Il faut que je mette en œuvre un plan de restructuration de ma vie. Il faut que je licencie la pagaille et que je m'engage à long terme dans une politique de Recherche-Développement. Je dois m'équiper et investir dans du capital fixe. Si je veux avoir le monde je dois me lever tôt. Si je veux vivre calme je préfère m'éveiller tard. Il est vraiment peu probable que je change maintenant. Le moindre grave accident de la route peut me faire perdre toute ma mémoire. Je peux me faire allonger raide mort par une Merco trop violente. J'échapperai au cancer de la gorge grâce à une technique performante. Je rejette le plus loin possible mes pires amis ; je ne connais pas encore le nom de mes meilleurs. Je veux évoluer vite mais prendre le temps de me rappeler. J'incante pour le futur en regrettant le passé. Ça me tue de me savoir un *être-pour-la-mort*. Ça m'a toujours fait mal quand ils mettaient : *Othon (980-1002)*, faisant miroiter le frêle intervalle

de la vie, et sans penser ni à eux ni à moi, passaient tout de suite à autre chose. Un de ces jours je pense que je vais dériver vers une théorie informationnelle de la vie, du vivant ; chercher une extension de ma vie en-deçà, vers l'héritage culturel et génétique du monde, au-delà, dans les interactions à venir de mon stock avec celui du monde. Je vais tout résoudre et je vais faire ce que je préfère. Si cela se passe bien, cela sera dans le livre. Si cela se passe mal cela sera dans le livre. Je contiendrai tout et il me contiendra. Les lapins languedociens seront dans mon livre. Les diplomates vénitiens écriront — les larmes de Xerxès couleront — les glaciers du ternaie reculeront : dans mon livre. Dans mon livre, ma compagne parlera et la musique baroque aura un écho dans mon livre. Les gens viendront à des raves, invités par mon livre. On construira sur pilotis dans mon livre. Les musulmans du Cachemire seront exterminés (dans mon livre). La colère aura lieu, dans mon livre : elle cassera les belles assiettes de porcelaine chinoise du livre. Dans mon livre, j'expliquerai comment sont les livres. Comment il s'agit d'*arrêter de* et de *continuer à lire* les livres. Dans mon livre, on fera du feu avec du tout petit bois. Les chiennes sauvages y mettront bas. Des marins survivront au scorbut — mais il y aura quand même des processions funèbres — les architectes de royaumes africains bâtiront des cités — dans mon livre ! Dans mon livre. Le texte autant que ses marges blanches, la deuxième et la troisième de couverture, le code-barre aspireront le monde à l'intérieur de mon livre. Et tout cela fera du bruit et occupera mes journées. Je serai mort de fatigue à la fin

de ces journées. Je fuirai et je me dispenserai hypocritement du travail et de son plaisir pendant plusieurs journées.

Mais quand même, je travaillerai. J'ai déjà travaillé. Chaque jour, pendant cinq ans, six ans, sept ans, je ne sais plus bien, je ne suis pas tout à fait sûr, j'ai rempli des cahiers, des grands rouges, roses, Clairefontaine, un grand bleu marine, petits carreaux, 96 pages, des petits cahiers de brouillon bleus, 96 pages, gros carreaux, papier vulgaire, des petits rouges, actuellement, 96 pages « Brouillon supérieur / 56 grammes / 170 x 220, Cahier d..... / Appartenant à..... / made in France », des carnets aussi, des petits, des grands, à spirale, ou bloc-notes, plus ou moins remplis, relativement propres, et tout cela marqué, cahier « F », cahier « no 4 », cahier « Autob : choses partic », et datés, « Juin 98 », « 3 nov 1995 - 25 oct 1996 », ou pas datés, mais relus, connus, pillés, annotés, effacés, soulignés, marqués d'une croix, et des papiers aussi, bouts d'enveloppe, feuillets détachés, paquets de clopes, pages arrachées, versos d'emballages cartonnés, et de tout là-dedans, notes personnelles (« Je suis un franciscain techno », ou : « Un jeudi éprouvant et terne »), citations (Jésus : « C'est une bonne chose que le sel », ou Du Bellay « Maintenant je pardonne à la douce fureur / qui m'a fait consumer le meilleur de mon âge / sans tirer autre fruit de mon ingrat ouvrage / que le vain passe-temps d'une si longue erreur » ou l'émission télé Palettes : « Les pointillés, empruntés à la géométrie, évoquent

une translation selon une ligne imaginaire »), ou souvenirs (« Douches. Les douches coupables de ***. Les douches/bains à Vert-Bois. Les douches des résidences universitaires où l'on entendait les autres se laver, venir, sortir, s'essuyer... »), ou phrases (« bla-bla-bla, mais ils refusent une tragédie dont ils acceptent l'émotion (...) »), ou « elle se coupe et son sang coule sucré », ou projets littéraires, textes (« faire un texte nuptial noir dans le style prophétique juif, avec pour thème la femme infidèle » ou « texte sur de quoi le visage humain se compose et comment il se décompose »), titres (« ENLEVEMENT », ou « LE NOUVEAU CYGNE DE PIERRE »), réflexions théoriques, schémas, dessins, plans, résumés de livres, retours mentaux sur des films, analyses de situations, reprises, listes de mots, déchets divers, et le tout tapé péniblement sur ordinateur, 22 mots par minute, un vieux 486 avec 203 Mo sur le disque dur, une minute trente pour qu'il s'allume, plantages fréquents, pertes de données, disquettes défectueuses, défragmentations, distractions du fait de la présence de jeux assez divertissants sur le disque, puis aujourd'hui, un 400 mégahertz, 16 gigas de disque dur, plus l'ancien monté en série sur le nouveau, 64 Mo de Ram, puis 128, graveur, scanner, toujours le vieux clavier et le vieil écran qui refuse de s'éteindre, et donc tout taper là-dessus sur base de données Works, avoir mal aux yeux, être assez riche, faire des tris, classer, sélectionner, abrégier, répartir, trouver les moyens, finalement tout sortir sur imprimante avec une cartouche d'encre monochrome qui marche une fois sur trois, étant utilisée en dehors des conditions normales, l'encre d'origine, épuisée, ayant été remplacée par un mélange très artisanal d'encre

de stylo plume noir, de flotte calcaire du robinet et, quelquefois, quand j'en ai, d'un tout petit peu d'alcool à 90°, tirant donc plus ou moins au propre des tableaux de souvenirs, phrases, notes, citations, réflexions, titres, une partie de toute ma vie en somme, relue, reclassée, laissée devant mes yeux qui préfèrent la fuir pour regarder par la fenêtre à travers la fumée des clopes, laissée devant mes yeux pour qu'ils disent à ma vie de se recomposer d'elle-même, de se récrire, de se rappeler et de se projeter, de tout réunir en groupe, d'écrire mille pages, et quand l'idée est là, les jonctions faites, les ajouts, les comblements de trous, les éclaircissements, les raffinements, les réfections de sens, les synthèses, tout cela ayant eu lieu, alors cela attend que mon temps soit propice, que je sois disposé, présent, chez moi, hors des horaires de cours, télé, sommeil, bouffe (eux très fluctuants) ou lectures plus ou moins obligatoires, alors tout s'attable, prend une autre clope, en roule parfois d'avance, sert un ricard, une bière, du vin blanc, de l'eau fraîche, du sirop de fraise, de la limonade, et rien quand je n'ai rien, et donc commence à travailler, c'est-à-dire faire cela que je fais maintenant, distraitemment ou avec application, avec plaisir, en riant, ou en souffrant, en m'ennuyant, en écrivant bien ou mal sur mes belles feuilles choisies, des blanches, avec des lignes, 43, je viens de les compter, sur une seule face, avec en moyenne 12 mots par ligne, soit $12 \times 43 = 516$ mots par page, laisser s'épanouir, s'accuser et se rafraîchir ma vie de sujet humain pré-universel, essayant d'établir le contact avec vous.

Comme vous pouvez le voir sur la photo, vous êtes un ouf. Vous êtes aussi facile à comprendre qu'à décrire. Dans vos accès vous déchirez tous vos habits. On vous reconnaît tout de suite. Pourtant personne ne sait de quoi vous avez l'air vraiment. Mais on vous voit venir à mille pas. Vous avez les cheveux jaunes hirsutes, tondus en croix, et de longues oreilles vertes battent contre vos tempes. Vous marchez bizarrement. Vous portez un costume caractéristique. Vos bras ont une longueur inaccoutumée. Vous portez les traces de vos crises de fureur, pendant lesquelles vous êtes à cheval ; vous êtes à cheval, vous en descendez, vous tuez vos amis et frappez les inconnus ; puis vous remontez à cheval. Vous vous sentez calme. On vous reconnaît. N'étaient les yeux, vous ressembleriez à une vipère. En effet ils sont plutôt ceux du méchant chat redevenu sauvage et qui du haut de son arbre saute griffer tout ce qui bouge. Souvent vous vous retrouvez aux prises avec un hibou, une truie, un hérisson. Votre rapport à la nature est *fort*. Vous sautez dans les fleuves. Vous avancez dans les mers tout habillé, avec de petits cailloux dans les poches. On sait tout ça. On s'écarte quand vous passez. Vous pleurez pour un rien. Brusquement tout vous énerve. Vous ne vous manifestez pas politiquement. On vous reconnaît à votre fine massue dont vous vous servez quelquefois. À la couronne de plumes qui ceint votre visage d'ahuri. À votre vêtement déchiré, brûlé, que vous saccagez vous-même tellement vous ne respectez rien. Vous vous nourrissez exclusivement de pois pilés. D'un coup vous mangez des herbes, des écorces d'arbres que vous avalez tout rond. Vous faites tout ce qui vous passe par la tête, là où vous n'avez, hélas,

que du vent. Vous confessez des singes, vous apprenez la lecture à des poteaux d'arrêt de bus. On ne peut pas vous contrôler de l'intérieur. Vous ne faites que tenir des discours incohérents ou vous prosterner dans le silence. Ces discours font rire ou effraient ; de même ces silences. Vous parlez des langues dont personne n'a plus mémoire. Quand vous dormez on vous attaque. On vous attache à une charrette et on vous traîne. On vous baptise et vous chantez des chansons sans air ni rime ni raison ni rien. Des sortes de cris. C'est ça que vous chantez. Vous regardez fixement. Vous vous mordez la peau. Votre corps est détruit, sur le dos, démantelé, désossé, sans consistance. Vous êtes percé de partout. Des cicatrices vous recouvrent. Vous faites beaucoup de mal. Vous êtes planté de morceaux de fer, cerclé de cuir, enroulé dans des pans de laine. Vos doigts sont chiffonnés en vrac dans vos poches sans fond. On vous reconnaît à cent lieues à la ronde. Vous êtes purement et simplement un ouf absurde et inconstant perdant la tête dans le livre où vous lisez notre histoire.

Mais quand même vous voulez savoir. Ce jeune homme dont il est question : vous voulez le connaître. Vous affirmez que vous y mettrez de la bonne volonté ; que vous accepterez tout ; que vous serez patients avec lui. Vous connaîtrez le passé : vous saurez quelle fut la vie du jeune homme, avant ; cela ne vous suffira pas. Vous voudrez savoir plus, plus loin. Aller au-delà de tout et traverser le temps. Vous me questionnez, je vous entends, vous me dites : et

que serez-vous dans 6 ans ? Et vous apprendrez la réponse. Donc j'aurai vingt-huit ans déjà et je serai descendu d'avion. J'aurai un métier je pense et je pense que j'aurai aussi une maison.

Ma maison sera cette cathédrale en ruine que j'avais vue en novembre mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf pendant que je cherchais des sources iconographiques pour Othon, savoir ses abbayes et tout. Ma maison sera cet édifice religieux en ruine que j'ai vu. Je l'achèterai. Tout sera simple, car on vendra les monuments lorsque l'Europe sera en complète faillite. J'espère qu'elle le sera ! Si elle l'est, j'aurai de la chance. Donc elle le sera et la cathédrale sera en vente pour une bouchée de pain. Je postulerais. Ce sera l'hiver ou une saison, n'importe laquelle. Je me présenterai trop peu habillé et grelottant. Je l'aurai quand même ; je paierai cash. C'est pour ça que je l'aurai.

Puis je la ferai refaire. C'est une cathédrale très délabrée de l'ancienne Lotharingie. En mille neuf cent quatre-vingt dix-neuf je crois qu'elle était située en Allemagne. Mais quand j'aurai vingt-huit ans on n'entendra plus parler de ça. Ce sera une simple maison en ruine perdue en zone rurale au fond du cœur de l'Europe. J'aime déjà vivre dans ce cœur. Je l'achèterai. Puis je la ferai refaire. Elle n'a plus de toit depuis longtemps. Elle conserve quatre murs, pas d'absides, pas de chapelles — elle est très vieille ! —, aucune décoration, quelques colonnes très usées par les pluies. L'herbe y pousse ; le lichen croît sur les murs. J'habiterai avec l'herbe et le lichen. Je ne changerai rien à cela. Tout mon apport se résumera à faire poser un toit de verre, vous voyez ? — un toit de verre sur

les murs de dix mètres. Je ferai isoler les fenêtres. Installer une grande porte en bois.

Du coup l'intérieur ressemblera à un vaste parallépipède très lumineux de quarante mètres de long peut-être, vingt de large, dix de haut. Il n'y aura pas de cloisons. Pas de salles. Rien de central. Des aménagements ici et là. Un très grand pieu quelque part ; soit dans le style baroque, rouge, plein de piqûres ou je ne sais pas comment cela s'appelle en boutons cousus pour faire comme sur certains édredons, avec en plus des voilures, des rideaux etc ; soit un matelas crasseux avec un drap d'un blanc douteux et des oreillers de même, directement sur le sol, l'herbe, la vieille terre.

Une ou plusieurs tables immenses par exemple de dix mètres sur deux chacune, avec quelques chaises. Mon boulot dessus. Des journaux, des livres, des feuilles de notes, des programmes télé, des dictionnaires. Un espace avec plein de technique : une chaîne hi-fi bien puissante pour pouvoir faire bien résonner ma techno hardcore, ma musique lyrique arabe, mes sonates de Scarlatti, ma « nouvelle musique » électronique ou non. Mon magnéto et une télé grand écran pour mater mes films Dogma et mes documentaires animaliers. Mes PC, scanner, imprimante, caméscope numérique, etc. Des caisses en bois pour ranger livres et documents divers. Toutes les photos découpées pour faire du collage. Des feuilles en tous genres. Des cassettes audio et vidéo, des CD audio et des CD-Roms. Une sorte de cuisine avec juste un évier, un tout petit frigo, une petite table et deux plaques de cuissons sur l'herbe. J'espère qu'il n'y aura pas de feux de brousse ! Un four pour y cuire des patates et des tourtes. Des casseroles,

des verres, des assiettes, des couverts ; une passoire ; un truc pour éplucher. Quelque part aussi, des chiottes, une baignoire avec un long tuyau de douche et une pomme pour que je puisse me laver en marchant dans l'herbe autour du point d'eau. Une penderie pour entasser les habits. Une machine à laver. Un atelier de menuiserie pour essayer de travailler le bois par moi-même. Des cendars un peu partout à moins que je ne balance mes mégots directement dans l'herbe. Et enfin, je pense accrochés très haut sur les murs, tout autour, des néons d'une grande puissance, quelque chose pour produire des milliers de watts et cette intense et cruelle lumière blanche que j'aime tant et au milieu de laquelle, les soirs, baigné par elle, je pourrai jouir de ma vie fainéante, industrielle, démente, rationnelle, pauvre avec sophistication et épanouie avec problèmes.

Alors voici comment ça se passe en général. Il n'y a rien au départ. Un beau jour on arrive et on habite le village. On prend un bout de terre, et on fonde une ferme qui nous nourrit jusqu'à l'avenir. Ensuite on veut des vaches, que la récolte soit bonne, qu'il commence à pleuvoir ; on devient curieux de tout. On explore les alentours ; peu à peu on s'éloigne plus. Puis on arrive à un point d'où l'on est tellement loin qu'on ne sait plus par où rentrer ni même s'il le faut. On dresse des cartes. On établit des plans. On appose des légendes. Et dans ce travail on se fonde à nouveau. On se définit d'abord par ce qu'on a été le plus récemment. On se dit

curieux, et ce faisant on est forcé de le devenir. On se demande bien ce qu'on voudrait vivre. On fait gaffe à ce qui pourrait être en train d'advenir. On s'aère, on ouvre ses portes aux quatre vents, et on se visite. On s'implique dans une activité volontaire de mise à l'écoute de souvenirs, situation tragique où tout ce qui n'aimait plus nous tracasser resurgit, provoquant des bouffées de retours, d'états d'esprit, de discours, d'événements, de justifications, de problèmes, dramatiquement revécus. Un éclairage, un objet, une parole, un vêtement, nous remettent soudain en face de notre passé étrange et inquiétant.

Et maintenant, va, lecteur ; car tu en sais assez sur mon Désir.

II. OÙ L'ON VOIT DES PERSONNES COUCHÉES DANS LES ORIGINES ET LUTTANT POUR NE PAS S'Y LAISSER INHUMER

L'homme porte une sorte de tunique de cuir qui des épaules lui descend jusqu'à mi-cuisse. Sa position étrange et renversée fait remonter cette tunique sans aller toutefois jusqu'à lui découvrir les fesses ou le dos. Il ne bouge pas. Il n'y a pas d'objet visible autour de lui. La lampe électrique qui opère des va-et-vient dans les parages du corps ne permet pas de l'éclairer de face, mais suffit cependant à rassembler assez d'information pour en esquisser une description sommaire. L'homme est un sujet mâle, adulte, peut-être 20 ou 30 ans, sans malformations évidentes. Sa peau tire sur le brun sombre, couleur merisier peut-être ou légèrement plus clair. Ou plus précisément, la couleur révélée par le faisceau de la lampe torche oscille entre le blanc grisé, bleuté de la calcite, et le jaune fade, blanchâtre, de la lumière artificielle. La caméra qui filme en noir et blanc ne rend rien de tout cela. Des sortes de cheveux mi-longs, entre bouclés et frisés, couronnent la tête. Le corps donne une impression générale de santé et d'équilibre qui n'est sans doute qu'une illusion due aux conditions de l'observation. Reste qu'il n'est pas dans une position très naturelle. En effet, on peut voir d'abord que son poignet gauche fait avec l'axe de l'avant-bras un angle trop important, comme s'il était cassé ; ensuite, que tout son bras droit passe sous le torse pour amener

une main droite quelques vingt centimètres à gauche du bassin, et peut-être trente centimètres plus bas, ce qui laisse supposer une grave luxation de l'épaule. Enfin l'attitude générale de tassement et comme d'emmêlement s'oppose à la position couchée normale, d'autant plus qu'ici les parties supérieures du corps sont situées beaucoup plus bas que les parties inférieures, sur une « pente » (si l'on peut nommer ainsi la forme globale des aspérités irrégulières de la roche) de peut-être 20 ou 30 % de dénivelé, ce qui est très important.

Hormis le corps, aucune trace significative ; aucun indice, pas de pierre, pas d'armes, rien. Le corps lui-même est entouré de cette calcite de belle couleur, claire, curieusement transparente et bleutée, qui s'est formée au fil des années à la faveur de l'importante humidité de ce site de caverne, et de la forme même du boyau dans lequel gît l'homme et qui canalise toutes les infiltrations et eaux d'écoulement. Pris dans ce cadre, l'homme ne réfléchit pas. Il ne dit rien. Il ne rêve pas, ne respire pas non plus. Il est mort. Il a la tête dans les épaules et ses pieds pendent dans la roche, plus haut que ses reins. Il est retrouvé dans cette position. Il ne bouge toujours pas. Il est tombé dans le creux de cette formation rocheuse il y a plusieurs dizaines de kiloannées. Une équipe de spéléologues le découvre par hasard. Il s'est tué lui-même par accident, victime de sa chute ou aussi, pourquoi pas, il a été jeté. Il fait partie de ces quelques centaines de cadavres dans la mort visible desquels il nous arrive de reconnaître nos vies, falsifiées cependant par la lumière des lampes électriques.

Vous avez un mouvement de recul. Vous dites ignorer s'il est besoin ou non d'en croire vos yeux. Vous hésitez longuement ; mais continuez de regarder. Vous vous êtes accroupi ; vos fesses et vos genoux traînent maintenant dans la boue — car il a beaucoup plu ces jours derniers. Vous plissez les paupières sans y prêter attention. Les 5 silhouettes peuvent s'apercevoir de très loin. Des éléments tels que le caractère modéré du relief et l'heure du jour suffisamment avancée (vous venez de vous lever avec l'aube) expliquent cette visibilité. Ils ne viennent pas vers vous. Ils vont à une allure qui semble soutenue sans être pressée. Vous ne les reconnaissez pas, car leur apparence même imprécise vous murmure que vous ne les avez jamais rencontrés auparavant. D'où votre méfiance. Ils n'ont pas de troupeau avec eux ; ils ne peuvent pas être pâtres. Ils sont trop peu pour être une troupe (de soldats), une bande (de brigands) ou une caravane (de marchands). Ils ne portent rien avec eux. Si jamais ils en ont, leurs armes ne vous apparaissent pas. Ils ne viennent pas vers vous mais suivent une trajectoire à peu près droite. En somme, ils traversent. Vous vous inquiétez un peu moins. Personnellement, vous êtes persan ; mais aussi intrigué. Votre inquiétude disparaît peu à peu pour laisser place à votre curiosité. Cependant vous ne ferez pas preuve d'assez de hardiesse pour vous approcher d'eux et vous enquérir de ce qu'ils veulent. Car vous supposez qu'ils veulent quelque chose. Comme ils ne viennent pas vers vous cela ne peut pas être vous voler ou vous demander l'hospitalité. Vous n'avez jamais vu

des voyageurs pareils. Il est donc peu probable qu'ils soient de simples voyageurs. Ils ont maintenant atteint le plus grand point de proximité par rapport à vous. Ils s'éloignent à partir de ce moment. Ils ne se dirigent pas vers vos bâtiments agricoles. Ils n'ont pas l'air d'essayer de rejoindre quelque route, que s'ils avaient demandé vous leur auriez peut-être indiquée. Ils ne vous ont sans doute pas vu. Prudent, vous attendez encore quelques instants avant de vous relever. Vous vous apercevez que vos genoux et vos fesses sont mouillés. Vous avez les pieds trempés dans vos chausses de bois et de cuir. Vous n'y pouvez rien. Ils vous tournent maintenant complètement le dos. Vous reprenez en main votre outil de bois et d'un geste habituel, vous vous servez de la force gravitationnelle pour lui imprimer un mouvement de balancier et le replacer sur votre épaule en le tenant de la main droite. Vous vous dites qu'il ne faudra pas oublier ces hommes et en parler à ceux de votre village — peut-être même au prêtre du Seigneur Sage. Puis vous reprenez la route de votre champ en marchant dans l'herbe mouillée, froide et brune.

Tu ne sais pas grand-chose là-dessus. On ne t'a prévenu de rien, et de toute façon tu n'étais pas vraiment en état d'en être témoin. On t'en a fait quelques récits rapides. Tu vois à peu de choses près comment ça se passe en général. Une femme se met à rencontrer un homme. Ils se voient, ils se parlent. Dans plusieurs cas ils se plaisent. Ils couchent. Un rapport vaginal a lieu et de la semence

est déposée. Le temps passe. La mère mange et le bébé grossit. Le ventre devient de plus en plus rond, les seins s'alourdissent. Vient le temps où il va falloir accoucher. Lorsque tout cela a lieu à la fin du 20e siècle et en France du Nord en général on intègre une maternité. On y est conduite, on s'y couche. Puis on libère les eaux. On crie, on halète ; le bébé est pris et lavé. On suppose. Cela se passe pour la énième fois. C'est important pour quatre ou cinq personnes. Elles se téléphonent. Ça a été ? Oui. Il est comment ? En bonne santé, les yeux bleus. Et ? Rien de plus. On quitte la maternité dans une vieille Merco vert bouteille.

Tu passes tes premières années à « la ferme ». Tu ne sais pas trop ce que c'est vraiment cet endroit. Tu n'y as jamais vraiment été. Contrairement à certaines personnes qui t'ont dit en être riches, tu n'as aucun souvenir sur toute cette époque-là. C'est un silex taillé sur la fonction duquel tu t'interroges. Tu n'en as pas d'expérience directe. Tu ne te rappelles pas avoir vu, entendu, aimé ou haï avant peut-être cinq ou six ans. Dans cet intervalle toi et la famille avez déménagé, pour habiter dans cette maison que plus tard, alors qu'on s'était retrouvés à quatre dans un F4 étriqué et blanc pâle comme le chagrin, on s'était mis à appeler « la Maison », sans doute un peu par nostalgie. Tu te souviens que bien plus tard, peut-être vers l'âge de quinze ou seize ans, tu t'étais fait la réflexion un peu morbide que tout cela, cette évolution dans les lieux de résidence, n'avait en fait rien que de très logique : la ferme, la maison, le F4, puis la tombe. Le visage de la vie avec contre ses joues toutes roses les longues oreilles de l'étouffement.

Tu as très peu de documents sur tout cela. Un carnet de santé laconique et incomplet. Rubrique *État de l'enfant à la naissance*. Poids : 3960. Taille : 54. P.C. (tu le lis bien que tu ne saches pas ce que cela signifie) : 35. Est-ce bien, 35 de P.C. ? L'enfant a-t-il crié : la case « tout de suite » est cochée. Était-il cyanosé : non. Pas encore. Pâle ? Non plus. Il n'a pas fallu le ranimer. Il est né à 11 h 25 du matin après plus de 10 heures d'accouchement. Une semaine après l'on peut observer un ombilic normal, un cri normal, pas d'œdème, pas de dyspnée, etc. Organes génitaux normaux masculins. On ne sait pas si le dépistage de l'hyperphénylalaninémie a été effectué. Ça va quand même. Entre trois et quatre ans l'enfant mange du Banania et des Rem. Il boit de l'eau. Il ne prend ni fluor ni cocaïne ni rien. Il se couche à 20 h 30, se lève à 7 h 45. Il paraît qu'il dort bien. Il pèse maintenant 17 kg pour une taille de 105,5 cm. Langage, bon, comportement à l'école bon. C'est tout ? Oui. Vers cinq six ans tu te rappelles un gros chien noir et blanc, un cheval à bascule bleu et un canal. Plusieurs photos semblent démontrer que tu avais certaines affinités avec les seaux d'eau : elles te figurent dedans, très jeune, l'air réjoui, fameux nageur. On sait que globalement tu as plus d'un rapport avec le milieu aquatique.

L'homme, ou pour mieux dire ses restes mais très bien conservés, a été placé dans une cavité non-naturelle et peu profonde creusée à même la terre. La position relative de ses membres les

uns par rapport aux autres laisse peu de doutes sur le caractère volontaire de son ensevelissement. Il n'a pas été brûlé, et son corps n'a pas fondu, la combustion avivée par celle des graisses, puis disparu dans les airs en une fumée noire, laissant une odeur âcre s'élever au-dessus du foyer. Aucun fauve impressionnant de l'époque, lion des cavernes, hyène géante, panthère, n'a pratiqué d'ouverture au creux de ce ventre pour en dévorer les entrailles couché tranquillement sur sa proie en grognant et partageant avec ses petits, son compagnon ou sa compagne ; ni mordu dans son visage, détaché ses oreilles en longs lambeaux et déchiqueté la mâchoire inférieure de telle façon que, finalement, elle pende à côté du corps rattachée seulement par un morceau de lèvre qui, en tirant sur les parois des joues, découvrirait les gencives supérieures de l'homme. Non. Il a été déposé dans une excavation assez petite pratiquée à son attention par les siens. Il est couché sur le côté. Ses jambes et ses bras ont été ramenés le plus possible près de la tête et de la poitrine en une position qu'on pourrait décrire comme fœtale ou comme celle du sommeil dans les lits froids l'hiver ou encore, comme primitive. Les analyses chimiques pratiquées laissent constater une densité anormalement forte de substance polliniques. On ne retrouve pas les pétales. Peut-être cependant parvient-on à déduire les espèces des fleurs qui ont recouvert, ou accueilli, ou côtoyé, ou les deux, ou les trois, le sujet allongé. Peut-être même les couleurs, auquel cas il serait intéressant d'étudier la possibilité d'une symbolique de ce type en cette époque reculée. On retrouve également des pigments. Un ocre rouge surtout. Il a pu teindre la peau du corps mort et

marquer un changement de condition spirituelle. Par exemple la peau des hommes vivants est brune et celle des hommes vivants étranges et qu'on met dans la terre est rouge. On ne retrouve pas cette peau. On cherche plusieurs choses. On s'affaire autour des restes. On en parle et chacun donne comme elles viennent ses impressions et ses hypothèses. L'homme ne fait pas comme s'il allait confirmer ou infirmer. Il ne répond à rien. Il n'écoute pas. Il est couché sur le côté, replié, peut-être pensif ou meurtri ; il est tourné à peu près vers l'orient. Il est mort il y a plusieurs dizaines de milliers d'années, sans doute de mort naturelle. On retrouve quelques outils autour de lui. On ne retrouve pas son frère ni son gibier ni son ennemi. On ne retrouve pas sa mort naturelle.

Vous connaissez bien le prunier sauvage qui est sur la route de chez vous. Il n'y en a pas beaucoup d'aussi épanouis. À la fin du printemps ses fleurs tombées recouvrent l'herbe à vingt pas à la ronde. Ils sont arrivés dans l'averse même où vous avez été prise. Vous portiez des paniers en fibre végétale tressée, remplis de millet. Des chiffons sales les protégeaient de la pluie. Vous les avez aperçus de loin sur la route. Cela ne vous a pas surprise au départ. Vous les avez pris pour des Chinois. Quelques instants plus tard certaines bizarreries vous ont détrompée. Vous n'avez pas eu peur pour autant. Depuis la mort de votre mari vous avez appris à durcir votre cœur. Votre fille s'est mariée avec un homme qui la bat. C'est la vie. Le travail de cet homme, sur le fruit duquel

votre fille prélève en cachette, vous permet de subsister. Vous n'avez pas eu peur des cinq hommes. Vous avez regardé droit devant vous. On ne peut pas dire que vous soyez attirante. Mais en général le comportement des hommes à votre égard n'est pas de dégoût. Peut-être êtes-vous un peu trop vieille maintenant. Mais y a-t-il un âge pour faire nuage et pluie ? Vous avez poursuivi votre route comme si de rien n'était. Vous les avez vus marchant, s'approcher du prunier et ralentir un peu, lever la tête et ouvrir grand les narines. Ça devait sentir autant la terre mouillée que les fleurs. Ils ont dépassé le prunier. Vous vous êtes croisés. Vous, vous vous demandiez s'il fallait les saluer. Finalement vous ne l'avez pas fait, comme eux-mêmes ne disaient rien. Vous vous êtes dépassés mutuellement. Vous, vous vous êtes retournée ; pas eux. Vous n'auriez pas dédaigné une petite gentillesse. Puis ils ont disparu derrière la pente. Vous avez rebroussé chemin pour revenir au prunier. Les imitant, vous avez mis le nez dedans, vous avez inhalé à petits coups brefs ; la pluie redoublait. Vous n'avez rien senti. Personnellement, vous êtes une paysanne chinoise de la région du Xinjiang, malade et qui parle du nez. Pas l'odeur du prunier, ni de la terre, ni la leur. Vous êtes rentrée chez vous. Le feu a bien pris dans les bûches sèches. Vous avez tisonné accroupie auprès de lui en chantonnant la « chanson du prince mandchou » que chantait votre mère quand elle occupait, vivante, votre place près de la chaleur et de la lumière.

C'est à peu près une scène ou au moins une suite logique d'événements, dont je ne sais pas si la cohérence lui est intrinsèque, ou si elle lui a été ajoutée après coup par mes facultés imaginatives, bien après les faits, bribes de fait ou morceaux d'illusion. Je suppose que ça se passait d'abord dans la cuisine : c'est là qu'on mange. Mais à vrai dire je ne suis pas en état de le vérifier : la maison a été, assez dramatiquement d'après mon souvenir, vendue lors de la séparation de ceux que dans une certaine famille on s'était mis un beau jour à appeler mes « parents ». Peut-être y avait-il un salon et une cuisine, ou seulement l'un ou l'autre ; tout ce dont je me souviens c'est un bar d'intérieur, parce qu'avec ma sœur on aimait à se rappeler la fois où, un grand verre de Ricard ayant été abandonné dessus, nous, alors qu'on traînait comme des petits chiens près de l'endroit où étaient entreposés les jouets, on avait saisi ce verre et se l'était sifflé d'un grand coup ; je devais avoir cinq ou six ans et ma sœur deux ou trois. Une cuisine donc. Je n'en ai pas du tout d'image. Je sais, simplement. Il s'agissait de manger de la viande. On en avait mis dans mon assiette, coupée pour moi — parce que je rechignais à le faire seul comme un héautontimorouménos. Et on me disait de le manger. À l'époque, je devais être de fait savant en matière de sémiologie, j'avais dû en trouver quelque traité ou abrégé glissé au cœur d'un « Chaperon rouge », dans le ventre du loup, car je distinguais fort bien le signifié « je mange » du signifiant « ma bouche remue ». Depuis longtemps en effet je recourais à un stratagème dont l'efficacité ne s'était jamais démentie jusqu'alors. J'ai dit que l'on possédait un gros chien. Les saint-bernard sont de nature plutôt vorace ;

j'utilisais donc cette faim qu'ils avaient de la manière suivante. Je prenais les morceaux de viande prédécoupée dans ma bouche, et je les mâchouillais longtemps sans les avaler ; pendant que les regards se tenaient en dessous d'un état d'alarme qui m'eût valu une réprimande, si je n'avais pas « mangé la viande », je répétais l'opération jusqu'à obtenir dans mon palais princier, comme invité provisoire, une grosse boule blanche exsangue. Ensuite, d'un mouvement qui se voulait discret et tout naturel, je me penchais bien vite par dessous la table, et déposais le morceau dans ma main, puis sur le sol — qui était sa vraie place. Le chien venait alors de façon salvatrice compléter la chaîne d'absorption alimentaire, en me servant d'appareil digestif de substitution. Je finissais mon assiette grâce à ce système efficace « bouche-chien », puis je sortais de table. Or un jour, je ne sais pas trop comment cela s'est passé exactement, si l'on m'a vu faire ou quoi ; je crois que ma mère a retrouvé une de ces boules hideuses, que le chien avait oubliée ou dénigrée. L'homme appelé « père » et dont je me souviens si mal en est venu à l'apprendre. Il m'a poursuivi dans l'escalier qui menait au château fort, si c'est bien de cette manière que l'on désigne un endroit où l'on se précipite pour tenir l'ennemi à distance. Mais je crois que dans le trouble qui fait commencer la défaite, je ne me suis plus souvenu de rien, et je me suis réfugié dans une chambre qui n'était pas la mienne. Il m'a rejoint ; et j'ai été battu, disons, à plates coutures. Je ne l'ai jamais connu (ce puissant petit félon) que sous l'angle de la violence physique. Un routier, un scieur de bois. Sur moi, ou sur cette mère qui semblait s'y prêter si bien. Peut-être certaines peaux claires ont la propriété

curieuse d'attirer aussi bien les coups de soleil que les coups de latte. Plus tard, de même qu'avec lui j'utilisais l'apparence, avec elle j'instrumentalisais le temps comme système de défense : sommé, au repas de midi, de finir quelque plat qui ne me convenait pas, et interdit de sortir de table avant d'y être parvenu, je savais différer cet accomplissement jusqu'à ce que de lui-même il ne sache plus s'imposer : à 13 h 30, l'école me requérait ; de fait, à 13 h 20, ma mère me libérait. Elle avait échoué à utiliser la violence contre moi. Je la vainquais donc facilement avec la ruse et les manières et je courais, libre, vers l'école, l'alphabet, les nombres à diviser et les résumés à apprendre par cœur — domaines où je pouvais, enfant mangeur de savoir, donner toute ma puissante mesure.

L'homme est retrouvé un peu par hasard dans une couche stratigraphique très riche. Sa position in situ peut étonner. Il est couché sur le ventre, l'un de ses bras le long de son corps, l'autre porté vers l'avant ; sa tête repose sur ce qui a été la joue gauche. Le corps semble être resté tel quel depuis qu'il est entré dans cet état d'immobilité par rapport au sol. Il a dû être recouvert assez rapidement par les poussières d'un vent violent ou la neige. Dégagé, l'on arrive à tirer beaucoup d'informations du squelette entier et étendu de tout son long. Le sujet était assez jeune. Il avait récemment absorbé des aliments végétaux, dont il reste des microtraces sur ses dents les plus larges. Les os des principales articulations portent des marques arthritiques. Cependant le

sujet semble avoir été en assez bonne santé au moment de la mort. Le squelette renseigne sur de nombreux domaines d'activité. Un surtout. Une pointe de flèche en silex, finement ouvragée, est en effet fichée dans sa troisième vertèbre lombaire. L'homme a donc été tué. La ou les personnes qui a ou ont provoqué le décès n'ont pas émis le souhait de lui accorder une sépulture. Membre d'un clan ou d'une tribu ennemie, son apparition devant des chasseurs en marche a provoqué leur colère. L'un d'eux a saisi son arc (ou sa sagaie ?) et a tiré sur lui. Il l'a touché du premier coup. L'homme courait. Ou, du deuxième coup. L'homme tournait le dos simplement et n'a pas vu arriver ses agresseurs. Ou il les a vus et s'est mis à courir ; touché une première fois dans sa chair, une pointe reçue sur la deuxième lombaire l'a stoppé net dans sa fuite. Ou. Devenu sacrilège au sein de son propre groupe, celui-ci a tenu conseil et a décidé sa mise à mort. Des hommes ont été désignés pour l'exécution. Ils l'ont conduit hors du campement d'été. Ils l'ont fait agenouiller et lui ont décoché une flèche à bout portant après l'avoir roué de coups : quand il a reçu la flèche il était déjà mort. Ou. L'homme était le chef de cette petite tribu depuis le début de l'année. Mais ce printemps-là les petits chevaux sauvages ne sont pas revenus comme à leur habitude. Le froid plus vif a gelé des familles. Une maladie décimait le groupe depuis plusieurs semaines. On se concerta en secret. Le sorcier consulté, parent éloigné du jeune chef, fut d'avis que les petits chevaux ne voulaient pas revenir à cause d'une parole mauvaise du chef, pendant l'hiver. Par une cérémonie on essaya de guérir le groupe de la stérilité qui s'était installée sur lui. Les chevaux ne

revinrent pas. Las de passer ses journées à traquer le lapin et la fouine qui eux aussi se faisaient rares, on décida d'éloigner le chef en le transportant à son insu dans le monde des morts, afin qu'il s'y réconcilie avec l'esprit des chevaux. On fit tailler une pointe de flèche spécialement pour l'occasion. Un soir, avec beaucoup de sérieux, on la tira sur le chef. Mortellement atteint, il se courba vers l'avant, de douleur, puis tomba sur les genoux ; fit quelques mouvements comme pour s'éloigner, puis s'effondra sans vie. Les jours qui suivirent furent des plus pluvieux. Le groupe s'en alla le plus vite qu'il put. La maladie continua de le réduire — presque tous les jeunes moururent alors. Les restes s'agrégèrent à un autre groupe, ami, plus au sud, au sein duquel ils purent peu à peu revenir à une situation physique un peu correcte. Ou.

Ils n'ont pas du tout l'air de connaître l'islam. Ils n'ont ni la très haute taille et la beauté des Sinii, ni les petits yeux rouges et la tête échevelée des Indii. En fait, vous n'avez jamais rien vu de tel en traversant la Transoxiane. Il est vrai qu'après avoir parfait votre éducation d'abord dans quelques grands centres syriens et ensuite de retour à Bagdad, vous n'êtes pas venu acheter dans la région depuis votre enfance (pendant laquelle vous accompagniez votre père Abu Khalil aujourd'hui inactif, sur des routes à peu près semblables à celles-ci). Vous faites signe à vos servants de se tenir sur leurs gardes — ils vous demandent pourquoi, vous leur montrez au loin les cinq hommes mystérieux. De même

vous faites machine arrière avec votre chameau et descendez la file pour avertir le reste des marchands. Ils vous demandent ce qui se passe, vous leur montrez les cinq hommes mystérieux. L'un de vos compagnons de voyage, plus âgé que vous d'au moins dix années, vous fait remarquer que les cinq hommes sont bien peu nombreux ; trop peu pour risquer une attaque. Vous répondez par l'équivalent arabe de Prudence est mère de sûreté. On vous moque à nouveau. Piqué dans votre fierté, vous faites preuve de fougue et vous pressez votre chameau en direction des cinq hommes. Vous les rejoignez au galop. Vous les saluez en arabe. C'est à peine s'il vous regardent. Allah wa akbar ! Ils ne relèvent pas. À pied, ils marchent à une allure ni lente ni soutenue. Vous essayez quelque chose en turc — même si cela vous blesse quelque peu. Toujours rien. Ils ne se sont pas arrêtés et vont leur chemin en vous ignorant. Vous vous retournez vers votre caravane. Les deux groupes poursuivent chacun leur route. Vous vous retrouvez quelques instants seul, assez penaud, à l'écart des deux. Puis vous réintégrez votre place en tête de la caravane en pensant que les cinq infidèles ne sont pas des dhimmis, ni des chrétiens, ni des juifs, et encore moins des djinns. À vrai dire vous n'avez jamais vu de djinns. Vous vous montrez préoccupé par cette rencontre encore quelque temps ; disons que vous demeurez dans une perplexité flottante jusqu'à ce que l'emballement assez mal venu d'une chamelle récalcitrante vous fasse oublier l'affaire définitivement.

Dans cet autre souvenir étrange de cette enfance qu'on dit tendre (peut-être par allusion à la viande tendre), même le lieu m'échappe. Je crois, je n'y ai été qu'une fois. Connu pour ne rien savoir faire en propre, mon père occupait alors, après celles de maquignon, camionneur et serveur de boîte de nuit en campagne, la fonction de pisciculteur ou quelque chose dans le genre. En fait je crois qu'il s'agissait pour lui de surveiller les poissons — c'est du moins l'impression que j'en garde, et qui doit être fautive car il n'y a rien de plus paisible au monde qu'un poisson d'élevage, une petite truite par exemple. Mon père donc, comme il était passablement fourbe, en dehors même de sa violence et de sa sexualité extra-conjugale assez minable (je partage sans doute un peu de sang avec plus de demi-frères et demi-sœurs que je ne crois), profitait de sa position de sous-homme pour chaparder quelques truites, dont, cuisinées par ma mère, je ne voulais pas le moins du monde dans mon assiette ; de même alors, l'activité qui consistait à m'en faire absorber était devenue sport national au foyer familial. Au moment des faits du souvenir, les deux parents en question vivaient déjà séparés, même si j'ai l'impression que le divorce légal n'avait pas encore été prononcé. Cela expliquerait l'atmosphère de visite dont je garde l'arrière-goût. Nous devions être tous les cinq : père, mère, grand frère, petite sœur et moi. De fait, dans mon rappel, j'en gomme trois parmi nous. Et je rajoute un petit animal charmant. Nous pénétrâmes dans quelque chose comme une cour ; je suis presque sûr qu'une habitation était à droite de ma tête. Ma mère et mon frère sont rentrés, pour aller voir mon père dans la maison. Mais moi je suis resté dehors avec ma sœur.

Nous sommes rentrés dans une grange juste devant nous. Une grange. Ça ne colle pas très bien avec une pisciculture. De grands tas de foin... ce n'est pas ce que mangent les poissons. Alors, je ne sais pas. Toujours est-il que nous sommes rentrés dans la grange et que nous avons commencé à nous amuser follement dans le foin. On est monté sur une sorte de plate-forme constituée par les bottes liées. Là, on a trouvé une corde attachée à une poutre ; alors du haut de notre terrasse piquante pour les bras et les jambes, on s'est jeté en se balançant dans un gros tas de bottes de paille en vrac. Un peu plus tard dans le souvenir je sais qu'on nous a montré un tout petit chat gris clair, mignon comme tout ; on a voulu le prendre, l'emporter, en vain. C'était une visite faite à mon père. Ensuite, on a dû repartir, sinon je ne serais pas là aujourd'hui. Ce rien de la visite m'est resté assez clairement et précisément.

Le cercueil est retrouvé par hasard dans la banlieue d'une grande ville à l'occasion de la construction d'une structure commerciale de vaste envergure. La matière dont il est fait est le bois, un bois très simple ; quelques planches larges, dans lesquelles on a pratiqué une série d'orifices, et qu'on a liées au moyen de lanières de cuir de bœuf dont les débris apparaissent toujours, et qui même remplissent encore leur fonction à tel point qu'une fois dégagé, l'ouverture de ce cercueil rudimentaire s'avère une opération délicate. À l'intérieur, les organes perceptifs des chercheurs hommes et femmes, assez décontenancés et excités,

découvrent un linceul de drap bruni en même temps que la caméra qui filme la scène sur l'épaule de quelqu'un qui ne s'y connaît pas excessivement en matière de tournage. Le linceul, dont on saura plus tard qu'il consistait à l'origine en une toile de trame grossière teinte à la garance, donc de couleur rouge, renferme les restes du petit corps d'un enfant en très bas âge ; pas tout à fait mort-né, mais qui vécut moins d'un an. Le corps n'est pas entièrement décomposé ; quelques lambeaux de peau et de chair, déshydratés, comme une croûte trouée et craquelée, restent collés aux os. À l'aide d'outils les uns de chirurgie les autres de menuiserie, on pratique une large ouverture dans le crâne de l'enfant, en découpant un peu comme une pastèque ou un melon le quart supérieur arrière de la formation osseuse, qui, une fois scié et délicatement retiré, laisse place à la vision du cerveau. Par cette sorte de fenêtre sur l'inconscience infantile au Moyen-Âge, on extrait ce dernier. L'enfant qui est l'objet de ces manipulations ne rit pas, ne gazouille pas, ne crie pas. Selon certaines règles prescrites au téléphone par des spécialistes de la médecine légale, dont l'expérience est ici la bienvenue, le cerveau est lui-même l'objet de découpages. Lors de ces opérations difficiles il laisse, à la grande surprise des participants, s'écouler une certaine quantité du liquide de couleur jaune qui baigne pendant la vie humaine les circonvolutions cérébrales. L'enfant ne dit toujours rien. Plus tard on remet tout en place. Il est mort, en fait. Ce décès est daté du début du XIIe siècle. Le lieu de l'inhumation, la simplicité et la modestie du matériel funéraire, ne plaident pas pour une origine aristocratique ou seigneuriale de l'enfant. Quoiqu'il ait autrefois

reçu de l'ancien français dans ses oreilles par ailleurs bien formées, et qu'il soit possible qu'il ait eu le temps de s'en faire une image acoustique un peu précise, cette image acoustique n'apparaît plus dans le cerveau. On ne retrouve pas dans ses oreilles de poix les nombreux mots d'ancien français dont il a été le témoin peut-être malade et sans doute souvent endormi. Quand on le renterre il ne s'est toujours pas réveillé.

D'abord vous avez juste senti l'inconfort de la position et des liens trop fermes, puis vos bras sont devenus de plus en plus douloureux. L'attraction gravitationnelle exercée depuis maintenant plus d'une demi-heure a commencé par vider ces membres d'une grande partie de leur sang ; vous les avez vus blanchir, et sentis refroidir. Par la suite, des crampes sont apparues dans les doigts, dans les biceps et triceps et aussi dans les épaules et les muscles du cou. C'est un peu comme une crucifixion, et vous pensez que c'est bien ainsi que l'entendait le gouverneur qui vous a fait lier tous les deux à cet arbre. Bien entendu vous ne pouvez rien l'un pour l'autre. Vous n'avez pas vraiment envie de parler. Un mal de tête grandissant occupe vos deux attentions. Personnellement, vous êtes deux villageois sibériens, le gouverneur russe n'a apprécié la révolte à laquelle vous avez participé (l'un plus que l'autre) que très modérément. Il vous a fait capturer, et vous a obligé à servir ses hommes lors d'une expédition dans cette partie si reculée de ce qui devient l'empire russe. Comme vous en êtes finalement arrivés

à une condition physique déplorable, et qu'il a sans problème pu trouver d'autres larrons coupables pour vous remplacer dans des tâches de forçat, il vous a fait attacher là afin que vous y trouviez une mort qui ne coûtât rien à l'armée (car vous ne valez rien et surtout pas la corde qui sert à vous lier). Puis il est reparti avec sa troupe. Il est loin maintenant. Vous avez tous les deux peine à ouvrir les yeux. Vous préférez ne pas le faire jusqu'à ce que des bruits de branches vous y amènent par réflexe. Vous apercevez alors cinq hommes qui marchent à une centaine de pas de vous. Ils ne viennent pas vers vous. Ils ne sont pas des Russes, ni des animaux, ni des voleurs. Ce sont cinq hommes ; peut-être six, vous n'en êtes pas certains. L'un de vous a l'idée de crier. Mais, sans en avoir la force. Quand il essaye de gonfler ses poumons il sent une grande douleur qui l'en dissuade — il retombe épuisé et la contraction de sa cage thoracique ne l'amène qu'à émettre une sorte de soupir grave. Son mouvement se répercute sur le deuxième supplicié, du fait que la corde, qui vous lie fermement les bras au dessus de la tête, est la même : elle vous pend à l'arbre conjointement, se reposant sur le départ d'une branche ; une branche basse : on ne va pas gaspiller de la corde. Peu après vous commencez à avoir des hoquets, comme si vous aviez envie de vomir. Mais vous n'avez rien à vomir parce qu'on ne vous a rien donné à manger. Par ailleurs, en quelque sorte, l'asphyxie vous chauffe la tête ; vous ne sentez plus vos bras. Dans quelques instants vous tomberez tous les deux inconscients, l'un à la suite de l'autre ; c'est fait. Cette inconscience détend vos muscles complètement. Vous oscillez tous les deux pendant environ une minute. Il fait assez froid, c'est

une journée moyennement belle malgré cet avantage qu'il n'y a pas beaucoup de vent. Voilà, maintenant vous êtes morts.

Je ne sais pas quelle manie avaient les chiens chez nous. Dans la configuration géographique suivante : une cour rectangulaire ; la maison dans le fond ; un mur sur le côté, bordant la maison ; un arbre près du mur — mon père attachait ces chiens à l'arbre avec une chaîne de fer. Mais eux, déployant à la fois une curiosité et une agilité surnaturelles, ils parvenaient à escalader le mur et à se tenir dessus : ainsi on a pu voir, dans cette rue-là du quartier des hôpitaux, un chien de berger monter la garde sur un mur de parpaings ; mais chaque fois, tour à tour, il arrivait quelque chose de spécial, ces chiens vivaient une aventure intellectuelle merveilleuse, ils s'éprenaient de liberté ou je ne sais pas, ils voulaient s'en aller, fuir, courser une voiture ou poursuivre un de mes deux parents (car comme je l'ai dit je suis un de ces humains à avoir eu des parents, et deux en plus), donner la chasse donc à l'un de mes deux parents pour le mettre à mort et le tuer d'un coup de canine fatale ; et là, toujours est-il que dans l'intention de sauter du mur, pleins de désirs sans doute et de joyeux projets, et oubliant leur condition réelle ainsi que le caractère, disons, trop court de la chaîne de fer bien fixée, ils franchissaient le pas, — sautaient, et en effet se retrouvaient « de l'autre côté », mais peut-être pas exactement de la façon dont ils l'avaient entendu dans leurs petites cervelles de chiens. À son retour du travail,

du boulot, du taf, un de mes bûcherons de parents retrouvait le chien lamentablement pendu de son propre fait, comme suicidé par l'éternelle et éternellement recommençante espérance des chiens. Aussitôt, nous, du fait qu'un jour dépourvus d'argent nous avions vendu notre cœur, on se procurait un nouveau chien, je ne sais trop de quelle manière, en l'achetant, en le volant, ou en le recueillant (ou peut-être c'était ma mère elle-même qui les faisait, ce qui porterait une nouvelle et importante pièce au dossier d'enquête qui souligne le nombre anormalement élevé d'êtres qui, mis au monde par cette femme, ont révélé par la suite une forte tendance à se donner la mort absurdement), donc le nouveau chien (un second chien, pas le saint-bernard qui m'attaquait et qui a disparu, je crois, assez banalement sous les flancs vengeurs d'une voiture), le nouveau chien subissait le même sort, ou décidait d'en finir, peut-être excédé par la maison, la cour, la chaîne, le quartier, la petite ville de province ou la vie en général. Et moi, voici la vérité, cela fait environ quinze ans maintenant que ça s'est passé, un peu plus : de même que le temps est quelque chose du mouvement selon Aristote, moi j'ai quelque chose de ces chiens selon ce souvenir.

Disons que ne voyant pas ce qui pouvait être fait comme actions, je ne faisais rien. L'ennui des enfants est quelque chose de très actif, et donc je m'employais des heures durant à m'ennuyer. Je pense que cela a duré une dizaine d'années, parmi les premières, pendant lesquelles j'ai imité la vie, l'apprentissage, la passion, l'affection, la respiration *and so on, und so weiter*. Dans un milieu curieux où l'air ne contenait jamais plus que peut-être un ou

deux dixièmes de pourcent d'oxygène, je vivais la vie exaltante d'une chevrette mal adaptée, toute occupée à s'agiter dans tous les coins pour trouver de l'air sous un rocher, un rare buisson, dans l'éther de la montagne aride. Je cabriolais donc, ici derrière un ballon, là à l'école où j'essayais de briller — mais rien ne brillait sous le soleil. Le mieux serait de décrire cette asphyxie en termes de langage médical, ou musical peut-être ; car il s'agissait d'une asphyxie très consommatrice en énergie calorique, d'une asphyxie pleine de sang qui me faisait passer très vite d'une activité à une autre, et d'une asphyxie très crescendo pendant tout ce temps, en plein *boum* même, comme un ballon rouge vif qu'on gonfle et qui échappe tellement il est léger et plein d'air et sans cordon et tellement il ne peut rien justifier en lui. Je n'avais que des intérêts et j'adorais tout ; je n'aimais rien et tout était pour moi sans le moindre parfum. C'était un peu comme de vouloir construire un château en Espagne pour de vrai : on se prépare bien, on rassemble les pierres une à une pendant des mois puis on se dit qu'on préférerait qu'il fût en briques ; on pose un mur de briques en Espagne puis l'on se prend de goût pour la Turquie ; on projette d'y aller en barque, on a des bras, du courage, en fait le jour venu on saute et on fait deux cent mètres à la nage ; vient l'idée d'un beau château d'eau sous la mer : on plonge en canard et l'on se noie encore une fois, impétueusement, on étouffe avec brio, avec vivacité on boit la tasse et s'abreuve de boissons sucrées comme des sodas aromatisés dégoût, le courant nous ramène vers l'Espagne. Mais ce n'est plus là qu'on veut aller. Je me souviens avoir été beaucoup accoutré. Mes fringues laides, désaccordées,

mon apparence ridicule, les pantalons bleus à pli, les impers trop courts, les manteaux longs trop longs. Déficit général de l'image. Très tôt, j'ai été économe pour pouvoir m'acheter de l'air et être plus dans le vent ; mais quand je l'étais il avait tourné comme une trop vieille mayonnaise, ou comme du mauvais lait qu'on aurait sucé jeune. Je remettais donc mes dépouilles kitsch, et jouais à tous les jeux qu'on me proposait : foot, élastique, légos, dessin, simulation de professions commerciales, guerre, etc. Il ne me semble pas que cela ait été en quelque façon réparateur ; j'étais cousu à l'ennui avec du gros fil blanc, une sorte de calicot aigre-doux. On m'aurait confié un tas de pierres précieuses que je l'eusse illico transformé en pure merde. Si des barbares avaient débarqué à cette époque dans la France du nord-est, par exemple atterrissant dans ma vie pour me rendre esclave, ils auraient eu beau faire tous les marchés du monde, ils n'auraient pas pu me vendre. J'étais une terre en jachère depuis ma naissance, où rien ne poussait et rien n'était planté ; je n'avais aucune valeur enseignée, ni immobilière ni mobilière. Degré zéro du commerce, finistère de l'illégitimité, repaire de brigands de la contingence, j'étais entouré de ma famille et de mes amis, dépourvu dans le monde de tous amis et de toute famille.

J'ignore vraiment du tout au tout comment on a pu prendre des photos de cette époque incolore comme de la soupe moderne. Du fait de mon action vengeresse elles ont aujourd'hui disparu ; mais je sais que j'y promenais des cheveux très blonds, des yeux bleus et un sourire perpétuel, — tous traits passablement curieux vu ma physionomie actuelle. Ce devaient être, ces traits, quelques

articles d'occasion, je veux dire achetés en vue de la prise d'image, ayant pour but de camoufler ce que j'étais le reste du temps : sans cheveux, sans bouche, sans lèvres, sans couleur, sans intérêt. Pas de souffrance, pas de joie, ni sensible ni intellectuelle : je suppose qu'une partie du Néant bouddhique prend sa source dans cette flaque enfantine avant de continuer sa route paisiblement dans le fleuve de ma vie. Souvent, des gens vous disent la phrase : quel âge avez-vous. Pour ma part je ne sais trop que répondre. Physiquement, cela fait plus de vingt ans que mon corps existe ; mais seulement sept ou huit que je vis, sachant qu'il en a encore fallu trois ou quatre pour que cela commence par certains aspects à me plaire. Quel âge avez-vous : j'ai trois ans. Je reconnais trois ans. Ou plutôt, j'ai huit ans — car le temps devient bon également à l'âge où la souffrance commence. Je ne dirai pas du tout qu'il y a deux personnes en moi ; seulement, en quelque sorte, en moi deux personnes se sont passé le relais, et ont peu appris à se connaître mutuellement, tellement elles se sont peu côtoyées. La deuxième, celle de maintenant, a peu d'informations sur la première ; peut-être qu'elle vit sa vie grâce à un petit job en Chine, peut-être qu'elle est morte en tombant sous les coups de quelque organisation secrète de violeurs d'enfants ; et tout cela explique que j'aie si peu de documents sur la première, alors que je suis un familier de la seconde, que j'aime bien, que j'apprends à corriger, développer, stimuler et guider. Je connais le père, et comme disait saint Paul : le père est le fils, et c'est la même personne. Je suis celui qui s'est procréé à l'âge de son malheur, de sa sexualité et de sa créativité. Les boucles et bouclettes de l'autoréférence et de l'identification

en émanent il me semble, et ainsi s'y déroulent, dévidant le fil de la satanée pelote que le petit chat féroce aime aujourd'hui et pour la première fois à considérer. Cela durera un temps, j'examinerai ; il paraît qu'on me donne encore au moins 50 ans d'espérance de vie, 50 ans à incarner cette identité-là dans ces défroques-là, et 50 ans, Pénélope mâle, à inspecter la nuit en rêve ce que j'aurai tissé le jour en pleine conscience. Et le jour où j'en aurai marre, bientôt peut-être, ou dans longtemps, alors, chevalier amnésique en perte de château, lisant l'annuaire page après page pour voir s'il ne s'y rappelle pas son numéro, parcourant le monde pour retrouver sa petite porte en bois et scrutant dans les sangs pour savoir s'il y est, n'y est pas, je saisirai un catalogue de vies brodées d'or et j'en achèterai une de qualité supérieure, bien forte, bien riche et bien chère.

III. OÙ L'ON CONTINUE À INVESTIGUER EN MASSE POUR ÉCRIRE ET DÉCRIRE CE QUI S'EST PASSÉ DANS LE JEUNE HOMME

Arrive ce moment de ma vie. J'ai 15 ans. En l'espace de quelques semaines je perds tout. Je porte une veste de velours brun élimée aux épaules et aux coudes et déchirée dans le dos. Quand je m'en aperçois tout à coup je me retourne vivement. Je cherche le couteau et qui l'a planté. Je ne trouve rien ni personne. Je ne bouge plus. Je ne saigne ni n'éprouve de douleur cuisante et bien localisée. Je reste méfiant. Je me dis que mon apparence a dû attirer quelque méchant meurtrier. Je m'inquiète de mes vêtements devenus trop courts. Je prends quelques instants pour réfléchir au problème. Je trouve une solution. Je fais mes valises pour la penderie, j'arrive, j'atterris, je choisis d'autres fringues. Celles que je porte continuent de rétrécir. J'attends qu'elles se soient totalement résorbées. Quand je suis mis à nu je me recouvre à nouveau. Même jeu. La semaine d'après j'ai une fois de plus la peau à l'air libre. Dont je suis prisonnier. Je ne peux m'en délivrer. Dans un éclair de pur génie je planifie une stratégie de défense. Je file acheter du pull à trois tailles de trop : je planche sur le temps. Mais cela recommence. Des trous apparaissent sur toute la surface du vêtement. Un beau jour mon âme est atteinte. On me rappelle que j'ai été gentil : je noircis à vue d'œil ; j'ai été prévenant : la douche s'éloigne de moi ; je fus aimable : le lavabo gagne encore du terrain : ce garçon va mal

tourner. À ma périphérie les dernières fibres de tissu vestimentaire disparaissent. La sociabilité n'est plus qu'un lointain souvenir. Je prends deux secondes pour y penser. Rapidement je ne croise plus de regards. Le paysage mental se transforme lentement. Je suis dans un jardin. J'ai lu ça dans le Livre. Je suis à nouveau nu et je désire me recouvrir de fleurs et me lustrer à la sève. Quand je m'approche les fleurs s'écartent ou se fanent ou se ferment. Je quitte les lieux. J'ai l'abandon pour gant de toilette. Chaque matin je m'en frotte. L'épiderme fragilisé part avec. Je polis de toutes mes forces. Les muscles se détachent progressivement. Je purifie un maximum. Les os se réduisent à une fine poudre blanche. Je rends propre de tout mon cœur. Il part dans cette hargneuse lessive.

Il est prêtre à Memphis. Quand il s'est levé il frotte son corps pour Ptah : il se retrouve avec les autres prêtres et se lave d'eau et de sable. Il ne porte aucun de ces monstres de cheveux et de poils. Il est nu et dispose pour seul vêtement d'un pagne de lin pur. Il est maigre. Il a 15 ans. Il succède à son père. Il ne s'occupe pas en personne de laver, vêtir et parfumer le dieu. Par la pensée et la langue Ptah suscite huit divinités universelles. Il se consacre à Ptah et à Sekhmet sa femme. Son éducation a fait grandir son cœur dans ce fait que Ptah dispose à Memphis d'un taureau pour hypostase et que Sekhmet, elle-même hypostase de l'œil de Rê, guérit les animaux et les hommes. À 15 ans il commence à être assez avancé dans le savoir de la guérison des taureaux. Il soigne

Ptah dans l'œil de son taureau grâce à son corps pur et croyant. À l'occasion il a quelque accointance avec les bêtes des paysans. Il cueille des plantes et prépare des onguents et les applique sur la surface de leurs yeux chassieux. Ces yeux cessent de perdre la vue. Dans le regard des taureaux il est le prêtre de Ptah, glorieux, curatif et pieux. Il a 15 ans. De temps en temps il consulte les papyrus médicaux sur un point de détail. Il soulève les rouleaux, en tire un, le déroule, cherche le bon passage et le lit. Puis il réenroule les signes et replace le papyrus. Un beau jour alors qu'il vient pour en consulter un il tombe sur une archive qui semble différente des autres. Plus vieille et dans une écriture moins soignée. Les dessins sont trop rapides, comme angoissés. L'interprétation est rendue difficile par l'aspect comme décalé du discours, et plus précisément, par le fait de la quasi-absence de signes-sons mis d'ordinaire pour éclaircir le sens de chaque mot : à ces mots, il ne reste qu'une armature idéogrammatique très pauvre et presque impossible à lire avec la voix. Ce papyrus porte un titre qui peut être rendu par : *L'éternelle omniprésence de...* Une déchirure dans le coin supérieur gauche (le texte étant écrit horizontalement et de droite à gauche) empêche de lire la suite. Mais le contenu est intact. Le texte prend Ptah et le détruit de fond en comble. Il nomme des dizaines de pierres dont il jette la beauté et le poids à la face de Ptah. Il lui fait une infinité de reproches sur le type de vie qu'il donne. Le prêtre qui lit quitte le temple en courant. Il court ainsi pendant un peu plus de mille mètres. Il se retrouve sur le bord du fleuve. Il s'assoit pendant environ une demi-heure. Il se lève et reprend la route du temple. Il croise des paysans puis des

prêtres. Il se glisse dans le temple et retourne près des rouleaux. Il saisit *L'éternelle omniprésence de...*, s'empare au hasard d'un autre rouleau, et ainsi, un dans chaque main, il quitte à nouveau le temple en courant après avoir pris de quoi écrire. Il revient sur le bord du Nil. Il prend le rouleau choisi au hasard, le déroule et le retourne pour pouvoir s'en resservir. Il appose le titre : *L'éternelle omniprésence*. Puis il recopie longuement des passages de l'original dont il modifie des phrases pour en aggraver le contenu. Il insulte Ptah. Le soir tombe et il se couche dans l'herbe. Il passe une très mauvaise nuit. À l'aube il recommence à écrire et à insulter Ptah. Il ajoute des passages sur les diverses maladies qui touchent les yeux et les taureaux, où il attaque la fragilité des états de santé. Il en arrive à une critique du regard. Il clôt son texte sur l'image d'une jeune femme descendant le Nil en barque et sur les yeux de laquelle passent le temple de Ptah si fugacement, et dans l'autre sens des troupeaux furieux de taureaux sauvages. Il a 15 ans. Il ferme son papyrus dans l'après-midi et part pour le Delta. Accablé par la pauvreté il s'engage à 17 ans dans l'armée de Pharaon qui prépare une attaque contre les Asiatiques. En Syrie, il déserte les troupes victorieuses. Il devient secrétaire pour un marchand du Liban, qui fait fortune puis meurt. Il n'hérite pas. Accablé par la pauvreté et malade il vend ses deux papyrus à un marchand ambulancier. Il connaît quelques temps de réconfort grâce à une femme qui l'héberge. Il meurt quelques semaines plus tard, d'une attaque sur le seuil de la petite maison grise de la femme de Syrie. *L'éternelle omniprésence de...* disparaît dans un incendie. Le temps passe. Des marchands grecs commencent à commercer dans la

région. Un beau jour, des siècles plus tard, l'un d'eux achète un fonds de papyrus inutiles pour une obole. Le but est de s'en servir comme palimpsestes. Au même moment des fractions écartées de l'armée d'Alexandre arrivent en ville. Parmi eux, un général érudit. La route de ce général érudit croise celle du commerçant grec. Ce dernier a trouvé dans son stock un curieux manuscrit inutilisable, car écrit sur les deux faces d'une encre très noire et quasiment indélébile. Il est intitulé : *L'éternelle omniprésence*. Le général l'achète avec quelques autres, mais celui-ci en particulier parce qu'il croit y trouver des éléments pour comprendre la pensée des anciens Égyptiens. Il rejoint l'armée d'Alexandre. En Égypte, il trouve un scribe à qui il donne cent mesures de blé pour traduire le texte en grec. Puis il repart avec Alexandre. Ils franchissent l'Euphrate, ils franchissent l'Oxus. Il meurt tué près du Pacifique. Le rouleau *L'éternelle omniprésence* est trouvé par les pilliers de cadavres qui le donnent à leur chef en espérant une récompense qu'ils n'auront pas. Le texte dort pendant longtemps dans une demeure du Nord de l'Inde.

J'ai 15 ans horizontalement. Je n'éprouve plus l'envie de me lever. Je ne sais qui m'a couché raide mort sur cette *tabula rasa*. Je ne le fais pas savoir. Je ne convoque pas de conférence de presse. Je ne préviens ni Reuters ni Maxwell ni l'AFP. On n'obtiendra rien de moi. Je ne dénoncerai pas les vivisecteurs qui ont tant attendu ce moment de ma vie. J'ai 15 ans. Je ne comprends plus

les règles du jeu. À qui perd gagne je me tiens ex æquo avec le match nul. Aux dames j'avance le roi, aux échecs j'applique les prescriptions de la réussite. Je vis couché. Le Christ m'apparaît et me dit, lève-toi, mauvais Lazare. Je reste mort comme un méchant gisant. La totalité des adjectifs contenant un a privatif s'appliquent à ma position étendue. La langue ne me comprend plus. Mes yeux se ferment à tout intérêt. Mes longues oreilles d'albâtre tombent par petits morceaux. Mon nez rentre dans mon visage. Mes lèvres opèrent leur jonction. Je blanchis à vue d'œil. Je mesure vingt, puis dix, puis deux, puis un centimètre d'épaisseur. De petits enfants créatifs se plaignent à leurs parents du caractère beaucoup trop effaçable qu'adopte mon corps de velleda. Une association de peintres manifeste contre l'aspect ininscriptible de ma toile d'organisme. Des cénacles de propagandistes me traduisent en justice pour n'avoir pas gardé leurs œuvres sur ma surface de papier. Je suis couché devant l'ensemble du monde, des faits, des pensées et des événements. Je n'ai plus dorénavant de mémoire ni d'attitude devant les choses. À l'intérieur de mon corps les réseaux synaptiques partent à vau-l'eau. Je désapprends de manger, de parler, de compter et d'écrire. Dans chacune de mes cellules les spirales d'ADN se déenroulent, se dissocient, puis fondent et enfin sombrent dans l'insignifiance la plus complète. Mon sang délaisse son type et oublie son rhésus. Je ne porte plus aucune information. Mes veines cessent de répartir un oxygène que mes poumons ne peuvent plus capturer. Tout au fond de mes structures je parviens à une vie moléculaire très simplifiée, celle des cristaux de calcite qui polluent les parois des grottes, celle de

la toute première laine de l'agneau primitif, celle d'un alcool très distillé et dont la moindre goutte bue fait perdre toute conscience, celle enfin de l'eau lourde des grands fonds sous-marins dans laquelle se réfugie, sur terre, tout ce qui a tout perdu à la surface intelligente et vive des choses.

Il est élevé dans un esprit d'aventure. Dès sa naissance son père le porte à bout de bras vers le ciel en lui assignant la tâche de mettre à bas les principautés qui encerclent pernicieusement le petit royaume. L'enfant grandit avec ses propres bêtes de combat qu'on lui apprend à domestiquer et monter. On le nomme petit tigre, force du dieu. Avec l'exercice son corps croît en puissance et en vigueur. Il tue un chien à mains nues. Il dépasse tout le monde à la course. Peu à peu il lit et écrit couramment le sanskrit, pratique et reconnaît les textes importants. Laissé seul dans la jungle, il revient sain et sauf après neuf jours et neuf nuits, marqué glorieusement par de larges cicatrices suppurantes, dont il guérit lentement. Avec son père il participe aux grandes victoires de la principauté dans des expéditions de soumission politique de toute la région. Quand son père meurt il a 15 ans et a déjà vaincu seul dans plusieurs batailles de quelque importance. Il est heureux de succéder malgré la tristesse du deuil. Il fait au père de grandes funérailles pendant lesquelles il se tient debout, fier, la tête couverte de cendres, devant le bûcher. Il a la vie devant lui. Dans le palais il occupe la chambre du père. Il fait, de jeunes amis

valeureux de sa caste, les nouveaux officiers du palais. Ils ont 15 ans. Vers l'est le territoire hérité est rapidement étendu. Il prépare une expédition vers le nord. Une après-midi alors qu'il dort sous un marronnier au feuillage très dense et très épanoui il sent la présence à ses côtés d'un de ses amis. Il sort de sa somnolence et s'aperçoit que ce dernier est en train de lire un texte en compagnie de deux moines en habit rouge. Il demande ce que c'est. L'un des moines lui indique qu'il s'agit d'un texte bouddhique. Il demande à le lire, ajoute qu'il s'ennuie et dit : cela me divertirait. Son ami lui répond : je ne crois pas ; il se lève et part lentement — on peut remarquer qu'il a le visage beaucoup plus sombre que d'habitude. Le jeune prince arrache alors l'écrit des mains du moine, et lui fait le geste de déguerpier, d'un air méchant. Il pose le manuscrit à côté de lui et se rendort. Des voix lointaines le réveillent. Il prend le manuscrit et retourne au palais, puis consacre quelques heures aux derniers points de détail des préparatifs militaires. Quand il a fini il passe un temps à chercher le manuscrit à la lumière d'une lampe à huile. Lorsqu'il le retrouve il s'assoit sur le lieu même les jambes rabattues sous lui, le dos courbé et la lampe posée au sol. Puis il met ses yeux dans le texte. Ce texte est précédé d'un avertissement obscur qui mentionne un moine comme rédacteur, et confère comme projet à l'œuvre l'éducation dans la voie de la vérité. Puis il s'ouvre sur l'image d'un prince riant aux éclats à bord d'une barque et regardant le paysage. Mais c'est un texte pernicieux et qui inclut des mentions assassines en nombre croissant. Il décrit le fleuve comme de l'eau. Puis il désigne la barque comme de l'eau sur de l'eau. Puis il caractérise le prince comme une eau lessivée

dans de l'eau sur de l'eau. Finalement le rire du prince devient une eau boueuse ruisselant sur une eau, contenue dans une eau qui glisse sur de l'eau. Quand le texte s'achève il n'est plus trop possible de rire de quelque chose. Il se relève et quitte le palais avec son manuscrit. Il marche en pleine nuit sans rien y voir. Il progresse vers le nord plusieurs jours durant, sans dormir. Quelquefois il tombe de fatigue. Dès qu'il a retrouvé un peu de force il chemine à nouveau. Il s'occupe à ne penser qu'au moins de choses possible. Sans le savoir il traverse les terres de ses anciens ennemis en évitant les villes et les villages. Dans les montagnes il manque plusieurs fois de mourir de froid et de faim. Il subit la pluie et la neige et sur le manuscrit l'encre se brouille. Il arrive par hasard à un établissement bouddhiste d'où on l'aperçoit de loin ; on l'inspecte pour voir s'il est un brigand, et l'invite finalement à se reposer. Il y passe quelques jours où il évite la mort par épuisement. En remerciement il laisse le manuscrit avant de repartir, en prenant la peine pour une fois de dire quelques mots : il explique qu'il faut le lire mais en aucun cas le recopier. Les moines lui affirment qu'ils s'en abstiendront. Il reprend sa route et on perd toute trace de son existence alors qu'il va sur sa seizième année de présence au sein du monde liquide. Au monastère le manuscrit est conservé mais pas recopié pendant plus de cent ans. Suite à une invasion mongole la région devient dangereuse. Quand les temps redeviennent plus calmes le monastère est quasi vide, et ses quelques manuscrits presque tous détruits par les méfaits du temps et de l'humidité qui a enveloppé la région. Un beau jour des pèlerins bouddhistes tombent sur cet établissement en ruine

alors qu'ils se dirigent vers la Chine. Ils y passent un long hiver pendant lequel ils prient plusieurs heures par jour. Ils découvrent les manuscrits en très mauvais état, mais comme ils comprennent leur nature bouddhique, ils recopient et adaptent le contenu en fonction de ce qu'ils croient comprendre et également de ce qu'ils prévoient d'enseigner, là-bas en Chine. Au printemps ils quittent le monastère et se dirigent plein est avec leurs provisions et leurs manuscrits compilés. Quand ils arrivent dans le royaume de Chine du sud qui les a appelés eux et beaucoup d'autres, le seigneur est malade et ils cherchent dans les textes en sanskrit de quoi guérir ou reconforter le roi. Dans un passage ils trouvent des éléments pour rédiger un Conte du caractère transitoire à mi-chemin entre une médecine symbolique, une métaphysique pessimiste et une théorie matérialiste du monde.

À 15 ans j'apparais soudain devant une lumière affolante. C'est la lumière d'un soleil tout à coup très rapproché que les autres ne sentent pas. Ils peuvent se faire donner un beau hâle et s'amuser sur l'herbe : moi ce soleil me blanchit complètement mais il y a pire. Apparaît mon ombre. Tout l'été qui suit la quinzième occurrence de la date de ma naissance je subis cette exposition brutale et dissolvante à l'astre du jour. Vient l'automne pendant lequel le monde entier est un arbre dont les feuilles tombent. Et apparaît mon ombre. Cette ombre à plat, couchée à terre, très fine, sans volonté propre, aux contours durs, et sombre, me

remplace rapidement en procédant méthodiquement, du centre vers la périphérie. À la fin de cette période de ma vie il n'y a pas moyen, on ne peut rien y faire, c'est sans espoir : on ne me voit plus. J'ai quitté le monde de la lumière sans en rejoindre aucun autre, et je flotte dans la petite ville de province sans provoquer aucun mouvement d'émotion. La nuit, je rentre dans ma couche entre le matelas et le drap et aucun des deux ne bouge parce que je n'ai pas d'épaisseur, je n'impulse donc aucune transformation à mon environnement. Le matin il se peut que je, masse noire, inorganique, atterrée, passe sous la porte de ma chambre, puis sous celle du foyer, du bus, de l'établissement scolaire, et refasse le trajet en sens inverse le soir venu : entre-temps, rien n'a bougé, du moins pas de ma propre initiative. D'ailleurs si j'en avais disposé d'une quelconque elle eût été trop sale pour qu'on la prenne en considération : les ombres de 15 ans ont trop de rapport avec ce qui se passe au sol, pour être en quelque façon regardables. Malgré tout et même si je ne suis que mon ombre, j'agis. Chaque jour je jouis dans de grands élans noirs d'orgasme. Je serre le pénis de mon ombre et je le frotte, je l'étrangle et je le fais mourir. Aussi je joue à des jeux sur des surfaces aussi plates que moi mais avec plus de couleurs : terrains de foot, écrans d'ordinateur. Devant ces derniers peu à peu je recouvre quelques facultés, qui sont de pur combat, je me collette avec un problème affreux, qui crache le feu et qui a des écailles. Ainsi à ombre contre dragon, je m'envole vers le dernier territoire qui me reste, celui d'une bonne baston avec un animal fantastique, entre ce qui émet de la lumière et ce qui l'absorbe totalement par l'intensité de son trou intérieur, entre le

seul petit sperme noir que je puis dispenser, et la peau brutale et visqueuse du serpent de pixels brillants qui parvient bien à s'en défendre.

Elle l'attend, cachée près du « portail de jade », du côté du dragon de l'est. Elle pense à lui plus fort depuis que son mari ne donne plus de nouvelles du côté de l'ouest, tué ou mangé par les barbares. Assise agenouillée la robe relevée jusqu'en haut des genoux pour ne pas la salir elle attend le passage du joli jésuite blanc. Elle a 14 ans. Depuis qu'elle le connaît son cœur prend un essor à chaque heure de chaque jour. Succédant à plusieurs années de vie couleur chrysalide, cet amour ressemble à deux grandes ailes ouvertes sur une fleur rouge feu. Lorsqu'elle attend ainsi elle perçoit bien cette couleur réjouissante ; et lorsqu'il arrive — *et maintenant il arrive* — un petit animal vif joue à la balle dans sa poitrine. Elle se lève et se porte debout sur ses jambes au bord du chemin, les yeux baissés et les mains jointes sur son sein. À quelques pas elle le regarde par en-dessous en le saluant poliment dans sa langue à lui ; elle a appris les rudiments de cette langue avec application et seule auprès d'un lettré converti qu'elle voyait en secret et qui espérait en elle. À ce salut le jeune jésuite répond avec quelque timidité et gêne, du fait qu'il croit comprendre avec facilité la raison de sa présence chaque jour à cet endroit de la ville. Mais comme chaque jour il passe son chemin. Tandis qu'au fil des semaines sa présence à elle dans sa robe rouge ne disparaît pas, un jour il

décide de mettre un terme à cette demande qu'elle exprime, en acceptant de la voir seule chez lui (ce qu'elle requiert soudain dans une conversation qui s'engage). Ils se donnent donc rendez-vous et la jeune fille rentre chez elle impatiente du lendemain. Quand, ce jour arrivé, elle se glisse dans la petite maison du jésuite, elle ne trouve pas le jeune homme mais une lettre, première d'une longue correspondance unilatérale. Elle est là pendant plus d'une année chaque jour à lire les mots occidentaux faits pour elle, sans plus jamais voir leur auteur. Il y aura ainsi 487 lettres toutes du même format et de la même encre, sur les mêmes feuilles de papier souple, brun et doux au toucher. Le jour de la 487^e lettre elle est alors âgée de 15 ans. Elle entre chez le jeune homme, dans la pièce vide elle s'agenouille sur le coussin et lit le texte posé sur la table basse. Lorsqu'elle a achevé sa lecture elle prend la feuille, la retourne et la pose sur le tas des 486 autres qu'elle a peu à peu amassées régulièrement près de la petite table. Elle réunit le tout, le recueille, et l'enveloppe dans une feuille de papier de soie, qu'elle plie et replie pour en former une masse compacte et noire, qu'elle entoure d'un ruban de soie rouge. Elle pose le ballot par terre, au milieu de la pièce, et quitte la scène de la vie. Ni elle ni le jésuite ne reviendront dans cette maison.

Dans les lettres du jésuite à la Chinoise qu'on retrouve un peu plus tard, des esprits religieux voient un des summums de la littérature de prédication. Ils saisissent le texte, clarifient la calligraphie difficile et précieuse, et éditent un volume dans la presse qu'ils ont à Pékin.

Par le biais d'une imagerie très fine, très travaillée, et à mi-chemin entre de vieilles œuvres bouddhiques comme *L'éternelle omniprésence*, et les textes noirs du judaïsme de différentes époques, le texte raconte par une série de petites touches une sorte de vie nuptiale inversée : la perte de tout amour, les relations entre deux jeunes personnes vivant dans le monde et qui doivent pour des raisons qui ne sont pas expliquées, refuser toute relation, leur mariage nulle part ailleurs qu'en Dieu, l'inatteignabilité profonde de ce Dieu, la faim et les besoins qu'on éprouve et l'éternelle renaissance du désir, la beauté des portails de jade, l'attente de l'Épouse agenouillée dans un buisson, l'insaisissable ambiguïté de l'Époux décrit sous les traits d'un animal fantastique chinois dont il est dit qu'il habite tous les cœurs, dont de là il satisfait à tout, toutes les demandes, tous les desiderata, toutes les envies, et de là aussi, d'où il fait vivre, respirer et se réjouir l'être qui cependant coule, mais uniquement vers la fontaine suprême.

On retrouve la jeune fille morte chez elle près de ses parents affligés. Des médecins éduqués par des écrits bouddhiques spécialisés en donnent des causes qui ne paraissent pas toujours valables. Du jeune jésuite, on sait seulement qu'il retourna en Europe rendre compte de sa mission, et de là, qu'il alla quelque part ailleurs, plus ou moins profond dans l'être.

Je ne sais pas si je l'ai dit mais j'ai 15 ans. Et je ne peux plus parler. En petites rangées bien droites des morts sont cousus sur mon visage moelleux : dix morts sur un œil, dix morts sur un autre, dix morts sur un sourcil, dix morts sur un autre, dix morts en travers de la bouche, dix morts dans chaque oreille. C'est dire combien je suis fermé, ou plutôt entravé voyez-vous, avec même beaucoup d'embûches sur mon chemin disons, des montagnes et des montagnes de gens et même des largement décédés, des beaucoup trépassés et des qui ne se relèveront pas de sitôt parce qu'ils sont vraiment tués autant qu'il se peut ayant subi un maximum de mort, ayant été renversés par une quantité d'inexistence tout à fait indescriptible, c'est dire à quel point moi-même je suis devenu lourd de leur propre poids. À cause de ça on a beau me parler tant qu'on veut moi je ne peux plus rien répondre. Non seulement je n'ai absolument rien non seulement de digne à exprimer mais encore rien à exprimer tout court, mais de plus je n'ai aucunement la force de soulever une mâchoire ou de bouger quelque muscle facial pour dessouder les morts qui font jonction d'une lèvre à l'autre, car cela me demanderait une puissance réellement surhumaine. Si l'on insistait dans le but de me faire sortir du mot oral de la bouche alors dans ces conditions je ne vois guère qu'un moyen pour parvenir à un quelconque résultat, ce serait de me mettre de grands coups de pelle à travers le visage, de creuser dedans comme dans une terre très résistante et très solide, ou aussi il faudrait essayer de fouir dessous du fait que, comme je suis couché devant tout et à plat ventre complètement devant tout, le poids de ma tête et de mon cerveau de pierre écrase la mâchoire

inférieure et la maintient contre le sol, peut-être de pratiquer une ouverture par en-dessous libérerait de l'espace pour me permettre de lâcher un peu de discours, au moins j'aurais la bouche grande ouverte et je pourrais imiter le langage humain (ou celui du singe malade, ou celui de la poule d'eau avalée par un crocodile, enfin un bruit quelconque) et sortir quelques sons ayant consonance acceptable en ce monde — mais personne n'a voulu me donner ces salvateurs *coups de pelle de dégagement*, craignant ainsi sans doute (et témoignant par là de vieilles croyances aux puissances souterraines et aux « esprits de la terre ») de laisser s'échapper et pour ainsi dire déterrer, exhumer, les milliers de cadavres internes qui peuvent, à 15 ans, constituer ma personnalité profonde enracinée loin à l'intérieur sous plusieurs kilomètres de mort encore plus morte que ma mort apparente.

Cent ans après la fin de leur culture ils se rassemblent encore et dans leur vie, même s'il a quitté la sphère du visible, ce monde existe encore. Fils hybrides de princesses forcées ou opportunistes et de représentants du nouveau pouvoir espagnol ils savent encore par cœur, les tenant de leurs mères et leurs oncles, les poésies des anciens temps. Eux-mêmes, le jour, ont occupé une place parfois non négligeable au sein de la nouvelle administration, mais le soir, certains soirs, ils se retrouvent entre eux — tous ceux qui ont du sang nahuatl dans les veines — pour mâcher, fumer et boire, et alors réciter *Me voici, je viens en riant, mon visage*

est joyeux, mes chants s'entrelacent comme des fleurs ; dans ta demeure, chez les flûtes et les livres qui brillent, commence le chant : les fleurs parfumées se raidissent, celles qui donnent le plaisir. Ah, que pleuvent ces fleurs, et que nous trouvions le plaisir ! Chez les nahuatl, la métaphore « fleurie » désignait tout ce qui avait de la vie, de la force et de l'énergie : la beauté, le langage, l'amitié entre guerriers, la guerre elle-même, la mort. Ainsi ces chants : *Dans Alcohuacan prend feu la guerre fleurie* (elle désigne celle qui a pour but de faire des prisonniers destinés à alimenter les sacrifices rituels), *la bataille est tissée, il y a eu des flammes sur le rivage des eaux...*, ou *Je périrai, je m'étendrai sur une couche de plumes jaunes, mes mères pleureront et leur plainte sera pluie : ainsi que se dépouille le maïs de ses grains, laissant l'épi à nu, ainsi serai-je réduit à un ensemble d'os fleuris*. Un soir qu'ils se sont réunis et qu'ils ont déjà beaucoup récité de ces poésies anciennes, et dans leur style en ont composé de nouvelles, improvisant avec brio et raffinement des variations inaccoutumées, l'un d'entre eux arrive en retard et se joint à la séance. Il est à jeun et n'a pas absorbé de substances qui modifient la conscience. Contrairement au reste de la joyeuse assemblée il n'a pas le visage gai. Quand vient son tour de composer et improviser il dit : *J'ai fait une lecture. Les caisses du roi sont remplies de cadavres. Ici-bas il n'y a ni printemps ni été. Les oiseaux n'ont pas de plumes et nous n'avons pas d'oiseaux. J'ai lu quelque chose dans un livre espagnol. D'une seule pichenette le verre se brise et à la vérité l'avenir que nous n'avons pas s'est déjà entièrement vitrifié. Nous ne pouvons pas nous relever du côté du « perron de jade » ou du « perron de mousse humide ». Ce n'est*

pas pour beaucoup de choses que nous avons donné les cœurs autrefois : tués par les graines le tigre et le lapin sont morts de la même mort. Il continue ainsi pendant longtemps à improviser en termes nahuatl sur le sentiment qu'il a eu après la lecture du livre jésuite importé par la Compagnie en Nouvelle Espagne. Il finit sa contribution à la séance et quitte le groupe prématurément. Les semaines qui suivent il les consacre à une enquête générale dans la population nahuatl, prospection par laquelle il recueille tout ce qui se sait encore de l'ancienne tradition. Quand il pense disposer d'assez de matière il prend ces récits transcrits et remplace systématiquement les termes joyeux et les termes tristes par des expressions soit de lui soit trouvées dans le livre espagnol et unilatéralement sombres. Lorsqu'il a fini ce travail il compose une Préface très longue où il expose les conditions d'apparition de l'ancienne littérature. Dans des phrases d'une assez grande violence il dénonce les anciens hommes et les anciennes fleurs, il conteste la possibilité qu'il y ait eu un quelconque soleil pour eux et il renie tout héritage et toute trace laissée par quiconque sur quiconque. En vérité le trouble s'est fait dans son esprit au point qu'il ne comprend plus rien et ne veut plus entendre parler de rien. Contre la totalité du monde il propose à la fin de sa préface une stratégie de pure attaque, qu'il croit avoir inventée et qui n'est en fait qu'un ressouvenir des récits qu'il a collectés en faisant son enquête, et qui donnaient des informations encore fraîches sur l'époque de l'arrivée des Espagnols. Cette stratégie est la guérilla. Quand il l'a fini il laisse son *Anthologie de l'Ancienne Littérature* chez lui et s'embarque comme marin sur un navire hollandais.

Son livre ne sera jamais publié tel quel. Un jour cependant un Européen tombe sur une des copies qui ont été faites dans le milieu hispano-nahuatl pour conserver les poésies. Il découvre avec intérêt, malgré leur forme folle, les poèmes mêmes, mais surtout la préface et son contenu militaire. Il copie cette préface et ses formulations amphigouriques et ses appels à la résistance et sa méthode pour vaincre tout. Il la fait publier sous son nom comme manuel militaire. L'œuvre voit une seconde édition au début du XVIIIe siècle lors de la première phase de la guerre de Succession d'Espagne où Autrichiens, Espagnols, Français et Anglais s'affrontent. La guerre des Camisards de 1702-1710 voit une troisième édition qui fait du texte du Nahuatl un des modèles de la « petite guerre » utilisée par les protestants cévenols pour lutter eux aussi contre tout, le roi, le Dieu catholique, les sorcières et tout.

Par la faute de l'ensemble des choses qui existent ou ont place ou ont eu place je suis devenu ce petit rien. Exilé à Paris pour cause de disparition de son pays son accent fait sourire. J'ai 15 ans et on pourrait me décrire en termes mathématiques comme un *ensemble vide* ; quand on voit mon visage les neurones s'activent et je suis noté \emptyset à leurs yeux. À 15 ans la vigueur qu'il a et l'espoir qu'il garde suscitent la sympathie de tout le monde. Étrangement je me découvre une nouvelle propriété qui me fait ressembler à d'autres objets, astronomiques ceux-ci : celle d'avaloir sans rien

garder. Avec beaucoup de naturel il commence à rassembler de jeunes nobles et des nouveaux venus révolutionnaires, pour former une armée de libération. Quand quelquefois quelqu'un est invité à des fêtes, j'y vais et je bois tout ce qui se trouve : vin, lait, bière, rhum, gin, tequila, vodka, mélangés et détestés tous autant qu'ils sont. Tant dans les salons que dans les cafés parisiens il trouve autour d'un verre des alliances sûres : tel parent d'un Directeur, tel officier d'un grand général du Directoire ; avec eux il se promet de rétablir la République polonaise contre la tyrannie des rois. Afin de déboucher sur un bon cancer ou une maladie grave je commence à passer ma gorge à tabac ; je vomis beaucoup, à toute heure et partout, ces vomissements sont mes premiers grands résultats. Il n'est pas un jeune fou et ne mésestime pas la difficulté militaire de l'entreprise, mais il pense qu'une grande révolte en Pologne suffira à faire reculer les Puissances déjà bien occupées à faire la guerre contre la France. Travaillant à une stratégie d'attaque il en vient à utiliser plusieurs ouvrages traitant de la « petite guerre », qu'un fonctionnaire chargé des confiscations aux établissements religieux lui fournit. Parmi eux le manuel militaire d'un jésuite espagnol ramené par lui d'une mission en Amérique. Pour retrouver la Pologne il lit ce livre. Il est assez court. Il n'y passe qu'une soirée. Quand il a fini il se rend chez le baron parisien qui l'hébergeait, lui dit merci et part sans rien ajouter de plus. Avec lui il emporte le livre. Il arrive à Nantes. Il se dissout dans les cabarets. Un jour on retrouve son corps noyé au fond d'un verre de liqueur forte, qu'on jette à l'égout. On relave le verre et c'en est fini de lui. Un voyageur assis à une table au fond

du cabaret se lève comme si de rien n'était, s'empare du livre posé sur le comptoir et le glisse sous son manteau. Une cinquantaine d'années plus tard un inventaire après décès mentionne le livre resté sans héritier. Vers 1910 après les patientes recherches d'un positiviste français des extraits en sont publiés dans « Documents sur la Révolution française », et repris dans des rééditions, puis des publications ultérieures. En 1992 il a environ 15 ans. Au détour d'un ouvrage anodin il pose les yeux sur une phrase banale. Je ne sais plus le nom du livre ni l'histoire de la phrase. En l'espace de quelques semaines j'ai tout perdu. C'est à ce moment-là de ma vie que, entré dans la connaissance du Secret, je suis moi aussi devenu l'hypostase de ce tueur qui après avoir lu se tue et s'assassine de bout en bout. À 23 ans je compose un texte commémoratif. Ce texte essaie de parler de la période qui jouxte ou suit la perte intégrale du sens symbolisée dans les pages précédentes par la lecture bouleversante d'un livre mystérieux. Il est écrit à l'imparfait pour exprimer l'aspect de souvenir qu'il revêt aux yeux de son auteur. Il évoque cette phase de la vie du jeune homme qui se situe entre les 15 années exsangues et les huit années des grandes villes qui sont le grand repère de sa mémoire, la ville des montagnes où eut lieu la rechute mais aussi la reconstruction, la ville de l'est de la France qui vit une stabilisation dans la sécurité, et la ville du littoral du Sud qui fut le théâtre, d'abord du bonheur étrange, ensuite du travail sérieux, et enfin de la situation présente de doute pré-adulte et de trouble dans le savoir et le désir.

C'était encore à l'âge où, quel que soit l'état physique, moral ou psychologique du jeune homme, il fallait qu'il se trouve, à heures fixes, en un lieu de forme carrée comme l'inintelligence, appelé lycée. Afin d'y expérimenter une fois de plus les sentiments d'illégitimité et de honte, il se levait le matin, prenait une douche et avalait un café, saisissait le vieux sac plein de feuilles et de livres et descendait les quatre étages de pauvres gens et d'étrangers par un escalier qui menait, à dix mètres de là, à un arrêt de bus où il attendait, hiver comme été ; l'hiver, ses cheveux mouillés et qu'il avait longs à l'époque, gelaient pendant cette attente, puis le bus était pris et lorsqu'on arrivait devant l'établissement scolaire après une tournée bien inutile par la petite ville de province pour faire monter des gens qui n'attendaient pas, l'eau dégelée lui coulait dans la nuque ; il descendait et attendait à nouveau dans les couloirs sans regarder personne. Puis, pendant que des individus malhabiles discouraient sans profondeur, il prenait des notes, se frottait les yeux ou lisait un livre, attendant que ça passe. Parfois aussi n'y tenant plus il participait à des rébellions qui visaient à substituer des rires et du bouleversement aux discours des individus sans profondeur ; par trois fois il manqua à ces occasions d'être chassé de la vie des individus sans profondeur qui lui promettaient, sur les relevés de notes commentés qu'ils se permettaient, un avenir bien noir et bien serré d'être inintelligent et sans savoir. Quand les cours du matin se terminaient, il rentrait chez la femme étrange en traversant le cœur commerçant de la petite ville de province en un trajet mille fois refait ; parfois aussi, il grimpait sur l'engin

motorisé d'un ami qu'il avait, le fils de militaire au visage viril, ils enfilaient des casques et partageaient des écouteurs de walkman où passait, à fond, la musique qu'ils entendaient lorsqu'ils se faufilaient dangereusement entre deux voitures en colère ou grillaient quelque feu rouge bien mûr ; ils arrivaient alors au domicile du jeune homme et de la femme étrange, le jeune homme descendait du scooter et quittait son ami, s'engageant dans les escaliers à la forte odeur d'urine. Il insérait sa clé dans la porte, puis s'enfermait dans sa chambre et ouvrait un des livres qu'il lisait tous en même temps et en vrac, il lui arriva d'en avoir ainsi, ouverts près de son lit, jusqu'au chiffre de douze, car telle était sa soif et tel était son désarroi. On l'appelait pour manger, quelquefois il mangeait et aussi quelquefois pas, puis après quelques heures de battement il repartait au lieu d'enseignement grâce à un moyen de transport différent de celui du matin. Hormis ces jours fréquents où il pleuvait, il s'en allait à pied et quittait l'appartement de la femme étrange avec un de ses livres. Sur le chemin connu par cœur, alors, il pouvait se permettre de ne regarder que le livre, souvent des vers d'ailleurs, il se guidait à l'oreille pour savoir s'il pouvait traverser les routes sans mourir, et il lisait les auteurs sur le rythme particulier et gênant de la marche, souvent sans bien comprendre. Il arrivait au lycée, et subissait les heures, dans celles qui étaient vides l'été il fuyait le soleil en partant sur un banc à l'ombre d'où il regardait vivre les jeunes lycéens aux maillots de coton en fumant des petits cigares très forts qui arrachaient le palais et faisaient tourner la tête, puis la journée se finissait et il rentrait pour la deuxième fois chez la femme étrange.

Cette femme avec qui il partageait un peu de sang violet-gris subissait beaucoup de violence. Peu éduquée et vite divorcée, elle s'était par la suite, privée de son rêve, mise en compagnie de deux pauvres démons, l'un le salaryman, et l'autre la substance liquide destructrice. Sous le regard du jeune homme et des deux autres jeunes personnes qui vivaient dans le petit appartement de la ville de province, elle tombait sous les coups des deux démons. Passive et désertée face à tout, les trois jeunes gens ne sortaient de leur chambre que pour la voir encore un peu plus défaite et démembrée jusqu'à l'inconscience ; parfois, de sous un démon, elle ressortait couverte de blessures aux yeux, aux bras, aux doigts et aux jambes ; d'autres fois, sous l'autre démon, ou bien ils ne la voyaient plus pendant des jours entiers, ou bien elle-même, totalement inconsciente, ne se rendait plus compte de leur présence à ses côtés. Avec elle, quand elle refaisait surface et prétendait témoigner au jeune homme quelque égard d'affection, d'attention ou de dégoût, le jeune homme ne pouvait que laisser couler, au pire ils se battaient quelques instants comme s'ils se connaissaient vaguement, ils échangeaient quelques coups dans lesquels le jeune homme avait facilement le dessus, mais c'était un peu dans le vide et comme sans conviction, après quoi chacun retournait à ses activités préférées, la femme étrange à sa substance liquide destructrice qu'elle conservait et cachait un peu partout, et le jeune homme à ses livres qui occupaient sa chambre et sa vie.

Enfant, avant l'année de la perte de sens, le jeune homme avait aimé trois fois déjà, mais d'une manière particulière. Du fait peut-être de la folie de la femme étrange qui n'avait pas su conférer l'espoir et avait laissé abandonné, il ne savait pas la méthode pour annoncer directement aux petites jeunes filles le fort plaisir qu'il ressentait rien qu'à les voir. Dans plusieurs classes et dans plusieurs lieux différents, il était tombé sous le charme de ces divines petites perles, mais en fait de contact avec elles, il n'arrivait qu'à en créer une image dans sa tête et à les rêver sans les approcher : le soir, couché dans son lit, il réfléchissait aux beaux habits qu'il porterait et qu'elles aimeraient, et il regardait leurs jolis visages frais lui sourire. Plus tard, peu avant l'année de la perte de sens, et bien trop tard à son goût, quand il eut ses premières petites amies réelles, il les gardait un mois puis les rejetait au loin, car elles n'avaient ni la texture ni la saveur de celles du rêve : par la suite, cette préférence donnée aux choses à quoi l'on pense le soir avant de s'endormir devait lui demeurer.

L'année de la perte de sens, après la petite amie charnelle et gentille qu'il voyait les midis et dont tout à coup il ne voulut plus, puis la petite amie très dure et rapide et comme aiguisée qui le laissa tomber (ce pour quoi il pensa que c'était très dommage, et dont il se voulut beaucoup), il vit un jour la jolie fille au prénom végétal et à l'air sévère, sombre et âgé qui le séduisit aussitôt sans qu'il se dise qu'elle lui était (à lui, misérable, invisible, ami du désarroi) accessible. Longtemps il travailla avec elle à tout faire pour cacher qu'elle lui plaisait, et il déploya des trésors d'ingéniosité puérile et de psychologie à l'eau de rose pour attirer

son attention. Ainsi, selon l'adage qui veut que quelqu'un qui se montre aimant est rejeté, alors que quelqu'un qui paraît indifférent intéresse, il tâcha d'être toujours absent de là où elle était, pensant que cette absence même fonctionnerait comme point focalisateur (bien sûr il ne réfléchissait pas trop qu'une chaise laissée vacante ne le reste jamais bien longtemps et que là où visage il manque, visage il y aura). Invité à sortir dans les mêmes cafés qu'elle, il laissait ses amis y aller seul, lui dire qu'il n'avait pas voulu venir, se servant parfois d'un prétexte de lecture à faire pour susciter l'intérêt in absentia et contribuer à définir l'absent comme être tout à fait exceptionnel, remarquable et digne de regard. Un jour cependant par l'entremise du jeune fils de militaire au visage viril, il se retrouva en sa compagnie. Couchés sur l'herbe d'un square de la petite ville de province, ils se connurent par les lèvres pour la première fois, la même soirée il se pencha dans le vide perché sur l'extérieur de la muraille d'un donjon, ailleurs il fit une chute de trois mètres et tomba sur le dos saignant de la lympe par le nez devant elle ; ils passèrent la nuit sous un arbre à regarder des livres à la lueur d'une bougie, et ils ne se quittèrent plus pour les sept années qui suivirent.

Vers la fin de l'année de l'examen important qui était la même que celle de la perte de sens, le jeune homme venait voir la jolie fille au prénom végétal en escaladant une barrière ; il grimpait à la fenêtre et rejoignait la fille à l'insu relatif de la mère. Pendant l'été suivant, après que l'examen important eut été remporté par les deux jeunes gens, et alors que la mère s'en était allée loin de là, il habita chez la jolie fille au prénom végétal. Ils lisaient, écoutaient

du rock et mangeaient des aubergines au four, ils découvrirent leurs corps avec beaucoup de pudeur et très progressivement, ils dénudèrent leurs bustes et s'habituerent d'abord à leur présence nue dans le lit l'un l'autre, et un jour ils firent même malgré le vœu de pureté charnelle qu'ils avaient prononcé tous les deux, ils firent ce que les jeunes gens font avec beaucoup de douceur d'abord et ensuite plus violemment, ils se connurent par tout le corps et par la suite, souvent, affolés, ils étaient dans la chambre le matin et parlaient d'aller déjeuner mais ils se touchaient et tout cela finissait l'un sur l'autre tant et si bien qu'à la fin, faire l'amour pour eux, dans leur parler secret, se disait « aller à la cuisine », car chaque fois qu'elle voulait les séparer pour aller quérir la bonne nourriture riche ils se retrouvaient imbriqués l'un dans l'autre à crier et s'aimer sans pouvoir chercher le lait ni les tartines de pain beurré ni le muesli aux fruits.

À la fin de l'été de cette année de la perte de sens, le jeune homme sut qu'il allait partir pour la grande ville des montagnes françaises, accepté dans une école qui aurait dû être importante et généraliste. S'éloignant à nouveau du domicile de la femme étrange, et délaissant celui de la jeune fille, il s'installa temporairement dans celui de son frère de sang parti en voyage ; là, il connut les plus grandes envolées du début du mouvement de reconstruction consécutif à la perte intégrale de sens : il construisit des horaires de travail d'après lesquels il fallait chaque jour à telle heure savoir des choses de tel type, par exemple de seize à dix-huit heures chaque jour savoir les événements de l'histoire de l'Europe, ou tous les matins dès sept heures, lire la philosophie du vingtième

siècle dans le texte. Dans le petit appartement du frère il était seul intégralement, il ne perdait de temps à rien et lisait de sept heure quinze à minuit vingt-cinq, il se souvient de tout cela comme d'un temps d'une grande pureté et paradigmatique, où il était sûr de lui et de son effort, il mangeait des pommes de terre au four et buvait quatre à six tasses de café chaque jour, pendant ce temps il continuait de s'essayer à écrire sans folie et sans désespoir, un matin il rafla tout ce qu'il avait de livres volés dans les bibliothèques publiques et d'objets importants au domicile de la femme étrange et il partit avec la jolie fille pour la ville des montagnes sans dire au revoir à personne ni à la femme étrange, ni au fils de militaire, ni à d'autres amis comme la fille rousse, la grande fille blonde ou le beau garçon exubérant.

IV. OÙ L'ON VOIT LE JEUNE HOMME EN DANGER RÉSISTER À L'OPPRESSEUR EN FAISANT APPEL À L'INTELLIGENCE

À une époque cela commença à ne plus vraiment aller entre le tueur et sa victime.

Ils habitaient un petit appartement dans le crâne du jeune homme, dont le corps résidait lui-même, alors, au sein de la ville rebaptisée Grelibre à la Révolution. Un temps, ils s'étaient tenus en harmonie ensemble dans le petit corps qui s'éveillait le matin bien avant l'entrée en scène de l'astre solaire : quand celui-ci avait les premiers soubresauts musculaires qui signalent la réapparition au monde d'une conscience unique et singulière, ils se levaient ensemble la main dans la main, soulevaient dans un effort commun les lourds volets des paupières dont nous avons dit précédemment qu'elles avaient à porter un poids quelque peu effarant d'être que la vie a quittés, — et une fois l'ouverture pratiquée, ils écartaient chacun un pan des rideaux de cheveux blonds qui couvraient le visage du jeune homme ; ils s'accoudaient alors aux paupières toujours humides du jeune homme épuisé et spasmophile (car celui-ci pleurait chaque matin d'une étrange façon non émotionnelle mais purement physique, phénomène qu'il n'est jamais parvenu à élucider tout à fait), et de là, donc, de ce poste des yeux, ils observaient avec attention les premiers éléments familiers perçus par le jeune homme en essor : l'espèce

de traversin blanc-gris, tout mou, les étagères remplies de livres, les plafonds à la peinture gondolée et craquelée, et, au-dehors, la véritable nuit étoilée et la placide ville nocturne parsemée de lueurs orange-rose.

Quand le jeune homme se levait à son tour, grelottant en conséquence d'une décision prise chaque soir d'avoir à souffrir du froid pendant la nuit par le biais d'une suppression radicale de chauffage — décision qui se répercutait pendant le jour sur lui sous la forme d'une constante hypothermie des extrémités, pieds, mais surtout mains —, alors le tueur et sa victime commençaient leur petite toilette quotidienne à l'intérieur du crâne : se remplissant la bouche de liquide céphalo-rachidien, ils s'aspergeaient mutuellement de ce jus de la vie psychique ; ils se léchaient les recoins, les index caressaient le derrière des oreilles, les paumes peaufinaient la lisséité des mèches de cheveux, les langues se mêlaient et se confondaient dans de longs baisers meurtriers qui, des dents du tueur, partaient tapisser le palais de la victime.

Or à cette même époque, le jeune homme avait comme justification sociale globale de se rendre chaque jour dans le petit établissement micro-oxfordien ou sous-cambridgien de la ville désennoblie en 1789. Jusqu'alors, les relations du tueur et de sa victime s'étaient maintenues à un niveau d'équilibre peu éloigné de la surface calme de la violence — avant que tous deux ne commencent à plonger sévèrement. Parvenu à ce point de mon récit il m'est impossible de continuer sans décrire un peu plus en détail l'apparence visuelle de la ville qui a changé son

nom pendant une période particulièrement mouvementée et cependant éphémère de la vie sociale française.

C'est une ville complètement cernée par les Montagnes — peu élevées à proximité, mais beaucoup plus au loin. Sans la lumière, cette ville n'existerait pas — du moins pas dans l'esprit du jeune homme. En quelque sorte, elle n'a guère lieu que grâce au dur système de renforcements et d'échos lumineux qui l'agitent, entre d'une part les cimes enneigées des alentours qui resplendissent d'une clarté tout à fait éblouissante, et d'autre part le mouvement perpétuel des fenêtres qui battent, s'ouvrent et se referment en lançant, comme dit la psychologie collective, des « éclats d'acier ». Sans ces « petits éclairs violents », elle ne serait qu'une pauvre cité coincée entre les roches sous sa pollution stagnante ; avec, elle devient la ville entourée de cimes perçantes, aiguisée par une stratosphère d'un blanc meurtrier et parcourue comme par des milliers de petits signaux vengeurs ; donc elle devient la ville du jeune homme au moment où le tueur et sa victime commencent leur *lutte au couteau*. Nous disions que « les relations du tueur et de sa victime s'étaient maintenues à un niveau d'équilibre peu éloigné de la surface de la violence ». Eh bien, lorsque le jeune homme en reconstruction se mit à fréquenter l'établissement qui avait pour but l'extension de son savoir, le niveau d'équilibre se maintint dans sa structure mais en se haussant d'un cran vers les hautes sphères de la brutalité de la lumière d'hiver. Alors que le jeune homme était tranquillement assis en cours à prendre les notes puis regarder par la fenêtre, ils se mirent tout à coup en mouvement, — s'échappèrent, — filèrent dans les montagnes et y

saisirent deux longs couteaux effilés, l'un pour tuer l'autre et l'autre pour se défendre du tueur. À partir de ce moment et pendant environ un an (c'est la période que nous entendons relater), leur équipement offensif ne les quitta plus.

Même dans la mort, le jeune homme a toujours senti en lui une grande énergie et une véritable force, de telle façon qu'il possédait et eut par la suite, dans l'ennui comme dans l'extase ou le travail, une assez grande vigueur difficilement compréhensible par exemple par rapport à la modestie, disons même la pauvreté, de son régime alimentaire. Armés de leurs jeunes petits glaives d'acier trempé de neige, le tueur et sa victime bénéficièrent pour ainsi dire, pendant la durée du long conflit qui les opposa, de cette énergie du jeune homme, de sorte qu'ils continuèrent bien tout comme avant mais cette fois, avec plus de force : le matin, ils cisaillaient, volontairement ou non, les paupières du jeune homme, dans le mouvement même de se courir après et de bondir par dessus une chaise et d'éviter de peu un *jet de couteau*, en s'attaquant et sévissant ils lui coupèrent des mèches de cheveux blonds, et même, continuant de se pratiquer mutuellement l'un sur l'autre une toilette attentive, ils le faisaient cette fois en possession de plusieurs *crans d'arrêt, canifs et coutelas* dont ils s'étaient bardés ; ainsi ils s'embrassaient toujours mais non sans occasionner quelques *pertes de dents et coupures à l'intérieur de la joue ou aphtes, lésions des voies principales des systèmes lymphatique et sanguin, ou contusions* à toutes les diverses zones d'impact *dont les yeux*, qui se mirent à pleurer encore plus en l'absence de tout substrat émotionnel, *et les mains* qui n'ont toujours pas depuis

retrouvé un état normal ou même acceptable, et toutes ces batailles avaient lieu de telle sorte que, au final, et comme la résultante et l'aboutissement de ce phénomène d'écorchage, le jeune homme fut gêné lorsqu'occupé à quelque tâche prenante il entendait d'un coup une lame perforer une artère, la victime brailler de peur ou le tueur hurler pour essayer de lui expliquer posément que dorénavant il était temps et s'agissait réellement de mourir et d'en finir et de rendre l'âme et de cesser toute résistance, et aussi, il prit la mesure suivante qui témoignait de son incapacité à supporter une trop haute dose d'activité coutelière, de clore ses volets comme définitivement pour au moins se parer et se protéger des assauts des cimes enneigées et des réflexions qui apparaissaient aux fenêtres mobiles.

Or un beau jour, que le jeune homme s'était réveillé à quatre heures du matin et que les volets donc étaient clos, il regarda par réflexe à la fenêtre et, le verre jouant, assisté de la sorte de tain que formait pour l'occasion l'obscurité emprisonnée derrière, le rôle d'un miroir à faible pouvoir réfléchissant, il y aperçut quelqu'un. À l'intérieur, le tueur et sa victime s'immobilisèrent, et ils comprirent que leur relation devait maintenant changer de forme, car le jeune homme venait de trouver, dans la personne vue à la fenêtre et qu'il reconnut aussitôt, un obstacle de taille à l'accomplissement de leurs projets respectifs. Le tueur s'approcha de la victime et la supplia : *laisse-moi te supprimer*. La victime resta un moment sans réponse. Attirée par la personne apparue sur la vitre, elle prit conscience de la nécessité de connaître. Elle rangea son couteau et emmena le tueur sur un canapé recouvert

de velours noir ; elle semblait comme illuminée. Là, elle expliqua au tueur qu'elle ne pouvait pas se laisser supprimer avant d'avoir connu. Elle demanda au tueur de partir lui-même voir le monde et apprendre, et qu'ils régleraient tout ainsi par la suite, quand tous les deux sauraient. Le tueur ne bougea pas, eut l'air de comprendre, cligna des yeux l'air de rien — mais tout à coup il dégaina l'arme qu'il tenait à son côté et porta à la victime sans défense un coup puissant donné de droite à gauche qui laissa sur le ventre une large cicatrice — puis il quitta la pièce sans rien dire. À partir de ce jour le jeune homme ne connut plus provisoirement que la solitude de la victime, la blessure sanguinolente du tueur et les longues journées de 18 à 20 heures consacrées à s'attaquer en profondeur au problème du sens. Au moins, elle avait maintenant l'occasion de s'y consacrer plus attentivement.

Le tueur laissa donc sa victime seule dans le jeune homme. Voici comment était le jeune homme : pantalon noir porté depuis trois semaines ; chemise blanche devenue grise ; cheveux blonds tombant en dessous des yeux et en dessous des oreilles, et avec lesquels il aimait à se caresser la nuque. Maigre, parce que pris dans des structures de contrôle qu'il ne maîtrise encore que faiblement, il compte strictement sa nourriture de telle sorte qu'il s'autorise par exemple 25 pâtes (et il en est réduit à compter ces petits morceaux de réalité parce qu'il n'a pas de balance fine et qu'il compte également l'argent à savoir qu'il s'autorise à consommer

jusqu'à deux francs par jour ou moins si possible et il suffit alors de sauter un repas), et qu'effrayé par la grandeur des nombres par exemple ceux des hommes et ceux de l'univers atomes photons kiloannées d'âge il combine de façon inversement proportionnelle la durée de conscience de vivre par jour la plus longue possible avec les moyens de la prolonger les plus limités envisageables. Maladif — lors d'une prise de sang qu'on lui effectue dessus un jour l'on trouve dans sa substance liquide vitale un manque d'à peu près tout c'est-à-dire en somme une présence d'à peu près rien de sorte que dans les résultats imprimés les mesures donnent pour chaque composant du fluide rouge un chiffre plus proche du zéro que de la normale — il ne descend cependant pas au-dessous ni d'une certaine ration ni d'un certain quota d'heures de sommeil, ainsi le qualificatif pensable de « fou » ne lui convient-il pas *exactement* mais *inadéquatement* — mais pas non plus celui de « debout » que la description en pied ci-dessus vous a peut-être évoqué. En effet il vit assis ou couché, ceci pour deux grands types de raisons, d'une part lorsqu'il se lève il tient difficilement ayant des vertiges et soudaines baisses de tension et de toute façon pas envie, de l'autre ces positions moins verticales sont les seules qui conviennent à une personne aux prises avec le sens par le biais d'une activité intégrale et unique et permanente de lecture de livres.

Le jeune homme est donc couché ou assis. Mais pas sur un lit comme vous pourriez le croire. Afin de faire de la place au sens il a transféré son matelas du sommier au sol afin de débloquer un espace supplémentaire pour les ouvrages. Il les entasse sur

ce sommier, et aussi sur le bureau, l'étagère, la table de chevet, et aussi dans l'armoire ; et comme le sens n'est pas une mince affaire sur le plan spatial il en met aussi par terre tout autour de lui. En ayant procédé de la sorte il commence son entreprise d'ingurgitation des mots des paragraphes des textes des concepts et des œuvres. Voici comment. Il craint la mort et l'idée du *manque absolu du temps* (idée d'autant plus forte qu'il redoute un retour en force du tueur qui viendrait mettre un terme à l'effort intellectuel et physique de longue haleine qu'il a entrepris). De ce fait il programme son temps en le territorialisant par plages. Ayant en mémoire le mois d'août 1995 comme une référence majeure dans l'histoire du monde, il planche sur une base de 18 heures quotidiennes ininterrompues (et surtout pas par des coupures imposées par la nécessité physique assez injustifiable de remplir le ventre de substances, nutritives sur le plan corporel mais nullement sur les autres), 18 heures donc qu'il découpe en plages de 3 à 4 heures d'étude de plusieurs domaines littérature histoire philosophie géographie langues étrangères psychologie psychanalyse climatologie histoire de l'art médecine métaphysique mystique. Mais par ailleurs, du fait qu'il redoute la fatigue et connaît l'épuisement, il est amené à grignoter sur les 6 heures par jour laissées aux « tâches annexes » en l'occurrence les fonctions vitales dormir manger se laver parler aimer jouir aller chercher des livres à la bibliothèque etc. ; il réduit donc de fait son temps de sommeil (qu'il note avec constance à chaque endormissement et chaque réveil sur des feuilles dont il conserve encore quelques exemplaires) à 4 h 40, 3 h, 2 h 20, gagnant ainsi suffisamment

de cette précieuse liqueur temporelle qui permet d'avaler plus de lecture. Pour en gagner encore il dort vêtu, et pour être sûr de bien se réveiller, il programme deux réveils plus une télévision en procédant comme suit : il cache un des réveils ainsi que la télécommande de la télévision dans une caisse qu'il ferme au moyen d'une clé qu'il place dans les endroits les plus inaccessibles afin de garantir, à l'heure dite, suffisamment de tracas pour forcer la conscience couchée vers 2 h à réapparaître à 4 h 20 du matin, ou endormie à 8 h, à se réveiller avant midi. Signalons au passage que cette stratégie assez élaborée fonctionne mal, puisqu'il arrive au jeune homme en train de connaître de continuer à gaspiller le temps à dormir malgré le bruit, et des réveils et de la télévision dont il avait cependant porté d'avance le volume à son maximum, c'est-à-dire *vraiment à fond* ; lorsqu'à son retour programmé au monde il s'aperçoit de ces entorses coupables il s'érige alors en tribunal impitoyable dans lequel il augmente la portée des arguments de la partie plaignante et accule au silence la partie défendante, après quoi il se juge et se condamne — méthode qui elle aussi fonctionne mal du fait que le jeune homme gaspille ainsi dans les procédures de contrôle le temps qu'il se reproche d'avoir déjà laissé filer à vide, sans compter que de plus il se perd dans des batailles juridiques infinies pour savoir s'il doit ou non et si oui quand subir la peine de mort et si oui et si aujourd'hui alors de quelle manière pendaison chaise ou gaz, ou alors balle mais je n'en possède pas.

Or un jour que le jeune homme s'était réveillé dans la nuit et avait absorbé la substance brune liquide stimulante appelée café, et qu'il avait passé déjà plusieurs heures à regarder des écrits d'une grande intelligence puis des écrits d'une importante beauté, tout cela étant rempli de sens et lui faisant miroiter ça quand lui en manquait tellement, le tueur revint soudain de son voyage. Il portait deux valises sous ses yeux, deux grandes malles couvertes d'autocollants kitsch du genre « *J'aime la mort* » ou « *Hadès for ever* ». Il les posa par terre et s'effondra dessus ; c'était un tueur vraiment vulgaire et désinvolte. Le jeune homme le regarda sans rien dire pendant plusieurs minutes ; il faisait aller ses prunelles du livre au tueur, puis du tueur au livre, une fois avec intérêt et l'autre fois avec méfiance. Finalement le tueur prit la parole. Il dit : Victime, c'est à toi que je parle. Tu sais, je reviens d'un voyage, là-bas c'est tout calme, alors qu'ici c'est trop difficile, trop confus. Je suis venu te chercher pour qu'on y aille ensemble, là-bas nous serons bien et amoureux. Tu vois cette balle (et là-dessus il sortit un petit pistolet conceptuel typique des tueurs mentaux), tu vois cette balle, je vais te la mettre dans la tête, de cette façon nous partirons. Le jeune homme et la victime prirent alors quelques instants pour réfléchir, l'air soucieux ; finalement ce fut la victime qui saisit la parole dans un instant de faiblesse et de bouleversement du jeune homme. Elle dit : Tueur, j'aime tes propositions. Tes manières de revenir et de les faire couler à mes oreilles se révèlent porteuses d'une grâce infinie. Mais avant de tenter même d'aller plus loin dans leur examen, laisse-moi les faire reposer un moment comme

en suspension pour, moi-même, t'en faire une. Voici : je t'offre le choix entre deux possibilités : la première, est que tu me permets, avant qu'on te réponde, de te raconter une histoire qui, si par la suite nous acceptons ton offre et choisissons d'ouvrir notre visage à tes balles fracassantes propulsées par une poudre violente, sera la dernière sortie de ma bouche. Je ne te dis pas quelle est la deuxième possibilité. Que choisis-tu ? Le tueur dit : Victime, tu ne m'as pas habitué à de telles manières, mais je ne crains rien. Va pour la première. Fais-moi ton histoire. La victime dit alors : Tu ne crois pas si bien dire. Allons-y donc. Voici ce que dit la victime un certain jour de l'année universitaire 1995-1996.

Au XVe siècle vivait en Égypte un sultan qui disait toujours non : car il aimait bien tuer. Enfant du grand sultan Barquq qui régna 20 années, il fut lui-même nommé au poste suprême alors qu'il n'avait que 11 ans. Cette accession au pouvoir de Faraj (car tel était le nom du tueur au XVe siècle) avait beaucoup pour surprendre : dans le système mamelouk (ce type de société utilisant ces esclaves militaires nés dans les steppes d'Asie centrale, importés en Égypte et Syrie pour y être éduqués, et qui promouvaient le plus fort d'entre eux au Sultanat) les enfants n'ont pas de place parce que le trône ne s'hérite pas, il se conquiert. Faraj fut fait Sultan provisoirement (*et aucun tueur ne doit oublier d'où il vient*) d'abord parce qu'on attendait que des émirs se départagent à coup de combats de rue au Caire ; mais le vrai et puissant caractère de tueur qu'il développa

et démontra lui permit de conserver sa place plus longtemps que prévu. Ainsi, alors qu'il était « sous tuteurs » (à savoir sous la direction des émirs bagarreurs qui attendaient le moment de ne faire qu'une bouchée du gosse dont ils ne savaient pas encore la nature — *et quiconque veut occuper la place d'un tueur doit avoir beaucoup appris et progressé dans la connaissance*), il eut aussitôt à faire face à la révolte convenue d'un gouverneur de Syrie. Faraj était un tueur plein de sang et qui disait non à tout. Quand il apprit la rébellion, malgré son jeune âge et son impuissance apparente, il fit sortir de sa bouche le seul mot du vocabulaire arabe qu'il connaissait : non. « Lâ ». Au mépris des tuteurs il destitua les émirs en poste et les remplaça par d'autres, avec lesquels il rassembla une armée et partit pour Damas. Tanam, gouverneur de la ville rebelle et objet de la négation sultanienne, fut battu par le jeune tueur de 11 ans. L'ordre rétabli, quand on voulut repartir, Faraj saisit la parole d'un grand coup de griffe et dit : « lâ ». On le gifla, naturellement, et on le força à revenir dans la capitale : sur la route il disait lâ lâ lâ lâ lâ en gigotant (*prends-en bien note, tueur de 95-96 !*) L'année suivante, en 1400 exactement, Tamerlan, Khan mongol, revint (comme tout Khan mongol en avait l'habitude) mettre le siège aux villes de Syrie. Les Ottomans, voisins des Mamelouks, proposèrent leur aide à Faraj, en commettant l'erreur de formuler leur question en utilisant une tournure simplement interrogative. Devinez ce que Faraj répondit. Lâ. Il mobilisa, partit seul pour Alep, la ville par excellence des invasions de hordes, rencontra les Mongols, et perdit. Alep prise et pillée. Faraj dit : non. Lâ. Il constitua une seconde armée fruit de la négation radicale et revint

trouver les Mongols qui assiégeaient maintenant Damas ; et les battit. Les Mongols, formés à la diplomatie de guerre après avoir perdu des habitudes un peu plus sauvages, proposèrent donc un traité de paix en bonne et due forme. Mais, lâ. C'était un tueur vraiment obtus et obstiné. Les émirs le saisirent et le renvoyèrent de force au Caire, et signèrent la paix musulmane. Quelques années plus tard au Caire des émirs s'agitaient et demandaient le Sultanat pour leur pomme : Djakam, Naourrouz, Shaykh, tels étaient leurs noms. Une telle requête signifiait en elle-même que ces officiers étaient devenus assez forts (c'est-à-dire qu'ils avaient obtenu suffisamment de soutien dans l'aristocratie militaire) pour renverser le Sultan et se permettre d'éviter que celui-ci leur dise non. Le bon sens voudrait donc qu'on s'éclipse gracieusement et qu'on laisse la place. Faraj répondit : non ; lâ. Djakam le déposa donc ; Faraj refusa donc de reconnaître cette fin du pouvoir. On le força donc à accepter... mais Djakam mourut deux mois plus tard : dans l'indécision, on rétablit Faraj, le tueur retors, le sultan négativiste. Mais pendant que, dans les rues caiotes, Naourrouz et Shaykh entretenaient toujours leur petite guerre civile et urbaine, Faraj lui-même trouva un bon complément (pour s'amuser pendant la journée) à ses glossolalies en lâ sous la forme d'une habitude assez peu coranique d'absorption de substance liquide destructrice, à laquelle il prenait goût de façon de plus en plus démesurée, faisant refuser toute cessation de l'offrande de vin de palme ou de raisin, et consommant cet acte de dénier l'arrêt de telle sorte qu'enfin, le Calife lui-même du haut de son savoir pieux et respectable proclama la déchéance de Faraj comme Sultan et

comme musulman. Faraj mourut, assassiné, à l'âge de 25 ans dans les brouillards de l'alcool, en faisant un signe de la main droite, un de la gauche, un de la tête — et aucun n'allait dans le même sens. Quand il se présenta aux portes du paradis pour qu'on pèse les livres de sa vie, le gardien lui demanda : donne tes deux carnets angéliques, celui du bien et celui du mal ; il répondit : lâ lâ lâ lâ lâ, en gigotant. Allah lui ordonna dehors dehors dehors dehors. Faraj envoya chier Allah et Allah détruisit Faraj.

Attends, tueur, j'ai autre chose à te raconter.

Au XIV^e siècle, en Égypte, vivait un Sultan appelé Muhammad qui avait des problèmes. Placé sur le trône à 10 ans une première fois, il fut victime d'émirs adultes et forts qui lui ravirent le pouvoir au bout d'un an. Il quitta les palais et s'en alla apprendre. A 17 ans il revint signaler son acquis ; il reprit le pouvoir et le garda dix ans. Mais il était jeune encore et encore ignorait trop : tandis qu'il était sans méfiance, un tueur, un émir, le chassa sans égards. Muhammad rentra dans sa chambre de victime et s'appliqua un an d'apprentissage intensif. Il acheta de la puissance et des alliances : il reprit le pouvoir, et le garda trente ans jusqu'à sa mort. Muhammad avait beaucoup souffert de l'insécurité.

Sais-tu ce que c'est, tueur, l'insécurité ? Muhammad n'était pas comme toi, tueur farajien ! Il n'avait pas de couteau, mais seulement un calame ; prends-en bien note, tueur ! On est puissant avec un calame ! Avec un calame, Muhammad apposa son nom au bas des fatwas de construction ; pour élever des bâtiments, occuper de plus en plus de terrains ! Tu comprends, tueur ! C'est très important ! Mais tu renâcles, je le vois, tu prends un air bizarre,

mal à l'aise et vengeur ! Car tu ne sais pas ce que c'est qu'une fatwa. Une fatwa, tueur ! Un acte juridique du pouvoir, qui stipule les conditions de la construction impérative du sens. As-tu une idée de ce que l'on fait avec ce genre de document ? Pas même, je le vois bien. Avec, tueur, on fait bâtir des quartiers entiers ! Tu remues, parce que tu le sens bien, que tu as envie de savoir comment on dit « quartier » en arabe ; apprends-le : cela se dit *hai* ; c'est intéressant, n'est-ce pas ! tu desserres ton couteau. Avec des fatwas, on élève un quartier comme Bulaq en faisant solidifier la zone des *birkat* ; un *birkat*, tueur, c'est un étang, une zone marécageuse, tu sais, de l'eau boueuse, qui ne sert à rien, comme tu aimais en boire, et où poussaient de méchants insectes, et où fleurissent maintenant mosquées et madrassas, hôpitaux et maisons de soufis, hammams et moussalas, et grandioses résidences des émirs. Ah ah ! tu apprécies de le savoir n'est-ce pas ! Tes mains tremblent, l'étude historique de l'urbanisme cairote te fait franchement douter ! Je pense, tu aurais aimé me voir étendu au sein de quelque trou de terre, si j'avais commencé par te parler des quartiers funéraires du nord-est de la capitale mamelouk ; mais, ne relâche pas ton attention ! Sais-tu ce qu'est une ville des morts ? Tu l'imagines à ton goût, remplie de personnes jeunes tuées par toi dans la fleur de l'âge, et gisant sous des plaques de sable fin aggloméré ; tu n'entends pas de bruit, tu ne vois personne, hormis ton esprit peu commode et amorphe, y régnant en maître ; mais écoute ! La ville des morts égyptienne qui s'étend au nord-est du Caire n'a pas vu sa surface, comme tu l'aurais souhaité, se recouvrir de cadavres muets ; non ! Lâ ! Les tombeaux des Sultans ; puis ceux des grands

cadis, des secrétaires, des grands émirs ; et le personnel qui s'en occupe ; puis les kuttab, les écoles coraniques, avec les petits écoliers arabes (ils jouent dans ce grand cimetière, tueur !) ; les madrassas, les maisons soufies, les mosquées ; les logements pour les pauvres ; puis les logements pour les étudiants d'Al-Azhar ; voilà tout ce qui est venu s'établir au-dessus de et dans la ville des morts ! Tueur, c'est cette mort-là, si tu insistes, que je voudrais que tu me donnes : une mort pas loin du fleuve, avec de la vie tout par-dessus. Tu comprends cela trop bien n'est-ce pas. Mais ce n'est pas fini.

Tu sais, car tu n'y es pas pour rien, que l'Empire égyptien était chroniquement la proie des plus grandes pulsions de mort mongoles : elles arrivaient par longues vagues dévastatrices, quelque chose de bien saccageur, de désespérant, comme tu aimes ; puis elles repartaient et ne laissaient rien derrière elles. Eh bien, ces tueurs, Muhammad, toujours repoussé du pouvoir, et toujours y revenant, et chaque fois plus longtemps et plus fort, il leur barre sévèrement la route, en garnissant la frontière nord : il saisit son calame, et avec, il crée une ville de soldats, et les pulsions de mort mongoles viennent s'épuiser sur ce rempart, comme si c'était un gouffre ! Mais ce n'est pas un gouffre. Juste une frontière protégeant un territoire peu à peu construit, à la force du calame. Les chrétiens arméniens, il ne les efface pas, il les intimide ; il n'y aura plus de croisés et plus de croisades, et plus d'invasions, tueur, car Muhammad maintenant est plus rusé et plus abouti qu'eux et qu'elles, sur leur menace il a circonscrit son domaine, et ce domaine est grand et beau.

Voilà, j'ai fini mon récit ; c'est une parabole mais je pense que tu as compris. Nous refusons ta proposition. Range ton pistolet conceptuel, allonge-toi 5 minutes pour réfléchir à tout cela, puis joins-toi à nous. Nous avons du travail et dans le but de s'attaquer au sens, un tueur de formation n'est jamais de trop.

À partir de ce moment le tueur baissa son arme et depuis lors, tenta de séduire en compagnie du jeune homme et de son ex-victime. Ce fut une belle histoire qu'ils eurent ensemble et ils se marièrent et ils vécurent dans de petits châteaux croisés reconquis situés entre les montagnes et la mer ; et là, ils écrivirent et eurent beaucoup d'enfants intéressants à éduquer les uns violents les autres compréhensifs les uns plus *je tue* les autres davantage *j'en mourrais*.

V. OÙ L'ON PASSE EN REVUE DIFFÉRENTS TYPES D'ALTÉRITÉ

Environ âgé aujourd'hui de 8 395 jours âgé aux événements dont je parle d'environ 7 304 l'iris d'une couleur bleu azur comme on dit les cheveux blond foncé ou châtain clair que sais-je d'une texture aujourd'hui assez longiligne auparavant quelque peu ondulante, d'un poids oscillant entre soixante et soixante-trois kilos n'ayant pu aller au-delà malgré mes efforts d'une peau qui brunit facilement sans pour autant noircir d'une taille devenue banale aujourd'hui d'environ aux dernières mesures militaires un mètre plus quatre-vingt-trois centimètres de longues oreilles vertes pendant de chaque côté de joues mélancoliques ayant le sourire facile en certaines circonstances surtout en l'absence de congénères mais ça va avec quelques uns, aimant les jeux de langage la limpidité et l'ivresse lorsqu'elle est légère, d'un corps sans doute trop maigre pour disons un état mécanique convenable de telle sorte que la scoliose se cache derrière mes dossiers de chaise et me guette, d'un appareil digestif habitué à peu et au café de moins en moins mais toujours un régulièrement au moins le matin, d'une gorge perpétuellement irritée par le chaud frottement doux du tabac âcre dit de Virginie, d'extrémités de doigts perpétuellement eux aussi rongés non les ongles mais vraiment la chair du moins l'épiderme, d'une bouche rouge qui lorsqu'elle était très jeune faisait honte du fait qu'on la qualifiait fruit d'une telle couleur de bouche d'enfant de bébé même, d'une

langue blanche et brune et lourde, d'un esprit toujours en combat contre lui-même pour progresser comme à son insu malgré ses réactions récalcitrantes sa fondamentale instabilité mais avec aussi sa souplesse sa rapidité et sa faculté d'apprendre, d'un goût immodéré pour les langues familières ou étrangères, d'un abord souvent froid et désagréable, d'une avidité sans bornes mais aussi par contrecoup souvent en surrégime causant de ce fait un rythme de vie saccadé et d'une nature proche de la cyclothymie ou de la psychose maniaco-dépressive, d'une colère âpre et toujours passagère, d'une grande et forte impatience, d'une relative pauvreté, d'un isolement inhabituel mais non pathologique, de langue française et de culture basée sur elle et étendue au monde mais dans son cadre, des villes plus que des villages et des déserts, de rien plutôt que de la noblesse, des établissements de formation généraliste et non du monde professionnel précocement vécu, de l'absence d'autorité et du dégoût qu'elle inspire et aussi parfois de la nostalgie qu'elle suscite, d'une humeur amoureuse de l'idée d'ordre et de classement mais peu apte à les réaliser dans la matière la chambre l'appart comme dans la pensée la vie l'esprit, d'un naturel joueur et ludique tel un chiot, d'une expérience à long terme du monde réduite mais d'une expérience anticipatrice de culture étendue, je cherche comment il serait possible de se retrouver un Arménien puissant brun parlant russe croyant venant d'un village de montagne d'un style vestimentaire plutôt sport d'un esprit franchement cynique aimant sa mère et son père tolérant buvant l'alcool par pleines rasades de longues oreilles blanches pendant de chaque côté de ses joues de femme les mains

durcies par la conduite d'une camionnette l'esprit suivant toujours son cours tranquillement et posément et nourrissant comme seul objectif dans sa vie de fidèle du patriarcat apostolique celui d'être, en tous points, *différent de moi*.

Je ne sais pas dire pourquoi c'est nécessaire de vous connaître. Quelque chose est dans le monde je le vois bien. Vous êtes comme moi exactement, vous êtes ce que je suis moins ce que je suis seul à être plus votre unicité à vous. J'ai envie d'aller vous voir, vous observer. Garçons ou filles j'ai toute une libido en réserve pour vous. Mais pour ceux d'entre vous qui êtes morts j'ai un problème. Je n'ai pas le moyen de vous regarder correctement. Je vis à ma fenêtre. De temps en temps je vous regarde aller tranquillement à votre travail dans le temps. J'aime votre façon de vous déplacer. Je voudrais vous regarder dormir calmement dans la paix de la terre. Mais je n'ai pas suffisamment d'argent pour me mouvoir jusqu'à vous. Alors je vais essayer de vous raconter quelque chose. Les histoires sont une sorte de monnaie pour payer ces voyages dans la différence. Ici, c'est une histoire qui a causé de la douleur à une de ses protagonistes. Oublions cette douleur pour ne garder que l'étrange saveur — le parfum très curieux de certaines formes de l'étrange. L'histoire met en scène trois corps. Les Mésopotamiens pensaient que le corps est fait de glaise ; les Hébreux, de poussière. Oublions ces peuples importuns. Dans *Éthique et Infini* Emmanuel Lévinas fait une théorie du visage comme surface d'inscription de

l'altérité. Mais oublions Lévinas. En décembre 1998, trois corps vivaient dans la ville du sud de la France.

Bien qu'on ne puisse pas dire la vérité sur ces corps, il s'agissait de substances bien définies par des caractères bien particuliers. Appelons ces trois corps par leurs noms véritables et définissons leurs qualités.

Le corps A est un corps de jeune femme brune. Il est fait d'une sorte de ciment ici et là transformé en mousse. À certains endroits il est de couleur marron comme par exemple les yeux les cheveux. À d'autres, il est rose ; l'intérieur des yeux les lèvres du visage le clitoris les lèvres du sexe. La majorité de la couleur est un hâle léger. Il est indolent et excitant.

Le corps B est le corps d'un jeune homme dont on entend quelquefois parler dans le Livre. C'est un corps, à l'époque, qui se sent de plus en plus à l'aise dans l'espace, ou plutôt les espaces. Bien que son principal axe osseux témoigne d'une torsion dangereuse quoique banale, il est à l'aise dans et sur plusieurs autres corps dépourvus de vie propre tels l'eau chlorée et javellisée des piscines, ou la salée des mers ; aussi sur le bitume des routes, la terre battue des terrains, les lits et les chaises des habitations.

Le corps C est le corps d'une femme plus « mûre » que la première. Il a déjà connu par trois fois le mouvement d'expulsion de trois autres petits corps hors d'une petite ouverture qu'il a. Ce passage (dont le corps C dit qu'il a été vécu avec bonheur) est

un des traits intéressants du corps C aux dires du corps B. Sinon il a un peu les mêmes couleurs que le corps A. Le rose, mais un marron plus clair. Comme les deux autres le corps C passe une partie de ses journées dans un établissement de *remplissage de la partie supérieure de l'organisme*, mais lui, de l'autre côté de la barrière. Il s'instrumentalise en effet lui-même dans le secteur de l'intelligence appliquée à l'étude de l'espace terrestre habité.

Ces trois corps vivent leur vie organique dans la même portion de l'écosphère humaine, en l'occurrence, trois points précis de la même ville du sud de la France. Cette présence simultanée permet et rend possible l'interaction qui va avoir lieu en ce mois de décembre 1998.

En effet les trois objets de notre attention actuelle sont ou vont être amenés à contracter entre eux des liens et des relations de nature entre autres physique. Ainsi les corps A et B sont-ils habitués depuis longtemps, par rapport à la période qui nous occupe, à s'interpénétrer de près. Il existe cependant entre eux une différence assez importante qui consiste dans le fait que, si le corps A a déjà connu un corps différent du corps B (appelons ce quatrième corps, par convention, « corps X »), la réciproque n'est pas vraie en ce qui concerne le corps B. Or le corps B outre qu'il a comme tous une soif et une faim de substances alimentaires riches en calories et une envie de substance aérienne en tant qu'elle contient de l'oxygène, a une faim également de corps semblables à lui par leur forme et leur organisation humaine. C'est ainsi que le corps C va dans le mois qui nous intéresse devenir le corps X du corps B au sein de la ville du sud de la France. Mais reprenons.

Les histoires de substances demandent de la concentration et de la patience.

En décembre 1998 le corps B a cette faim mais pas pour la première fois. En tant que support physique de traitement d'une information quelle qu'elle soit, et d'énergies psychiques de même, il nourrit une certaine tendance à essayer de mettre un terme à ce sentiment d'envie. L'étrange interviendra bientôt mais ne brûlons pas les étapes.

À un moment de cette histoire les trois corps rôdent dans la ville. Un jour le corps B se retrouve dans le même point de cette surface que le corps C, en l'absence du corps A. Le corps B n'éprouve pas de désir pour le corps C. Mais il se passe (le corps B l'apprendra plus tard, et vous le savez dès maintenant car vous êtes avantagés) quelque chose dans le corps C, qui lui se met (focalisant sur un détail vestimentaire qui recouvre une partie du corps B à savoir des mitaines de laine noire) à désirer le corps B. Plusieurs fois, parce que l'État français et le besoin alimentaire du jeune homme le requièrent, les corps B et C se retrouvent dans cette configuration à l'occasion d'un cours hebdomadaire sur les divers échelons géographiques de la gestion par ledit État français de son territoire administré. À un moment ultérieur du temps la connexion orale entre les corps B et C est établie du fait d'une question posée par le premier au deuxième sur le sujet du cours cité ci-dessus.

Les données concernant les trois corps évoluent donc au cours du mois de décembre 1998 de telle sorte que le rapport physique

exclusif entre les corps A et B est menacé dans son intégrité par les visées du corps C sur le B et la virtualité félonne de ce dernier.

C'est peu à peu que les choses évoluent pour le corps B dans le sens du sentiment croissant de l'étrangeté de l'altérité. Une fin d'après-midi, le corps B est chez lui tranquillement dans sa résidence dédiée aux ignorants, et ne pense pas, à ce moment-là, à la possibilité d'agrandir sa connaissance des corps humains et de leurs attitudes dans le privé. Tout à coup le corps C débarque à l'Interphone de l'appartement du corps B. Celui-ci, déboussolé, accueille l'intrus qui dit « passer en visite amicale ». Cette visite a lieu une fois, puis se reproduit. Finalement elle devient relativement crapuleuse. Les corps B et C entrent en contact au détriment du corps A. À la fin de l'année située 1998 années après la mort du corps du seigneur, et justement à l'occasion de cette mort, des vacances (c'est-à-dire un relâchement autorisé des corps) se produisent. Le corps A rentre chez ceux qui l'ont créé, tandis que le B, incréé, quoique trop mortel à son goût, reste dans la ville et même part chez le corps C. Là, il rentre en contact plus profondément qu'avant. Ici intervient un des grands élans d'étrangeté de cette palpitante histoire des substances. Le corps B entre, conformément à sa nature, dans le corps C. D'ordinaire lorsqu'une telle aventure advient la relation qui les unit est issue du secteur énergétique que la psychanalyse étudie. Ici, elle relève bien plutôt d'une région comme religieuse des forces qui font mouvoir les corps. Également le corps B sent le matin d'après une nouvelle grande étrangeté à s'être acoquiné au corps C. Il regarde le corps C (encore endormi) comme quelque chose de

très curieux et comme surnaturel et qui ne serait pas un corps mais une impression unique et très solide. Sous le signe de cette impression il demeurera longtemps. Y repensant plus tard, il en viendra à la conclusion que toutes les relations de l'être humain avec le monde sont marquées par cette notion qu'il crée pour adhérer à cette situation, et qu'il nomme *l'inassimilabilité*. Est inassimilable un nombre trop grand ou trop petit, une expérience dans sa singularité, ou quelque chose de très fort, de très complexe et stratifié, de très ambivalent.

Quand les vacances se terminent le corps A refait son apparition. Le corps B a de nouveau des relations avec ce dernier. Pendant quelques semaines il évolue dans une ville bipolarisée entre deux types de peaux et d'attitudes assez proches et assez différentes. Il vit cet écartèlement de la ville (mangée par l'influence de ses corps) avec un certain malaise. Ce malaise lui-même l'intéresse. Il utilise l'appareil qui transmet les vibrations que le corps provoque dans l'air pour être en contact aussi bien avec le corps A qu'avec le C. C'est une constante dans l'histoire des moyens de communication, que ce fait qu'ils sont indifférents aux sensations qu'ils suscitent et aux événements qu'ils permettent ou provoquent, mais au contraire laissent tout passer sans opérer aucun tri comme pris par une volonté d'expérimenter tout même si nous savons que ce n'est pas le cas, et qu'ils n'ont pas, eux, ce désir.

À la fin l'indisponibilité relative du corps B crée un doute pour le A, qui commence son enquête. Quand il apprend la relation de B avec un « X », le corps A émet une série de gouttes par ses yeux et de sons étouffés par sa bouche, séries que B regarde et perçoit un

peu comme un moyen de communication ; plus tard seulement il retirera la chose comme émanant d'un sujet humain plutôt que comme d'un téléphone, — mais ne finissons pas cette phrase sans avoir exprimé cette opinion qu'il est quelquefois intéressant de vivre avec la perméabilité idiote d'un téléphone, d'un câble, d'une antenne. Les trois corps menacent ou envisagent, selon le cas, de rompre tout lien les unissant. La décision qui sera prise au bout du compte sera, pour les corps A et B, de conserver leur relation, pour A et C de ne jamais se rencontrer que très indirectement par l'intermédiaire de ce que B tel un lieu du crime porte sur lui comme microtraces, et pour B et C d'estomper assez largement leurs relations et en fait de les atténuer d'un commun accord et ce faisant de rejoindre un état de quasi non-contact défini comme celui de l'amitié, état qui ne gêne ni l'un ni l'autre puisque tous les deux avaient vécu la partie précédente avec étrangeté et curiosité.

Aujourd'hui, le corps B qui imprime de petites impulsions électriques au moyen de touches sur un clavier, se rappelle clairement ce que c'est que d'exister un moment dans l'étrangeté. À partir de ce sentiment il peut mieux réfléchir au Livre. Dans le présent nous ne comprenons pas l'ipséité des autres corps ; dans le passé, elle est même physiquement inaccessible. Mais par le biais du Livre ou de ses amis les autres médias, nous pouvons nous faire une idée de celle-ci. Cette idée ne nous aide pas dans l'absolu car elle n'est qu'une idée et non un vécu ; les vécus sont des arbres aux racines profondes, les idées des oiseaux aux ailes frivoles. Mais néanmoins avant le moment de la mort la sensation due à une

plume lointaine est loin d'être désagréable sur la surface du creux de la paume amie d'un sujet humain d'aujourd'hui.

Depuis juillet 1997 j'habite Montpellier, et dans cette ville, une résidence universitaire privée, j'entends par là, non gérée par le Centre Régional des Œuvres Universitaires et Sociales. Chaque entrée de cette résidence donne sur 4 chambres de tailles diverses ; la cuisine est commune. Spécialisée dans le secteur, la résidence accueille des étudiants français, mais surtout, étrangers. Personnellement, j'ai occupé à l'intérieur de cet habitat humain, successivement, plusieurs chambres ; et à partir de ces chambres, je me suis retrouvé face à face avec plusieurs visages allemands que je chéris aujourd'hui quelque peu. Dans une rencontre officielle avec le directeur général de l'entreprise qui sous-traite la fabrication de certains composants, le jeune cadre délégué par la compagnie du téléphone tend la main avec un sourire figé ; je veux, l'espace d'un instant, me montrer plus amical que ce cadre. Je veux témoigner de ce qui m'arrive quand je discute au quotidien avec quelque chose qui est de mon espèce sans être moi, — situation pour la compréhension de laquelle j'ai souvent tiré la langue comme un enfant qui difficilement s'applique à dessiner une maison avec ses volets peu carrés et pas de porte.

Chercheur sans institution préparant un rapport sans commanditaire, la personne qui écrit trouve que sa vision autobiographique ressemble un peu à celle qu'a un jardinier

psychotique devant un arbre qui pousse trop : il ne vit plus que pour l'élaguer, il fait l'achat de sécateurs par stocks entiers ; dans la métaphore, ces objets coupants représentent les fantasmes dont ledit jardinier psychotique s'entoure pour ne pas mourir d'ennui et pouvoir continuer à élever ses troupeaux d'orchidées carnassières qui partent en chasse presque chaque nuit pour ramener à son bénéfice des proies plus ou moins faciles, comme par exemple des mouches, des bœufs et des gens. Cette fois elle va, la personne, sortir de sa guérite et essayer de faire raconter les vies telles qu'elles sont dans leurs grands traits peints par les cils qui battent des quatre citoyens allemands dont je mentionnais les visages ci-dessus.

En 1997 donc nous habitons moi et ma « compagne » deux chambres du même pallier, à l'étage. J'ai dit que chaque entrée donne sur quatre « entrepôts à gens » ; parmi eux, si beaucoup sont étudiants français, quelques autres sont stagiaires ou étudiants étrangers et parmi eux, du fait du jumelage existant entre Montpellier et Heidelberg, plusieurs sont des ressortissants du sud de l'Allemagne.

Les mois d'été, les étudiants français, libérés des infâmes Facultés, retournent jouer au ballon chez leurs parents. La résidence se vide, on se sent calme, les quelques personnes qui restent ont de la place pour faire griller leurs saucisses vespérales. C'est alors que certains étrangers déboulent. En juillet 1998, alors que nous étions, moi et elle, dans la chambre de ma compagne, un matin, nous épiâmes par la fenêtre une de ces invasions modestes, avertis par des bruits de clés dans une des chambres du

bas. Souvent, cette arrivée est de mauvais augure : elle annonce la fin de la tranquillité, et de sales tronches de französichen à saluer chaque matin. Mais ce jour-là, nous n'aperçûmes pas un de ces trouble-fête néantisés conçus chez les barbares des Cévennes (montagnes dont s'écoulent comme d'un mauvais ruisseau des tas de petits sédiments humains malpropres), mais une bizarre petite femme. C'est la « compagne » qui rencontra la « petite femme » la première ; moi, je me cache le plus longtemps possible, et comme dit le Montévidéen, quand j'aperçois un confrère à l'est, je tourne mon regard vers l'ouest. Et je guette. J'entends la compagne dire « Bonjour » ; la petite femme répond la même chose — mais, trait qui comme la vue d'un charmant agneau, fait sortir le loup du bois, elle répond *avec accent*. Youpi ! Je guette encore ; anglaise ? américaine ? suédoise ? allemande ? Après quelques instants, bingo : allemande. J'avais follement (après avoir vu à la télé une sale pièce de Goethe magnifiquement interprétée, en V.O., par un vieillard tonitruant à la Kinski, jouant Faust, sale personnage) envie de pouvoir baragouiner ce langage que j'apprenais tant bien que mal (plutôt mal !). Je descends donc par la voix alléché, et, chercheur comme mentionné plus haut, et peu doué, et curieux, je commence à interroger : qui t'es toi ? d'où tu viens ? Tuebingen ? C'est où ça ? Près d'Heidelberg. C'est où Heidelberg ? Bade-Wurtemberg. C'est quoi Bade-machin ? Süd-Deutschland. Ah !

Son nom est Tina Mückenhaupt. Sa douceur n'a d'égale que sa gentillesse. Moi je suis un tueur de l'espèce porcine. J'ai vu quelquefois comment on tue les porcs. Chaque animal de boucherie a son mode de meurtre dédié : les vaches, au pistolet,

les ovins, je crois, à l'égorgement, et les porcs, à l'électrocution : on leur pose sur la tête une sorte de manche d'acier qui leur injecte une dose d'électrons à vous les faire briller comme des néons de 100 watts ; ils meurent, et on les mange sur du pain.

Il y a deux sortes de femmes, à vrai dire. Les greluches plus ou moins sans talent qui se la jouent mannequin : elles se font pousser les seins sous serre, elles oublient de se réveiller au soleil, elles prennent des cuites, elles sont chaudes ; elles aussi, on peut les manger sur du pain. L'autre sorte, est celle dont nous allons parler. Elles sont moins propres à poser pour Vogue Europe ; mais elles sont belles, grâce à leur vraie texture humaine.

Tina Mückenhaupt (je vous dirai de quelle manière et pourquoi quand je le saurai) fait des études de médecine, plus précisément : neurologie (prononcer *noillerologuiE*) ; de ce fait, elle a été admise, dans le cadre de sa formation allemande, à faire un stage dans un des grands hôpitaux de Montpellier, vieille ville universitaire qui maintient une grande tradition d'excellence médicale depuis le Moyen-Âge. Elle a passé 11 ou 12 mois dans la petite chambre du bas ; nous la voyions tous les jours, nous prenions des repas avec elle, notamment les « pâtes à la Tinette » (qui sont en fait des pâtes à l'italienne : *farfalle*, huile d'olive, quartiers de tomates fraîches, basilic, mozzarella). Pendant quelque temps, elle nous a parlé de son petit-ami, un autre Allemand rencontré au lycée (*Gymnasium*) ; celui-ci, du nom de Christoph Schaeffer, effectuait alors lui aussi un stage dans sa discipline, « Physik » (prononcer *phusique*), aux États-Unis, à San Francisco, et devait, en rentrant en Europe, passer quelques temps dans la petite chambre

montpelliéraine. D'abord méfiant comme à mon habitude, je me suis mis après l'avoir rencontré, à désirer souvent l'embrasser sur la bouche en signe d'amitié franco-allemande.

Les deux autres ressortissants allemands aux personnes desquels je voudrais m'attacher comme une mouche après de la glu dans les pages qui suivent, mais que je vais délaissier bien vite faute d'informations plus précises, ont occupé la chambre un peu plus d'un an après le départ du premier couple allemand.

Après un stupide sédiment des Cévennes, et une Bavaroise pas très magique, une nouvelle « petite femme » apparut un matin derrière la vitre de la fenêtre de ma compagne ; j'avais alors déménagé cent mètres plus haut pour une chambre plus vaste où je pourrais plus à mon aise entreposer mes piles de bouquins, projets et instruments électrico-électroniques qui sont, avec mes vêtements, les êtres du monde que je touche le plus souvent ; mais j'étais présent ce jour-là, sans doute après une « folle » « nuit d'amour » avec ma « compagne ». Celle-ci descendit donc en premier ; j'étais dissimulé derrière un épais plafond. Même scène que six ou sept paragraphes plus haut ; je descends alléché par le langage allemand.

La nouvelle occupante s'appelait Sophie Mauter. Formée en, je crois, quelque chose comme pédagogie ou science de l'éducation, elle est venue en France sous contrat avec la mairie de Montpellier, pour y travailler comme stagiaire. Comme elle nous l'expliquera plus tard, elle avait à son arrivée le projet de passer un an à « réaliser ses rêves » ; elle commença, comme il est montré dans l'incipit de ce Livre, par se couper et teindre les cheveux pour

mieux aborder ce « tournant ». Elle est partie à quelques jours seulement du moment où cette chose se rédige. Mais, non sans avoir accueilli, comme Tinette l'avait fait, d'autres ressortissants allemands : d'abord, sa sœur Anna Mauter, une semaine, puis son petit-ami Olivier Laurian, une semaine également. Tous ces noms sont réels, mes amis. Maintenant que j'ai présenté mes protagonistes, mes héros (regardez-les, ils vont jouer devant vous le spectacle que vous faites tous semblant de ne pas connaître : naître, être éduqué, apprendre quelque chose, avoir une langue, former des relations, construire des représentations, avoir des sentiments ; entraînement intensif, et au final combat versus le terrible Dragon — chacun a le sien, on lui donne des petits noms, l'objectif est d'instrumentaliser sa flamme), je vais présenter ma méthode. Simplement, je vais écrire les vies de Tina Mückenhaupt et Christoph Schaeffer, êtres humains allemands d'aujourd'hui, en me référant à des manuels d'enquête et à des collections de récits de vie que j'ai lus autrefois. J'utiliserai implicitement ces bouquins qui ont la propriété médicamenteuse de (c'est écrit sur la notice) aider à *faire écrire les vies* (ne pas donner aux enfants de moins de vingt ans). Puis je vous montrerai tout ça comme une émission de télévision franco-allemande sait le faire : elle a lu Montaigne ; je suis humain, et comme tel, je dois écrire le chapitre 5 du Livre.

Toutes les vies sont vécues, mais peu sont écrites ; nous sommes ici pour refléter le monde, n'est-ce pas ? C'est ainsi que Tina Mückenhaupt et Christophe Schaeffer auront leur biographie tandis que des personnes qui n'en sont pas moins dignes comme les 80 millions d'Allemands, comme les stars du rock, comme

les adhérents d'un syndicat nationaliste au Chili, comme les consommateurs de kat, resteront finalement dans les limbes obscures, ces parties du Livre accueillant avec désarroi ce qui aurait dû s'y trouver, et en a fui ; ce qui n'a jamais postulé à une présence dans le Livre, s'est soi-même contraint à ne pas y être, ou simplement et sans autre explication ne s'y trouve pas, résolument pas et absolument pas.

À la question, qu'est-ce que ce jeune homme dont vous nous parlez, on peut répondre : c'est ce corps, doté d'un esprit, et qui a un désir, une expérience, une histoire ; et dont le désir consiste, entre autres, à ne pas rester seul dans son désir, son expérience, son histoire ; c'est ce gars qui, à l'été 1999, quelque part dans les siècles des siècles, a fait raconter, avec dans les yeux la lueur brillante de son Livre, des pans de leur histoire à deux jeunes ressortissants allemands en vacances en France, chez leurs amis français. Quelques impossibilités physiques nous font abandonner le projet de raconter les vies de Sophie Mauter et sa sœur, Anna Mauter, pauvres personnages éphémères du Livre, qui, comme la vie, leur fait miroiter cruellement un petit surcroît d'existence qu'ils n'atteindront finalement pas. Allons-y donc, soyons les requins morbides de la sélection par l'oubli, et centrons-nous sur Tinette et Stoffel.

L'histoire commence à la fin de la seconde guerre mondiale, en Europe ; non, en Allemagne fédérale ; non, dans le sud de

l'Allemagne fédérale, dans la région de Stuttgart, Reutlingen, Kusterdingen. Sur la photo satellite, on peut identifier dans la population allemande issue de la guerre, quatre personnes, dont deux hommes et deux femmes. Nous les appellerons « parents », et les classerons en deux groupes, de même que la phylogénétique classe les organismes vivants en vertébrés et invertébrés, en canidés et félidés, etc. Donc d'une part, un homme, Heinz Rolf Werner Schaeffer, et une femme, Christa Gerlinde Gertrud Herrmann, du groupe des « parents de Stoffel » ; et Manfred « Mucki » Mückenhaupt accompagné de Gisela Henne, du groupe des « parents de Tinette ». Nous parlons de ces deux couples d'animaux parentaux en complète ignorance de cause, car malgré un séjour en Allemagne, nous ne les avons jamais rencontrés ; peut-être, tout ce que m'ont dit Stoffel et Tinette est faux : leurs parents étaient des immigrés russes pour l'un, et de petites souris pour l'autre ; mais admettons qu'ils aient dit la vérité. Après la deuxième guerre mondiale, l'Allemagne n'avait, comme on sait, plus guère d'économie valide ; cependant, assez rapidement, à l'époque du Chancelier Ludwig Ehrard, elle repartit de plus belle au cours du « Wirtschaftswunder », le miracle économique allemand. Et Heinz Schaeffer fut, à son échelle, un des hommes de cette reconstruction rapide. Voici de quelle façon était structuré le milieu professionnel des ascendants de Stoffel Schaeffer : son grand-père paternel est propriétaire d'une petite usine métallurgique à Kusterdingen ; le frère du père est ingénieur en métallurgie, il est l'appui principal du grand-père ; enfin le père est intégré à la structure industrielle familiale, il s'occupe en son sein

plutôt des aspects commerciaux et comptables. L'usine compte 20 travailleurs environ ; elle fonctionne comme fournisseur de pièces détachées aux industries de la région, pour des entreprises comme Bosch ou Daimler. Hors des boulons et des pièces de métal, les spermatozoïdes et les ovules : son père rencontre sa mère et Stoffel, ou pour mieux dire Christoph Matthias Schäffer, fait son apparition le 18 mars 1975, à Reutlingen. Bien. Après la guerre, un autre couple allemand atteint la maturité et travaille, pour dire vite, dans l'enseignement ; la mère est prof au « Gymnasium », le « lycée » allemand, le père est plus ou moins professeur également : titularisé, il quitte son travail, en retrouve un, etc. Pour les décrire et les caractériser un peu, nous pouvons dire qu'ils ont appartenu à cette jeunesse qui, en Allemagne, fit 68 pour affirmer une quête d'un « bessere Welt », un « monde meilleur ». Pas hippies, mais libertaires ; depuis sa naissance, le 23 août 1974 Tina Mückenhaupt ressent positivement l'influence de l'éducation décontractée qu'elle reçut de ces parents de la classe moyenne hédoniste : chez elle, on pouvait se promener à poil, ce n'était ni interdit, ni forcé. Voyons ce que signifie ce « chez elle » qui vient d'apparaître. Tinette habite d'abord à Tübingen, petite ville universitaire souabe, et une des vieilles capitales intellectuelles du monde théologique et philosophique (Hölderlin, Hans Küng). Du fait des finances d'abord modestes de ses parents, elle vit le début dans des appartements sociaux, puis continue dans une petite maison dont elle parle volontiers à cause de son « super jardin ». Tinette a une petite sœur, nommée Meike : avec elle, dans le grand, sauvage, super jardin, Tinette joue aux gendarmes,

au cheval, saute dans un ruisseau ; nous ne pouvons plus la voir cachée derrière un buisson, courant après sa sœur ou escaladant un arbre, car elle a, depuis, déménagé et 15 ans de plus ; mais nous pouvons l'imaginer. En 1990 Tina quitte cette maison pour celle située dans le village de Hageloch et qui est actuellement le domicile parental, que j'ai vu, lui ; en effet, grand, un jardin, pièces spacieuses, confortables — et le père y a un bureau qui me conviendrait bien, *alas*. Dans cette maison, âgée de 16 ans, Tina a pour la première fois « une chambre à soi », ce dont elle se déclare bien satisfaite ; non que la compagnie permanente de sa sœur lui ait déplu ; mais, on est plus libre.

Revenons maintenant à Stoffel. Vous vous dites bien qu'il faut que, l'air de rien, on se dirige quand même peu à peu vers une rencontre des deux personnes dont nous relatons des éléments biographiques, pour servir à une *histoire mondiale des personnes vivant aujourd'hui*, qui compterait environ 6 000 000 000 x 100 pages : 600 milliards de pages. Cela sera long à lire, mais rapide à écrire, il suffit que chacun prenne deux de ses amis et en fasse l'histoire, en seulement deux cent pages. Tina et Stoffel se sont donc rencontrés. En 1990. Étudions la période qui, chez Stoffel Schäffer, rendit possible cette rencontre. Nous verrons plus loin que Tina Mückenhaupt n'a pas connu de problèmes majeurs pour effectuer sa transition de l'enfance à l'adolescence et à l'âge adulte, sa métamorphose de chrysalide ; ce n'est pas le cas de Stoffel. Allons y voir de plus près.

Aujourd'hui, Stoffel est mignon ; les cheveux blonds-châtains, coiffé à la hérisson (et le matin, à la hérisson mouillé), assez

puissant de corps, beaucoup plus fort que moi, plus petit, la représentation qu'il a de son corps lui convient. Cela ne fut pas toujours le cas. Exprimons-en les causes.

À Kusterdingen, dans l'environnement industriel, Stoffel était un petit garçon, puis un ado pubère, un peu enrobé ; voici ce que nous savons : à ses heures de loisir, il jouait avec des ferrites magnétiques qu'il appliquait sur les cadrans de compteurs ou de montres, pour attirer l'aiguille ; il mangeait du chocolat et buvait des sodas en masse. Sa grande sœur, désignée pour s'occuper de lui, le délaissait en fait : il jouait donc seul. Apparemment, le bonheur n'était pas son fort. Sa position au sein de la famille était rendue assez difficile par l'événement à dominante biologique suivant : son oncle paternel était devenu stérile à l'âge de 35 ans, suite à un cancer des testicules ; or il était sans enfant. Ce cancer fit apparaître Stoffel comme l'héritier désigné de l'entreprise métallurgique familiale ; le problème étant que ni lui, ni son père, ne souhaitaient cette succession. Plutôt pas très intéressé par la perspective du travail manuel ou de la direction d'entreprise, Stoffel semblait, d'après ses résultats scolaires, doué pour le travail intellectuel ; au moins, il sut diviser avant d'apprendre à le faire en classe, et il eut toujours de fort bonnes notes, qui contribuèrent à alimenter l'hostilité du côté paternel, à l'exclusion du père : car si Stoffel était plus intelligent qu'un métallurgiste, cela signifiait à terme la perte du patrimoine industriel. Des pressions s'exercèrent. Mais Stoffel tint bon, et continua d'exceller à l'école ; son père l'éloigna même de l'usine, refusant qu'il aille y faire des heures, et l'isolant dans le village de Kusterdingen, où Stoffel restait seul

à se noyer dans les confiseries et les sucres dissous. Assez indécis, Stoffel connut vers 14 ans une phase de foi chrétienne ; ayant lu la Bible, il se désignait chrétien ; mais son Christ s'effaça peu à peu. À 16 ans, assez soudainement, Stoffel se sentit très mal face à lui-même, et notamment face à son corps trop lourd ; l'impression tenace de n'être jamais en état de « plaire aux femmes » le conduisit à prendre des mesures radicales (et votre serviteur est aussi un État qui proclama sur son territoire corporel une telle législation d'exception) : il bouleversa totalement son régime alimentaire et se força à faire de l'exercice. On le vit ainsi ne plus se nourrir, tenez-vous bien, qu'un jour sur deux, le record personnel s'établissant à quatre jours de jeûne consécutifs ; et chaque jour, à sept heures du matin, il s'astreignait à un kilomètre de nage à la piscine municipale. Il n'y eut semble-t-il, à cette réforme, qu'une exigence intérieure : il stipule bien aujourd'hui qu'il n'a pas réagi ainsi en réaction à des moqueries exprimées par d'autres, mais uniquement face à un relatif dégoût de soi. Ainsi de 16 à 19 ans fut le corps de Stoffel.

De son côté, Tina continua à être libre. À la puberté, elle vit sans trop d'effroi son corps infantile de garçon se féminiser un peu ; elle prit cela comme un changement un peu bizarre, mais somme toute naturel ; l'invitation parentale à « ne pas avoir peur », à ne pas être complexée par la féminité, l'aida à assumer ce qu'elle refuse encore un tout petit peu, arguant qu'il lui aurait peut-être été plus facile d'être un garçon — les garçons sont plus libres, plus puissants, et on leur fait plus confiance. Son naturisme explique qu'aujourd'hui, elle ne multiplie pas les signes de féminité qu'elle

a toujours détesté voir s'étaler sur les visages et les corps des autres filles : elle ne se maquille pas, ne se veut pas *sexy* ; c'est une fille naturelle au joli petit minois. De là aussi, sans doute, la profession qu'elle est en train de finir d'acquérir (en 2000), en médecine : pour elle, le physiologique prime sur l'artificiel. C'est dans la nature qu'elle se sent le mieux : au soleil, en forêt, sur le bord de mer. Dans son hygiène de vie actuelle également elle essaie de rester en harmonie avec la nature : végétarienne mais non militante, elle refuse la viande, pour la souffrance animale qui transparait derrière ; peut-être qu'avec une plus grande information à propos du mode d'abattage des animaux, elle en mangerait ; pour l'instant non. Elle a donc décidé de s'efforcer de s'en priver, sans affaiblir son corps ; comme elle juge que la privation ne lui a pas été néfaste, elle conserve ce régime alimentaire.

Et maintenant nous arrivons au temps fort où la jeune fille naturelle et le garçon mécontent de soi sont les protagonistes du roman :

UNE HISTOIRE D'AMOUR DANS LES PAYS SOUABES

Stoffel a 15 ans. Un jour, il part avec son collègue en voyage organisé, destination : Troyes, en Champagne. Dans le bus, il ouvre les yeux et, ô merveille, voit une fille appelée Manu — une italo-allemande qu'il connaît déjà, et qui a pour meilleure amie... une jeune fille du nom de Tina Mückenhaupt. Stoffel décide qu'il est amoureux de Manu. De retour en Allemagne, Stoffel se

demande comment faire pour conquérir Manu en beauté. Il se dit alors que le meilleur moyen, c'est de s'adresser à une personne qui la connaîtrait bien, et qui pourrait lui prodiguer quelques conseils avisés. Tinette, donc. Il l'appelle, et elle lui suggère, un mardi soir, d'envoyer une rose à Manu avec ce petit mot : *ciao, cara amica, Stoffel*. Les feux de l'amour ne s'allument pas autrement — c'est le bon bois. Stoffel s'en va donc en quête d'une rose qu'il trouve et envoie. Puis il attend, raide frigorifié de peur. Et ô malédiction, le jour suivant est un mercredi, pas d'école. Il reste chez lui, transi, la corde au cou. Le lendemain, il arrive au collège, Manu le voit, et... lui saute au cou et l'embrasse. C'est le « miracle amoureux » allemand. Mais fugace. Après peu de temps, Manu largue Stoffel, qui en reste mortifié de chagrin. La meilleure amie Tina joue alors le rôle de consolatrice. Stoffel fait son jeûne et sa piscine, il est convaincu que Manu ne veut plus de lui, à cause de son corps trop lourd : en conséquence de quoi il l'allège. Se passe un an où Stoffel, qui pense encore à Manu, ne la voit plus, non plus que Tina ; il retrouve cependant cette dernière, dans le cadre d'un cours d'Abitur, le baccalauréat allemand. Un soir, alors que Stoffel est au restaurant, il voit entrer Manu ; et c'est le choc ! Il se dit, celle-ci n'est pas la bonne ; ce n'est pas elle que j'aime ; deux ans de regrets et d'amertume s'effacent. Il se dit ensuite : la bonne c'est Tina. Il file chez elle, sonne, lui parle. Mais Tina n'est pas convaincue. Elle était devenue, avec lui, un peu comme frère et sœur ; elle préfère conserver ce statut, qui lui semble moins aventureux. Mais elle aussi se met à réfléchir : depuis longtemps elle attendait quelqu'un, « le prince » ; un jour l'idée lui est venue, qu'il était à

côté d'elle. Comme c'est mignon n'est-ce pas. Ils révisent ensemble pour l'Abitur, mais rien ne s'est encore passé entre eux. Le soir du dernier jour des examens cependant, Stoffel est allé boire une bière au Stohchen (La Cigogne), un bar alternatif pour juristes ivrognes et étudiants aux cheveux longs (dont Stoffel à l'époque). Pendant ce temps, Tinette a suivi Manu dans un autre bar, c'est le mec de Manu qui les y a emmenées : le Tangente Night ; la faune de ce bar ne plaît pas à Tina, elle ne se sent pas le moins du monde en accord avec les greluches maquillées et les jeunes gars virils qui y font les malins. Au Stohchen, Stoffel, assis devant un verre de mousseux, décide tout à coup de jouer le tout pour le tout, et de déclarer à nouveau sa flamme à Tina. Il se lève, et fait la tournée des bars où il sait qu'il pourrait trouver Tina ; finalement, il entre au Tangente Night ; Tinette l'aperçoit avec soulagement, et l'accueille avec plaisir, se disant, cool, ça manquait un peu d'êtres humains par ici. Stoffel s'approche de Tinette... au ralenti... violons... Non. Mais Stoffel s'approche de Tinette, l'emmène près des flippers, et commence à lui déclamer, en allemand, la tirade de Hamlet, Sein, oder nicht sein, etc. Pour lui, cela signifie une requête amoureuse, tu vois, je suis désespéré. Elle ne réagit pas tout de suite ; ils consacrent deux heures à discuter sur de grands sujets, la philosophie, la physique, le sens du monde, etc. En fin de soirée Tinette raccompagne Stoffel en voiture, elle le fait monter dans une Renault Espace. Ils arrivent dans le quartier de Stoffel, elle se gare dans une rue pas loin. Elle éteint les phares, coupe le moteur ; et elle embrasse Stoffel. Nous y sommes ! Voici la soirée qui explique tout. Ils remplissent deux nouvelles heures

de discussions, qu'ils entrecourent cette fois de baisers. Voilà, ils sont ensemble. En 1998, ils habitent ensemble, l'été de cette année-là, ils se rejoignent dans la ville où j'habite, dans la résidence où j'habite, dans l'entrée où j'habite. Leur couple croise le nôtre, Vies Parallèles, Vies des Hommes simples, merci Plutarque, deux ans plus tard on les connaît encore, ils sont là, ils sont venus une semaine, je leur fais tout raconter. Et au jour où j'écris Tinette est enceinte de Stoffel, le bébé est prévu pour mars ou avril 2001. Et au jour où je repasse une dernière fois sur mon souvenir-écran les divers passages du Livre, voici qu'est né et lancé dans le monde un être de plus qui aura dans le passé ou l'avenir à tenter l'expérience, qui embrassera, voudra maigrir, touchera de l'argent pour sa subsistance, et un beau jour posera ses fesses sur un canapé-lit et songera, inquiet, mais content, qu'il n'aura pas vécu pour rien, car il aura été dans le Livre.

VI. OÙ L'ON VOIT DANS L'AVENIR DEUX OU TROIS MANIÈRES QU'AURAIT LE JEUNE HOMME DE CONTINUER ET TERMINER SA VIE

Dans dix jours j'aurai réussi ma vie. Dix ou quinze. Disons, après l'automne. J'en aurai terminé avec mon inquiétude professionnelle actuelle. Vais-je opérer des jonctions entre des documents éparpillés que j'aurai à regrouper, classer, résumer et ordonner pour les fournir ainsi mis en forme au client de mon centre de documentation ? M'interrogerai-je sur les structures de renforcement réciproque de l'État, de l'Armée et de l'Administration dans les pays européens de l'époque moderne, me rendant tous les jours de la semaine en voiture dans mon institut de recherche et quelquefois les week-ends prenant le train pour rejoindre un colloque dans quelque capitale régionale espagnole ? Vivrai-je et mourrai-je dans le futur de mes arts et de mes travaux annexes perpétuellement difficiles à gérer ?

Je me demande. J'ai un problème chaque fois que j'essaie de me remémorer même rien que les grands traits de ma vie du futur ; je tente de me concentrer et je reste là assis à plisser les paupières au-dessus de mon avenir pour obtenir, vous savez quoi, la substance des événements, j'anticipe sur ce qui est arrivé dans vingt ans pour pouvoir, au moment même où ça arrive, mieux négocier les virages et affiner mon comportement ; je suis assis ou couché, je ne touche rien, je ne regarde rien précisément, et lorsque tout

va bien, j'ai quelques flashs ; mais c'est rare. Car en effet j'ai un blocage. Je suis trop de choses, avec mon goût dans la bouche quand je me lève.

Alors à certains moments de grâce, quand même, je me rappelle quelques fragments que je ne suis pas toujours sûr de bien comprendre. Un jour par exemple je crois que je suis plus âgé ; et je suis appuyé contre l'échine d'un cheval, je lui caresse le flanc, ça c'est certain, je ne sais pas trop dans quel type de pré ça se passe ou si c'est une écurie ; mais c'est intéressant à savoir. Cela fait longtemps que je sais que je ne vivrai pas toujours sur les mêmes tenants et aboutissants. Je ne serai certes pas masculin toute ma vie ! ni jeune ! ni humain. À des époques j'aurai des branches tout autour de moi et je perdrai mes feuilles pendant l'hiver ; à l'automne suivant, des gosses viendront me voler mes petites pommes sûres. Un matin ce sera bientôt mon vingt-sixième anniversaire : je rassemblerai mes branches, mon tronc et mes racines en une petite boule de chair au visage lisse, je me lèverai et je m'habillerai avec une jupe de satin. Je serai alors une belle femme de vingt-cinq ans. Je serai spécialiste en quelque chose ; j'aurai lu des ouvrages de sexologie américaine parus en 1950, d'art de la guerre écrits par des Chinois en lutte contre des Mongols, de pédagogie jésuite aux prises avec les problèmes de rechristianisation intérieure, des pamphlets politico-religieux calvinistes ; j'en saurai beaucoup beaucoup, et j'en serai heureuse heureuse ; puis j'en aurai marre. Ce jour-là je serai vraiment dégoûté des explications. Mais après, j'adorerai ça au point d'entreprendre, à 35 ans, des études de droit. Après des années d'effort je serai juge et dans l'affaire Maurin contre EPS

Gompert, je serai amené à prendre une décision controversée (mais je ne sais pas laquelle). Plus tard j'abandonnerai aussi cette carrière à tel point qu'un soir, je serai sur une route de campagne et je marcherai seul. J'aurai une robe brune, un poil soyeux, une longue langue rose mais une patte (la patte antérieure droite) en mauvais état, et j'aboierai ; je courrai après les hérissons et les lièvres, je boirai de l'eau en la lapant à grands coups de langue ; je mourrai écrasé, comme beaucoup de gens de mon espèce. Et à ce moment de ma vie je serai pris d'un doute vraiment énorme, terriblement colossal ! J'aurai déjà quarante ans et je ne verrai plus aucun sens, ni aucune direction, où m'engager ; j'aurai l'idée de commettre le suicide comme un forfait indélicat, ma tête obscène et calme plongée dans l'eau du gaz de la mort par balle ; puis dix minutes passeront et je n'en ferai rien. Mon attitude deviendra alors de plus en plus positive, car à l'absence radicale de questions qui constitue le doute le plus extrême, succédera leur terrifiante mais encourageante prolifération. Je serai alors rempli de projets d'avenir. Je les examinerai tous un par un, les passerai en revue et les combinerai comme si j'en voulais constituer un grand édifice biographique. Puis je les rassemblerai tous en une grande brassée, que je déposerai dans un petit sac de toile, que je plongerais un matin dans une rivière. Je les ressortirai lavés, rafraîchis, je creuserai de petits trous dans des rochers, je mettrai de la terre dedans et je planterai là mes projets. Ce faisant je n'aurai rien étudié de la saison ni du climat. Peu, parmi ces vues en pleine genèse, s'adapteront à un terrain si dur pour les racines ; certaines s'en accommoderont cependant et donneront du fruit. Je les

cueillera, et devant leur épaisse chair suintante, je me poserai à nouveau la question de savoir comment les avaler tous en un jour sans m'étouffer.

Mais dans un ou deux ans ces questions n'auront plus aucun sens. Car dans soixante-sept ans exactement à partir d'aujourd'hui il se passera quelque chose qui bouleversera ma vie. Une nouvelle ère géopolitique s'ouvrira. Prodigieusement enrichi grâce aux royalties touchés sur une technologie agro-alimentaire dont on n'a même pas idée, le Japon, face à la régionalisation chaotique de la Chine, sera en mesure de lui proposer (comme jadis les États-Unis à la France pour la Louisiane) un rachat massif de territoire. Pour des raisons stratégiques la Chine refusera de vendre les terres littorales. Mais elle acceptera de se séparer des terres ingérables du nord-ouest. Le Japon sera preneur. Voici ce qui arrivera alors. L'Union Européenne enverra des émissaires pour assister à la cérémonie de cession. Et, je serai un de ceux-là. Deux semaines auparavant je recevrai sur mon terminal corporel une convocation cryptée que je décrypterai en fournissant au message ma clé d'identification. Cette convocation indiquera que je dois me rendre pour le 10 juillet 2067 à l'aérogare internationale de Munich, devenue la plus importante d'Europe depuis l'élargissement de celle-ci à ce que l'on appelait fin vingtième siècle les « pays de l'Est ». De Munich, je m'envolerai pour la Chine accompagné du reste de la délégation. Le voyage durera un peu moins d'une heure dix. Nous serons tous, hommes et femmes, habillés de combinaisons que porteront alors à peu près tous les diplomates du monde, uniformes et équipées de capteurs

sensoriels de tous types connectés à certaines heures de la journée à des réseaux ultra-secrets. Nous atterrirons à la verticale ; là-bas, plusieurs autres délégations seront arrivées quelques minutes avant nous. Nous les retrouverons un peu plus tard dans la soirée, dans une pièce où les dirigeants chinois et japonais ratifieront le contrat de cession sur divers formats informatiques sécurisés. Après nous passerons quelques jours dans la région à regarder l'arrivée (salvatrice pour le Japon) des premiers immigrants officiels. Puis nous repartirons.

En 2100 à peu près, grâce aux modificateurs du vieillissement des cellules, et aussi, voire surtout, aux implants de cellules artificielles, j'aurai 30 ans à nouveau. Je serai père de deux filles et d'un garçon. Cette situation de père me pose de graves problèmes de conscience. Je ne suis pas sûr de la validité de la vie de ces enfants en tant que « miens ». On peut résumer globalement le dilemme de la manière suivante : j'ai peur d'en faire trop, et par contre-coup, je me contrais, je crains de n'en pas faire assez. Il n'est pas normal que je les détermine sur mon modèle. Mais ils ne peuvent échapper à un modelage, et le mien n'est pas pire qu'un autre. Donc, je ne sais pas. J'aime ces trois enfants. Mais je ne suis pas sûr qu'il soit intéressant pour eux de m'avoir comme père. Depuis quelques temps je me sens de plus en plus mal. Je ne communique plus, je n'ai plus de désir. Mais bientôt, dans quelques semaines, tout ira mieux. Pourquoi ? C'est très simple.

Il y a quelques jours, alors que je m'interrogeais sur ces problèmes, une idée totalement étrangère au cadre habituel de ma réflexion m'est venue. Je pensais à la ressemblance physique entre

ma fille de l'avenir, la plus grande (elle a quatorze ans maintenant), et moi au même âge. Tout à coup le moyen de contourner le module central de sécurité du système informatique avec lequel je travaille m'est tombé dessus comme une idée grandiose. Ce sera une « heureuse coïncidence » : cela arrive parfois, l'on se pose la question A, et l'on découvre tout soudain la réponse de la B. Grâce à cette idée, mardi prochain, je serai riche en créant une dette fictive de mon consortium à une personne fictive sur un compte électronique fictif, en débitant une somme que j'empocherai au soir. Le lendemain, je me promènerai dans la ville — celle que j'habiterai à l'époque, bien entendu. Elle est située dans un pays de l'avenir construit tout entier sur des pilotis de carbone amélioré, de couleur noir ambré. Je n'aurai pas le regard de celui qui se détend ; mais, celui de la personne qui cherche un local pour monter un studio de designer. Je le paierai cash après quelques heures de recherche. Puis je mettrai des annonces sur les médias disponibles. Je contacterai des gens avec qui j'aurai eu depuis longtemps envie de travailler. Mon studio fonctionnera pendant deux ans : nous produirons des objets de vision grands et beaux. Puis un beau jour, il se passera quelque chose de terrible ! j'en tremble déjà ! mais je ne peux pas en dire plus ! Je dois me taire, par crainte de dévoiler aux concurrents du futur quelque important secret professionnel. Mais reste que mon studio partira entièrement dans les flammes.

Nous serons alors en 2127. Le surlendemain de l'incendie je serai pris de violentes contractions de l'oreille. De douleur et de peine, mon corps se courbera alors à nouveau vers ma vie pour

l'inspecter de près. Dans le bourdonnement il regardera sur un écran tactile qu'on aura alors inventé justement à cet effet, il regardera les circonvolutions colorées de ma vie apparaître par ordre chronologique, avec tous ces grands événements graphiques comme la naissance, dans une salle violette, de ma seconde fille, le souvenir de ce matin de décembre 2024 (qui me reste déjà dans la tête comme un de mes plus importants souvenirs du futur), mon accident de véhicule solaire du futur, et le souvenir du temps où, dans les villes françaises de la jeunesse, j'étais dans un désert et je me cultivais. Je deviendrai un homme de regrets pendant un an ou deux. Inconsolable d'avoir raté des actions et manqué des rendez-vous, j'aurai de vraies larmes de polyuréthane à verser sur ma combinaison de cuir de vélin génétiquement modifié. Pendant cette année-là ma douleur à l'oreille s'amplifiera sans doute jusqu'à me rendre presque fou parfois (certaines nuits), mais sans que je veuille la quitter, me faire soigner. À un moment cependant je prendrai la décision de l'opération. Seul, je saisirai mon véhicule du futur et je le forcerai à me conduire dans un hôpital de l'avenir. Je dirai aux gens qui seront là de me coucher sur un lit aux draps brillants et noirs. On me fera respirer une substance à la vertu dormitive et je quitterai ce monde quelques instants. Quand je me réveillerais j'aurai une nouvelle oreille droite toute de fibre optique qui me permettra de percevoir tous les sons comme jamais. J'entendrai très précisément le froissement de mes deux jambes quand elles se croisent ; le bruit de la branche de saule sous les serres de la corneille perchée ; l'acte que tu feras de fermer un volet dans la maison d'en face ; enfin le cri de mon

premier petit-fils, enfant artificiel de ma première fille et d'un garçon aux cheveux bruns et aux paupières de cristal.

Puis à ce moment de ma vie inscrite à la surface du vingt-quatrième siècle de l'histoire humaine après Christ, ce qui se préparait depuis longtemps arrivera enfin. Déjà de 2153 à 2159 — rupture cruciale du vingt-deuxième siècle — les États-Unis avaient explosé sous le coup de la pression autonomiste de la minorité anglophone. Je dis « explosé », mais la réalité géopolitique qui correspond à ce mouvement est peut-être un peu différente. En fait, après plusieurs années de campagne et de mobilisation, les responsables du *front américain d'émancipation* décideront finalement la rupture avec les États-Unis passés à direction ethnique hispanique, dans un cadre linguistique espagnol, quoique restés fidèles à la structure économique qui a fait le succès de ce pays. L'État cherchera alors, comme il se doit, à reprendre aux rebelles New York et les autres conurbations côtières. Sans succès. À partir de 2157 la situation militaire s'est stabilisée : les insurgés ont perdu le nord-ouest et à peu près toutes les régions à l'ouest des Appalaches ; mais, ont réussi à sauter par-dessus la Caroline du Sud pour prendre la Floride pourtant à minorité anglophone. En 2159 est ratifié par les populations l'accord qui entérine la séparation officielle des États-Unis en deux États fédéraux qui restent cependant liés de façon privilégiée par une série de clauses bilatérales en matière de défense, de commerce, etc. Cependant l'attitude pro-européenne des États-Unis anglophones reste pendant longtemps une pomme de discorde entre les deux cercles dirigeants. Un siècle et demi plus tard, un autre cataclysme politique vient troubler encore un peu

plus la puissance territoriale des États-Unis hispaniques centrés (ou plutôt excentrés) sur la Californie. La Confédération des États africains vient en effet, lors d'une déclaration fracassante de son directeur annuel, d'octroyer la citoyenneté à tous les descendants de Noirs dans quelque pays qu'ils se trouvent actuellement. Cette mesure a pour but, bien évidemment, de poursuivre grâce aux apports de capitaux, mais aussi, voire surtout, de compétences des immigrants, le développement ahurissant du continent africain dans sa partie subsaharienne. Celui-ci a en effet, au début du vingt-quatrième siècle, vu les investissements mondiaux se multiplier par quinze sur son sol en quelques années. Riche en territoire, dans un cadre agréable et un climat de mieux en mieux maîtrisé par les experts de la climatique artificielle, l'Afrique devient une terre de prédilection pour l'implantation de nouvelles technologies. Le coût des protections anti-radiations y est par exemple incroyablement réduit, pour ainsi dire inexistant, alors qu'il grève de façon très importante les finances des entreprises des pays suréquipés. Également, dans le cadre du « retour identitaire » (rien qu'un de plus pourrait-on dire), la citoyenneté africaine attire en particulier les Afro-américains des États-Unis hispaniques, et ceux des îles atlantiques dans une moindre mesure. Un grand exode commence donc, qui fait perdre aux États-Unis hispaniques un quart de leur population en vingt ans. Ces départs massifs bouleversent l'équilibre ethnique de ce pays, de telle sorte que ces dirigeants ne sont plus en mesure de refuser à la minorité asiatique la direction de la Tripole San Francisco, Los Angeles, San Diego.

En quoi tout cela me concerne-t-il ? Voilà en quoi. En 2320, soit une dizaine d'années seulement après l'afflux des immigrants d'Amérique du Nord, l'Afrique lancera, après l'échec de la colonisation de la lune par l'Inde, la première station orbitale permanente de très grande ampleur. Cette véritable mégalopole satellitaire aura une durée de vie estimée à 60 ans, sera en grande partie, passé ce délai, auto-dégradable (à savoir qu'il n'y aura qu'à effectuer une opération « de maintenance » pour désintégrer son matériau de base en micro-particules), et enfin, aura une capacité de 150 000 personnes. Moi, je postulerai auprès de l'Union Européenne afin d'être envoyé avec le statut d'Écrivain Communautaire, ayant la charge de rapporter de mon séjour sur la station orbitale un descriptif coordonnant tous les rapports des spécialistes sur les avantages et inconvénients de la vie sur la station. Ma candidature sera acceptée par l'UE ; puis, en second passage, par la Confédération Africaine. Je partirai donc au cœur de la liesse dans l'aérodrome spatial de Lagos. Je serai seul et je n'aurai pas d'adieux à faire. J'aurai revendu la cathédrale du premier chapitre du Livre, modernisée par mes soins : un grand loft religieux au cœur de l'Europe. Nous verrons la Terre s'éloigner peu à peu à grande vitesse. Puis je vivrai un an au sein de la station orbitale, passant le plus clair de mon temps à noter la vie dessus et colliger les rapports des spécialistes de sciences humaines : conséquences de la suppression de l'environnement naturel, troubles du sommeil, de l'équilibre, de la perception ; représentations mentales des projets des habitants ; sociologie de la réorganisation des rapports en fonction de différents

critères comme le lieu d'origine sur terre, la fonction occupée sur la station etc ; en bref, faire mon travail et écrire mon Livre. En 2321, au 1er juillet, dans un été reconstitué, je mettrai le point final à mon rapport sur la vie. J'irai prendre un repas de capsules au goût puissant et polymorphe, — une seule capsule offrant, sur un timing très précis, toute la gamme des sensations olfactives et gustatives d'un repas à l'ancienne, je veux dire style vingt-deuxième siècle. Puis je prendrai encore quelques heures à fermer les yeux pour écouter avec mes longues oreilles de fibre optique. J'entendrai le bruit des ateliers de travail spatial ; les femmes africaines du futur qui arpentent les corridors de leurs talons d'acier ; et le sifflement de la combustion des étoiles les plus proches. Je contemplerai pour la dernière fois les salles de contrôle noir et or, les piscines d'eau rouge à la surface pareille à du sable sous un vent désertique ; je caresserai pour leur dire adieu les combinaisons à thermie autorégulatrice, les écrans tactiles, les fauves artificiels au pelage frémissant. Je serai vieux et tranquille. Respiration un peu altérée par les séquelles d'accès d'asthme spatial. Yeux noirs ; longs cheveux chromés faisant office de capteurs pour les communications interpersonnelles à courte distance. À ce moment la mort naturelle aura disparu. Je choisirai ce jour-là pour mettre un terme à ma vie pluri-séculaire. Je sortirai de ma cabine pour aller voir l'homme en qui j'ai confiance, un Noir de l'espace, responsable des ressources chimiques au sein de la station. Je lui dirai : *J'ai fini le Livre. Donne-moi une capsule.* On se serrera la main et il me la donnera. Je rejoindrai la salle des vidéocommunications. Je prendrai un verre que je

remplirai d'eau pure ; je poserai la capsule sur mes lèvres, puis ma langue ; je la pousserai au fond de ma gorge et je boirai l'eau vitale. J'aurai dix minutes encore. J'irai dans la partie de la salle vidéocommunications qui contient les caissons sous vide ; j'en ouvrirai un et je m'allongerai dedans, sur le dos. Ces cercueils de silicium sont directement connectés au réseau mondial ; multisensoriels, ils transmettent aux sites concernés votre image mortuaire, votre température et d'autres informations : les parents, les amis, ou simplement les amateurs des morts, ont souvent, dans leur logement de cristal, ou sur eux, à leur poignet, de grands ou de petits écrans sur lesquels ils peuvent contempler le calme des morts du futur dans le but de se reposer, lorsqu'ils sont énervés, ou de se rappeler, les fois où ils sont câlins. 7 minutes. Les miennes seront stockées sur le site de la nécropole virtuelle européenne. 3 minutes. Quiconque se connectera pourra vous voir en direct dans la lumière blanche et le vide froid de votre caisson sous vide, où vous flotterez en apesanteur. 1 minute. Je me rappelai en un éclair des milliers d'événements du vécu humain. 30 secondes. J'ai pensé à une chose. Après je me souviens plus de rien.

VII. OÙ L'ON FINIT PAR APERCEVOIR PAR ENDROITS LA TOTALITÉ DU RÉEL BLOTTIE SOUS UNE ÉPAISSE COUCHE DE DIVERSITÉ

Ça se passe dans la partie haute du bas d'une femme ; près de la capitale turque ; à deux heures d'Atlanta ; dans la maison de poupées de Lucette ; dans sa main tendue au petit chat et dans son œil ravageur. Ça se passe bien loin d'ici ; dans une cabane de bois ; dans un abri de jardin ; à mi-distance entre la pelle et la bêche. Cela arrive souvent sur les routes à trois voies ; sur les nationales ; les départementales ; les communales ; et dans les contre-allées pour atteindre les villas américaines. Ça se tourne dans le verre et ça s'agite ; ça se mêle au liquide de la bouteille verte ; puis à celui de la bleue. Ça se situe dans une arrière boutique, derrière un rideau de laine, sur un tabouret de plastique, au troisième étage d'une étagère qui croule sous le poids. C'est sur Alexanderplatz bien entendu. Ça se passe à la poêle ou au four ; au choix ; au bain-marie ; au chaudron ; puis dans la feuille de bananier, sous la braise. Ça part de la centrale, ça passe dans les fils et ça arrive aux transistors. C'est dans le camp adverse. Ça se passe dans l'hôtel deux étoiles de la ville ; au bar ; puis au coin réservé. Ça a lieu au bas d'une page ; sous la mention lu et approuvé ; près du numéro de page ; au-dessous de l'adresse de l'imprimeur. C'est au-dessus du sommier et au-dessus du matelas ; sous la couette ; sous le

drap ; sur l'oreiller ; à l'intérieur du pyjama qu'on lui met pour dormir. C'est entre l'Europe, l'Afrique, l'Antarctique, l'Amérique, le Groenland et l'Islande ; près de la dorsale ; le long d'une zone de fracture ; pas très loin de la montagne sous-marine Altaïr. Ça se passe sur la rive sud du Zarafshân, à une altitude de 725 mètres ; au sud-ouest de Tachkent, au sud du lac Aïdarkoul. Ça se passe sous l'écorce d'un pommier dans un verger de riche ; c'est aussi sous le liber, c'est entre les mandibules de l'insecte ; c'est pas très loin de la main de la femme qui s'y appuie. Ça se trouve dans C:\Mouse\LGEHELP. Ça se passe sous le capot entre le carburateur et la bougie ; près de l'injection d'essence, autour du piston, au-dessous du remplissage d'huile. C'est dans le thème secondaire du deuxième mouvement du prologue de la Neuvième symphonie. Ça coule dans la grotte terminale de tout le système d'infiltration souterrain. Ça a lieu dans toutes les provinces du Khorassan qui emploient des esclaves noirs au service de l'aristocratie arabe, et ça part vers l'ouest. Et c'est plus ou moins près d'eux.

Ça arrive en l'an 0. Ça se passe avant toute forme de vie. Ça dure un milliardième de seconde. Ça prend le temps qu'il faut pour aller d'ici au champ du régisseur. C'est après la prise de pouvoir par Zeus. C'est pendant la première guerre mondiale. C'est 7 ans de la vie d'un chat. Ça n'est pas très courant. C'est bimensuel. Ça va de trois à sept jours par mois selon les femmes. Ça dure 4'33". C'est avant la Création. Ça se perd dans la nuit des temps. C'est tous les

jours pareil. C'est à prime, tierce et vêpres. C'est à la fête de Mai. C'est le jour anniversaire de l'Indépendance. Ça se passe à une date impossible à déterminer parce que le calendrier de l'époque va de Pâques à Pâques. C'est à l'époque de la culture Seine-Oise-Marne. C'est tellement court. C'est pendant la période d'observation. La date s'en note toujours accompagnée d'un signe moins. C'est au dixième round et c'est pas fini. C'est samedi en huit. Ça se passe à peu près au moment où le pianiste qui imite la pluie en arrive à la partie en ré mineur. Ce sera le jour de l'équinoxe. C'est en 532 après l'Hégire qu'il naît. C'est le lendemain. Ça se passe au vingt-deuxième siècle, dans Los Angeles détruite. C'est mesuré au dixième de seconde près. Ça doit mijoter trois-quarts d'heure au moins. C'est le matin. C'est au moment des embouteillages. C'est pendant le Siècle d'or. C'est à l'arrivée des colons néerlandais. Ça ségrène. C'est de nuit les week-ends. Ça lui arrive souvent à peu près à l'heure où son mari sort du boulot. C'est représenté par un nouveau cercle dans la coupe du tronc. C'est simultanément. C'est quand j'ai envie. Et c'est ce qu'elle a le temps d'imaginer.

C'est vaste. C'est chiant. C'est cool. C'est tonitruant. C'est polymérisé. Ça a une forme globalement cylindrique. Ça a des ramifications au bout. Ça tient dans un sac. Ça prend deux heures en partant de Krakow. Ça a été retrouvé en mauvais état de conservation par trois mètres de fond. C'est en acier amélioré. C'est doux au toucher. C'est ton point de vue, pas le mien. C'est grandiose

parce que ça reste toujours en ré mineur. Ça se consume moins bien que le charbon mais mieux que la tourbe. Ça peut servir plus d'une fois. Ça dépasse la date de péremption depuis deux jours, tu peux le manger. C'est plus dangereux par là prenons plutôt par ci. C'est immobile en son essence. C'est logique. C'est sur 101 point 9. C'est plus agréable comme ça. C'est sobre, c'est pur, j'aime bien. Ça n'a aucun intérêt alors pourquoi le dis-tu. C'est long à faire. C'est un cadeau de votre féal, Sire. C'est raté. C'est un nombre premier. C'est le plus rapide du monde. Ça contient des vitamines C et B5, c'est bon pour elle tu crois pas ? C'est plat et toujours pluvieux. C'est un peu comme être enterré vivant mais en mieux. C'est hittite. C'est vert avec des irisations : en général, c'est un des animaux que les enfants préfèrent. C'est provisoirement indisponible. C'est marrant. Non, pas ici, c'est réservé. Ça découle de l'utilisation du collodion en photographie. C'est un des problèmes résolus par Maïmonide. C'est mesuré en gigahertz. C'est faux. Ça sonne toutes les demi-heures et j'arrive pas à l'arrêter. Ça cause des pertes humaines irréparables. Ça fait depuis midi que je l'attends (je crois que je vais y aller sans elle). C'est un organe de transmission linéaire attaqué par un signal sinusoïdal $V_e(t)$ restituant en sortie un signal sinusoïdal $V_s(t)$ de même fréquence mais d'amplitude différente. C'est bizarre quand ça vous arrive à vous. C'est peu probable mais après tout pourquoi pas. C'est la deuxième porte à droite en partant de l'entrée. C'est prouvé par l'expérience de tous les jours. C'est encore ouvert oui (nous fermons à 16 heures). C'est lors d'un de mes voyages que j'ai vu ça. C'est l'espace de Hilbert. C'est plutôt périmé comme idéologie. Ça serait mieux si c'était en

danois, là que voulez-vous que j'y comprenne ? Ça dépend. C'est ma dernière offre. Ce sont les nouvelles drachmes, la chouette a été supprimée (et c'est plus humble). C'est bien pour ça que je l'ai dit. C'est une méthode inspirée du yoga. C'est un contrat-type. C'est une blague, t'énervé pas. C'est 1 euro l'entrée pour les adultes. C'est incohérent. C'est riche en calcium. Ça va et ça vient. C'est dans la tête que ça se passe. C'est rue Garibaldi. Ça a été sans cesse recopié depuis l'Antiquité jusqu'au Moyen-Âge. C'est le seul moyen dans ces conditions. C'est pas très sympa de leur part. C'était meilleur quand c'était ta mère qui le faisait. Ça vient de l'Atlas. Ça diffère totalement du système de notation musicale européen. C'est un virus moins répandu que la grippe. C'est nul et non avvenu. C'est une irrévocable décision de l'appareil judiciaire. C'est ta paye d'aujourd'hui, reviens demain matin. C'est une bractée, pièce foliaire très simplifiée ou réduite à sa base, pouvant prendre une consistance ferme, voire être transformée en écailles dans certaines inflorescences (artichaut) ou certains bourgeons (pièces tuniqueées du bourgeon de marronnier). C'est vendredi. C'est en majorité passé dessous. C'est pas moi. C'est vendu au rabais. Parfois c'est réquisitionné. C'est son troisième livre. Ça arrive le matin et ça repart le soir. C'est le mois de l'Empereur. C'est 89 éléments de base plus des ondes, plus des champs, plus d'autres choses. C'est fermé et j'ai pas ma clé. C'est mignon comme tout à cet âge. C'est de ma faute et je vous prie de m'excuser Mr Hayamata. C'est une pure affabulation qu'on retrouve néanmoins dans toutes les biographies officielles. C'est tombé de l'arbre. C'est mûr pour une opération de vaste envergure. C'est une erreur

qu'on commet souvent. Ça vient de la chambre du colonel, allons vite voir ! C'est compris dans le forfait. C'est dans l'anthologie de la poésie américaine. C'est classique chez les schizophrènes. C'est fendu jusqu'à mi-cuisse et moitié transparent. C'est pour ça. C'est égal à $n+1$ dans l'ensemble des nombres réels. C'est pire que je ne le croyais. C'est rond et ça pique. C'est un chausson abandonné devant une résidence. C'est auto-collant. C'est d'origine africaine. C'est de 129 degrés en longitude. C'est la vie et on n'y peut rien (tais-toi donc un peu, cesse de te plaindre, arrête). C'est difficile à dire avec toutes ces syllabes bizarres. C'est pléistocène. C'est fréquent. C'est semblable à la combustion d'une bougie : ça consomme de l'oxygène, ça produit du CO₂ et de la chaleur. C'est inadmissible. C'est pas très malin de ta part. Ça peut atteindre adulte 3 mètres d'envergure. C'est exact. C'est violacé et ça s'accroche aux parois des maisons. C'est relatif. C'est le moins que l'on puisse faire. C'est du 42. C'est la porosité d'une roche encaissante. C'est une gravure érotique qui fait de l'effet aux femmes. C'est viral et non bactérien. C'est doré, tout le fond est doré, le devant est argenté. C'est une nature morte de la première moitié du XVII^e siècle. Ça tourne autour de Jupiter. Ça a le corps d'un lion et le visage d'une femme. C'est joli comme tout. C'est arrivé pendant la conférence, je te jure. C'est trop calcaire. C'est inaudible, augmente le volume. C'est réparable en dix séances d'une heure. C'est grillagé. C'est puissant. *C'est la raison pour laquelle je suis libre dans mon château.* C'est commode. C'est énervant. C'est râpeux comme une langue de chat. C'est plus pratique qu'une perceuse avec fil. C'est contrôlé par les gamètes. C'est à boire chambré. Ça part pas. C'est la bonne

cette fois. C'est ma première de la journée. C'est un homme d'une circonspection admirable. C'est flou. C'est mieux comme ça. Ça se fait enfant. C'est tourné en 16 millimètres. Ça a reçu le prix Akutagawa. Ça appartient au starets. C'est pelucheux sur le pourtour. C'est excitant à cet endroit. C'est mal, ne le fais plus. Ça traîne un peu derrière le pare-chocs. C'est nouveau. C'est cher en ce moment. C'est affligeant. C'est déjà trop tard. C'est bon à savoir. Et ça le concerne.

Alors. Né quelque part sur l'œcumène terrestre il entre au début d'un certain siècle à la Hochschule de Berlin ; de 1926 à 1928, il construit une maison pour sa sœur, en Autriche ; en 1921 il a publié le *Tractatus logico-philosophicus*. Élevé par son grand-père après la mort de ses parents il utilise l'art de préparer et servir une boisson chaude comme cadre de l'une de ses productions graphiques. Aux Thermopyles il se fait massacrer sur place avec ses trois cents hommes — une inscription commémore : « *Passant, va dire à Sparte que ceux qui reposent ici sont morts pour obéir à ses lois* ». Au troisième siècle avant celui qui meurt les bras allongés ils envahissent une péninsule, ce qu'ils avaient déjà fait au quatrième pour une autre ; de plus en plus soumis au premier par un homme de guerre de cette dernière, ils sont envahis au quatrième et au cinquième siècles après ledit mort, par un groupe humain auparavant situé plus à l'est. Après une éducation dans un monastère bouddhiste il écrit pour les plus célèbres chanteurs de

Jôruri et des acteurs de Kabuki comme Sakata Tôjûrô ; un jour, il est sur une route de terre, il évite une flaque d'eau en allongeant son pas, il y a un bosquet sur la gauche, il pleut. Il traverse la Wallonie à pied ; avocat pour truands jusqu'en 1975, vendeur de pastis l'année suivante, il porte aujourd'hui une barbe « poivre et sel ». Petit-fils d'Annius Verus, trois fois consul et préfet de Rome, il écrit : *L'âme de l'homme se déshonore elle-même, d'abord quand elle devient, autant qu'il dépend d'elle, comme un apostume et un abcès du corps du cosmos* ; le bas de sa toge est souvent impeccable. Originaire d'Arcadie, il avait un torse et des bras humains, mais les jambes, les oreilles et les cornes étaient celles d'un ovin mâle. Il refuse de laisser le bout de viande de phoque à sa sœur ; seul l'oncle paternel a toute autorité pour intervenir. Un des légistes de Philippe Auguste, il a une sœur et, à 27 ans, deux fils ; dans un traité qu'il écrit, il n'exclut pas totalement noblesse et clergé de la cour du monarque. À un moment il est à droite de deux autres personnes et légèrement en avant par rapport à leurs chevaux. Il pense très jeune à devenir moine mais, fils de soldat, il doit servir dans la garde impériale ; ayant un goût prononcé pour la viande de veau, il essaie de et parvient à s'abstenir d'en manger ; plus tard il pratique la vertu en partageant son manteau. Chanteurs de rock, sous coke, ils saisissent à bras-le corps un petit requin empaillé et tentent de l'enfourner dans le vagin d'une journaliste venue les interviewer. Protagoniste parmi d'autres du mouvement de désurbanisation, mais au courant de rien, il parle un latin dégradé et rural ; il s'occupe du champ qu'il a gagné suite à sa longue carrière, dirige quelques esclaves, et se couche fatigué le soir.

Journaliste alcoolique, d'origine modeste, à ne pas confondre avec son homonyme James Thomson (1700-1748), il publie *The City of Dreadful Night* ; son désespoir est absolu ; son corps pulse du sang et expulse du CO₂. Juif portugais, il discute avec des marchands sur le bord du canal Herengracht, à Amsterdam ; il cherche à définir un « bien véritable » qui puisse procurer « une éternité de joie souveraine et parfaite » ; enfant, il caresse un chien sur le dos, les flancs, puis sous la gorge ; plus tard il consacre une part de son temps à passer sa main de façon répétitive sur des lentilles, sur les propriétés optiques desquelles, d'ailleurs, il réfléchira. Pendant deux ans, il vit dans un appartement qu'on lui a prêté par charité ; il le vide de tout meuble et, sur le sol à nu, il dépose, un jour, environ 50 cm de feuilles mortes, dans toutes les pièces ; dans cet espace aménagé, il évolue librement, nu lui aussi : la majeure partie de ses journées se passe à déclamer (ou gueuler) des extraits de pièces dramatiques, poèmes, journaux, etc. ; il y travaille une diction parfaite, puissante, monstrueuse même ; plus tard il niera le travail effectué pour créditer à la place le seul génie, grâce divine ; lors du tournage d'un film en Amazonie, il doit jouer une scène où un chef indien veut le tuer ; il apprendra plus tard que ce même chef indien avait effectivement fait la proposition au metteur en scène de le tuer lui, acteur principal ; c'est un acteur d'expression allemande, ou animale, comme on voudra. Il prône la *ghurba*, c'est-à-dire le fait de se vouloir étranger, *gharîb*, à un monde déclaré corrompu et égaré par de mauvais guides. Elle fait ses adieux au droit positif suite à la loi du 9 octobre 1981. Après avoir laissé couler dans son oreille une série très précipitée de

phonèmes dont l'assemblage à un niveau sémantique le trouble profondément, il rabat violemment derrière lui la porte de cuir de la yourte et part au galop dans la steppe, sans rien répliquer. Il propose de « placer l'ensemble de la production franco-allemande de charbon et d'acier sous une Haute Autorité commune, dans une organisation ouverte à la participation des autres pays d'Europe » ; il sera d'ailleurs plusieurs fois mêlé à des affaires de construction européenne, souvent en collaboration avec Jean Monnet. Recto verso sur trois pages agrafées il prend des notes sur un ouvrage qui traite d'une des premières civilisations humaines ; il y note divers composants de la réalité naturelle antique de ladite civilisation : *Faune* : gros gibier : bubale, ibex, oryx, gazelle-dorcas, daim, bouquetin, âne sauvage, autruche, bos primigenius. *Prédateurs* : lions panthères léopards guépards hyènes renards caracals lynx chacals chiens et chats sauvages. *Petits mammifères* : fourmilier lièvre hérisson singes (babouin, cercopithèque), etc., etc. ; au bout des trois pages, de fatigue, il a supprimé toutes les ponctuations et marques de pluriel, et tout abrégé ; il se méprise de n'être pas assez résistant et se félicite de parvenir à simplifier pour gagner du temps. Proclamée docteur de l'Église en 1970 et première femme dans ce cas, elle se qualifiait elle-même (alors que l'autre grand réformateur catholique disait Je ne suis qu'un fumier, je dois demander à Notre Seigneur qu'à ma mort on jette mon corps aux ordures pour qu'il soit dévoré par les oiseaux et les chiens) de « misérable auberge du Seigneur » et d'« Océan de misères » ; sur ses pieds froids, pas de vernis, sur ses lèvres, pas de rouge ; on raconte que pendant la guerre, dans

les camps, les femmes se piquaient le doigt avec une aiguille, puis étalaient le sang sur leurs pommettes amaigries. Ayant fui l'avancée des Allemands, côtoyé des milieux douteux, mais craignant la répression résistante, il conduit chat et femme d'un bout à l'autre de « l'Allemagne en flammes » ; il erre de bahnhof en bahnhof, il baragouine un allemand de seconde zone et, racontera-t-il plus tard, il se charge un moment d'un troupeau d'enfants malades, schème dont se souviendra un écrivain japonais qui a obtenu une récompense importante pour ses œuvres intégrant son fils handicapé, l'« enfant-monstre » ; vingt ans après, il vit dans un pavillon de banlieue, sous les sauts et les glissements de sa compagne danseuse, devant les aboiements de ses chiens qui l'aident à tenir le monde à distance ; nostalgique des rois par pur sentimentalisme, il s'inspire un peu du parler classique, qu'il mêle à de l'argot parisien. Alors qu'il est engagé dans de grandes boucheries sur le front de l'est il trouve quand même le temps de réorganiser à distance, de son camp militaire, la Comédie-Française ; il a l'habitude de traiter une multitude de dossiers les uns après les autres, et sa capacité à produire un travail soutenu et régulier l'y aide beaucoup ; il faut dire également qu'il a développé une grande résistance à la fatigue et une maîtrise impressionnante de son temps de sommeil : il peut par exemple dormir en tout et pour tout, et ce pendant de longues périodes, seulement deux plages de deux heures par jour ; entre ces plages, il étudie, il tient des séances d'état-major, il rédige des lettres, donne des ordres et envoie des directives. Par le biais des nestoriens depuis longtemps établis dans son pays, il tente de préparer une alliance de revers

avec les croisés, contre les Mamelouks musulmans d'Égypte ; l'alliance Mongols-Croisés aura quelques temps une certaine réalité de fait, les Arméniens s'y joignant même pour tenter d'abattre la superpuissance égypto-syrienne ; surtout, elle demeurera pendant longtemps un sujet de frayeur pour les Sultans, qui s'empresseront de détruire les forteresses croisées des côtes et de châtier l'Arménie, dès qu'ils en auront acquis les moyens. Dans un de ses spectacles elle danse quatre personnages, tous féminins, définis par la couleur de leur robe ; à chaque couleur correspond une gestuelle, une atmosphère psychologique, un déroulé du bras et un plissé de la jambe. Punk à ses débuts, les cheveux toujours longs, hérissés, il braille ses textes poétiques sur des musiques déstructurées aux instruments hyper-saturés ; il habite quelque temps au Brésil, produit un album rock aux accents légèrement latino et incarne, à cette époque, une sorte de crooner sudiste déphasé ; de passage dans une partie de l'Europe, il voit à la télévision la prestation démente d'une formation appelée « les nouveaux bâtiments qui s'effondrent », et fait sa connaissance, puis travaille avec elle ; inspiré à la fois par le style apocalyptique de l'Ancien Testament et par les ambiances marécageuses des textes du sud des États-Unis, il écrit un long roman assez éblouissant, mais qui manque cependant d'une vraie portée esthétique. Jeune, blond, les yeux vairons (un œil vert un œil bleu) il se tient debout pendant plusieurs minutes dans l'obscurité — cette obscurité étant proprement massacrée par une lumière de spot, très forte et très blanche, qui vient de derrière lui. D'abord évêque de Luçon en Poitou il développe dans son diocèse la

contre-réforme catholique ; ambitieux, il parvient à entrer comme second couteau au cabinet du roi, dans l'entourage d'un favori particulièrement avide ; quand celui-ci tombe en disgrâce, sa carrière recule un grand coup ; mais, restant fidèle à la reine-mère, il revient au premier plan lorsqu'il réussit à réconcilier les deux parties après la courte et rocambolesque mini-guerre civile qui est restée dans l'historiographie sous le nom « guerre de la mère et du fils » ; devenu Principal Ministre, il dépend pendant une bonne vingtaine d'années de l'humeur du roi ; manœuvrant, pragmatique, efficace, il se maintient et s'enrichit, lui et ses proches ; le premier, il utilise la forme périodique du média écrit à des fins de propagande politique : en sous-main, il fait écrire ou écrit lui-même fausses nouvelles et articles tendancieux, pour justifier par exemple l'alliance de son pays, superpuissance catholique mais également superpuissance européenne, avec le camp protestant ; de temps à autre il porte à son majeur droit un anneau couronné d'une pierre ; sur les documents présumés de sa main, beaucoup sont des quasi-faux parce qu'il faisait imiter son écriture par des secrétaires afin d'alléger sa charge de travail, déjà considérable. On n'est pas sûr qu'il soit bien le visage de son portrait ; de sa vie, on a seulement de pauvres témoignages très tardifs ; né en Amérique du Sud, de la grande ville située sur l'estuaire d'un grand fleuve, il arrive en France par bateau, ou par miracle ; dans son œuvre, on apprend quelques détails intéressants sur sa vie : par exemple qu'il écrit avec une plume, à la lumière d'une lampe, dans une chambre ; il écrit en tout et pour tout deux textes, dont il reste au monde, pour le premier cinq ou six exemplaires

originaux, pour le second un seul ; publié à compte d'auteur, il n'est lu par personne jusqu'à ce qu'une poignée de jeunes écrivains belges retrouvent, après la faillite d'un éditeur, les exemplaires de sa première œuvre ; ils communiquent cette découverte à des collègues français ; en 1919, un groupe de jeunes porteurs de plumes amateurs de folie, d'étrangeté et de surnaturel publie Poésies, qui n'est pas un recueil de poésies, dans la revue Littérature ; en 1920, un jeune esthète proche des jeunes gens précédemment cités établit les variantes entre deux formes des Chants, qui ne sont pas des chants ; on retrouve par ailleurs quelques lettres dont l'une, à son banquier, dit : *...si vous m'aviez annoncé l'autre jour, dans l'ignorance de ce qui peut arriver de fâcheux aux circonstances où ma personne est placée, que les fonds s'épuisaient, je n'aurais eu garde d'y toucher ; mais certainement j'aurais éprouvé autant de joie à ne pas vous écrire ces trois lettres que vous en auriez éprouvé vous-même à ne pas les lire ; vous avez mis en vigueur le déplorable système de méfiance prescrit vaguement par la bizarrerie de mon père ; mais vous avez deviné que mon mal de tête ne m'empêche pas de considérer avec attention la difficile situation où vous a placé jusqu'ici une feuille de papier à lettre venue de l'Amérique du Sud, dont le principal défaut était le manque de clarté ; car je ne mets pas en ligne de compte la malsonnance de certaines observations mélancoliques qu'on pardonne aisément à un vieillard, et qui m'ont paru, à la première lecture, avoir eu l'air de vous imposer, à l'avenir, peut-être, la nécessité de sortir de votre rôle strict de banquier, vis-à-vis d'un monsieur qui vient habiter la capitale... Pardon, monsieur, j'ai une prière à vous faire : si mon*

père vous envoyait d'autres fonds avant le 1er septembre, époque à laquelle mon corps fera une apparition devant la porte de votre banque, vous aurez la bonté de me le faire savoir ? ; au reste, je suis chez moi à toute heure du jour ; mais vous n'auriez qu'à m'écrire un mot, et il est probable qu'alors je le recevrai presque aussitôt que la demoiselle qui tire le cordon, ou bien avant, si je me rencontre sur le vestibule... ; et tout cela, je le répète, pour une bagatelle insignifiante de formalité ! Présenter dix ongles secs au lieu de cinq, la belle affaire : après avoir réfléchi beaucoup, je confesse qu'elle m'a paru remplie d'une notable quantité d'importance nulle... ; en juin 1870 il habite un immeuble à cinq ou six étages dont les appartements sont desservis par trois escaliers ; quand il meurt à 8 heures du matin, l'année suivante, il a vingt-quatre ans ; dans les arbres des parcs, les oiseaux parisiens possèdent des larmes de crocodile qu'ils ne veulent pas lâcher, les rhinocéros errent éperdus dans les ruelles et, de douleur, les adolescents ressuscitent les petits enfants qu'ils ont tués, pour connaître avec eux, à nouveau, le drame de la mise à mort. Prisonnier dans un camp il rédige dans sa tête quelques centaines de pages traitant d'un sujet de sa discipline, la géographie — là où il est il n'y a pas de supports et pas de stylos ; libéré, il transcrit tout sur papier ; cette œuvre devient une des œuvres de référence à la fois de son thème et de sa discipline. On dit généralement qu'il eut pour maître de musique Damôn, dont on assure qu'il faut prononcer le nom avec la première syllabe brève ; mais, d'après le savant qui fut entomologiste, biologiste, rhétoricien, politologue, etc., c'est auprès de Phylotidès qu'il apprit la musique ; quant à Damôn, c'était un homme éminent par son

savoir, il semble avoir voulu dérober sa capacité à la foule en se couvrant du nom de musicien ; il l'assistait lui, l'athlète de la politique, pour le frotter d'huile et lui enseigner la lutte ; cependant on s'aperçut que la lyre de Damôn n'était pour lui qu'un prétexte ; soupçonné de graves intrigues et de manœuvres en faveur de la tyrannie, il fut banni par ostracisme et donna matière aux attaques des poètes comiques. Il est né le 15 octobre 1844, sur le champ de bataille de Lützen ; le premier nom qu'il entendit était celui de Gustav-Adolf ; ses ancêtres étaient des nobles polonais : il semble que le type s'est bien conservé malgré trois « mères » allemandes ; à l'étranger on le prend habituellement pour un Polonais : encore cet hiver le registre des étrangers de Nice l'a inscrit comme Polonais ; on lui a dit que sa tête apparaît dans des tableaux de Matejko ; sa grand-mère faisait partie du cercle de Goethe et de Schiller à Weimar : son frère succéda à Herder comme Surintendant Général de Weimar ; il a eu le bonheur d'être élève de la vénérable Schulpforta, de laquelle sont sorties tant de figures qui comptent dans la littérature allemande (Klopstock, Fichte, Schlegel, Ranke, etc.) ; il étudia à Bonn, plus tard à Leipzig : le vieux Ritschl, à cette époque le premier philologue d'Allemagne, le distingua d'emblée ; à 22 ans il était collaborateur du « Literarisches Zentralblatt » ; c'est à son initiative que l'on doit la fondation de la société philologique de Leipzig, qui existe toujours ; au cours de l'hiver 1868-69, l'université de Bâle lui offrit une chaire de professeur : il n'était même pas Docteur ; l'université de Leipzig lui a conféré après coup le titre de Docteur, d'une façon très honorifique, sans aucun examen, sans même exiger de thèse ; de Pâques 1869 à

1879 il demeura à Bâle : il lui fallut renoncer à sa nationalité allemande, faute de quoi il eût été incorporé trop tôt comme officier (artillerie montée) et dérangé dans ses fonctions académiques ; il n'en est pas moins expert dans deux armes, le sabre et le canon — et, peut-être, aussi dans une troisième... ; à Bâle, tout allait pour le mieux malgré sa jeunesse : il arriva, notamment lors de soutenances de thèse, que le candidat fût plus âgé que l'examineur ; une grande faveur lui fut octroyée du fait que s'établit entre Jacob Burckhardt et lui un rapport chaleureux, chose inhabituelle chez ce penseur très érémitique et vivant très à l'écart ; une plus grande faveur encore du fait que dès le début de sa vie bâloise il entra dans une intimité infiniment proche avec Richard et Cosima Wagner, qui vivaient à l'époque sur leur propriété de Tribschen près de Lucerne, comme sur une île et comme détachés de toutes leurs relations antérieures ; plusieurs années durant ils ont tout partagé, les grandes et les petites choses, c'était une entente sans limites ; à partir de ces relations il fit la connaissance d'un grand nombre d'hommes (et de femmes) intéressants, au fond presque tout ce qui croît entre Paris et Pétersbourg ; vers 1876 son état de santé empira ; il passa alors un hiver à Sorrente avec sa vieille amie la baronne Meysenbug (« Mémoires d'une Idéaliste ») et le sympathique Dr Rée ; il n'y eut aucune amélioration ; une céphalée extrêmement douloureuse et tenace se déclara, qui épuisait toutes ses forces ; cela s'accrut d'année en année jusqu'à un degré de souffrance intense et continue, si bien que pour lui l'année comptait 200 jours de souffrance ; ce mal dut avoir des causes tout à fait locales, on ne

trouve pas la moindre trace d'une base neuro-pathologique ; il n'a jamais eu un seul symptôme de dérangement mental ; pas même de fièvre, aucune syncope ; à cette époque son pouls était aussi lent que celui de Napoléon 1er (60) ; sa spécialité était d'endurer les poussées douloureuses cru et vert, avec une parfaite lucidité deux à trois jours de suite, accompagnées d'une expectoration continue de mucosités ; on a répandu le bruit qu'il serait dans une maison de fous (et même qu'il y serait mort) ; rien n'est plus erroné ; c'est même dans cette période épouvantable que son esprit parvint à sa maturité ; témoin « Aurore » qu'il a écrit en 1881 au cours d'un hiver de détresse incroyable, éloigné des médecins, de ses amis et de sa famille ; ce livre est pour lui une sorte de « dynamomètre » : il l'a écrit avec un minimum de force et de santé ; à partir de 1882 il commença à remonter la pente encore que très lentement : la crise était surmontée (son père est mort très jeune, exactement à l'âge qu'il avait lui-même lorsqu'il était au plus près de la mort) ; encore aujourd'hui il a besoin d'une extrême précaution ; quelques conditions climatiques et météorologiques sont indispensables ; ce n'est pas un choix mais une nécessité si il passe l'été en Oberengadin et l'hiver sur la Riviera... ; finalement la maladie lui a été du plus grand profit : elle l'a détaché, elle lui a redonné le courage de lui-même... ; il est aussi, d'après ses instincts, un animal vaillant, voire militaire ; la longue résistance a exaspéré un peu son orgueil ; — s'il est un philosophe ? ; — mais qu'importe !... Il est une des 1024 personnes qui assistent à l'inauguration du concile œcuménique de 1274 ; lors de cette cérémonie, il se rend compte que son voisin de droite

a un grain de beauté sur le lobe gauche de l'oreille ; c'est un homme grand, aux cheveux clairsemés, au nez trop court ; il a beaucoup de prestige, venant d'un diocèse estimé. Il commence par dénigrer les neuf livres que la vieille femme veut lui vendre ; il se tient devant elle, lui narquois, elle pouilleuse, il refuse ; quelques temps après la vieille revient le trouver, dit qu'elle a déjà détruit trois des neuf livres et qu'elle lui vend les six restants, pour le même prix ; il hésite mais refuse à nouveau ; elle repart et revient, lui propose cette fois les trois ultimes livres — elle a brûlé les autres ; le prix est toujours celui des neuf ; se disant que la chose doit être précieuse, que peut-être il commet une erreur, il achète ces livres ; pour la tradition, ces recueils de phrases incompréhensibles achetés par le roi Tarquin à la vieille femme grecque, contiennent le secret de la puissance de Rome et la clé de son destin : ils sont, par conséquent, conservés comme secret d'État et appartiennent aux Arcana Imperii. La première fois qu'il touche une arme à feu, il essaye de la charger ; il place la poudre comme on lui a dit et fait les autres gestes ; quand il veut tirer, il fait peur à tout le monde ; il allume la mèche, et le coup ne part pas car la poudre est mouillée ; quand il aura appris le fonctionnement du fusil il tuera pas mal de ces satanés Écossais, de vraies bêtes rousses. Son état de pauvreté est grand et bien visible ; lorsqu'il rencontre un homme de Dieu qui veut montrer l'exemple à son élève, qui l'interroge sur les vérités évidentes de la foi, il se voit proposer de réciter le pater noster ; il récite en effet : « Notre cher Père, qui êtes ciel, sanctifié, soit notre règne arrive, ta volonté faite, ciel et terre, donne-nous faute comme nous donnons aux nôtres, ne nous

conduit pas en maligne tentation, mais délivre-nous de l'Empire, et la force, et la magnificence, dans l'éternité. Ama » ; l'homme de Dieu est consterné et il est fouetté. Il est présenté en pied, bien debout, les bras écartés ; la caméra dessine une ellipse moyennement rapide autour de lui, en fait autour d'un point imaginaire décalé par rapport à lui ; mais lui donc, son poil est brun, mais peu dru, important surtout dans les zones du plexus solaire, des aisselles, des mollets, la zone pubienne et nombrilair ; c'est un célèbre humaniste ; il a commencé l'hébreu à 17 ans après avoir déjà acquis une base antique gréco-latine ; le soir, il travaille à la lumière d'une bougie ; un jour, il a trop travaillé et s'endort sur son pupitre ; il se réveille à cause de son bonnet qui a pris feu. À 6 ans elle a le privilège, réservé à ceux et celle qui ont « de bons parents », qui sont « bien nés », d'être Ourse ; avec les autres petites filles athéniennes, elle défile. Quand il comprend que les élections vont tourner en la défaveur du parti qu'il dirige, il interrompt la séance pour motif religieux ; ayant entendu le tonnerre, bien qu'étant le seul dans ce cas, il sait que les dieux ne sont pas du tout d'accord avec la poursuite de la séance ; sans doute y a-t-il un vice de forme quelque part ; les élections sont ajournées jusqu'à ce que des consultations divinatoires ou oraculaires aient dénoncé l'élément perturbateur. Héros de tragédie domestique, il dit dans les vers *I'll not martyr thee, / Nor mark thee for a strumpet, but with usage / Of more humility torment thy soul / And kill thee, even with kindness*, sa hargne envers Anne, coupable d'adultère au domicile conjugal. Les oreilles rouges à cause du froid, il se tient debout ; deux hommes l'emportent ; il a volé du blé et sera donc

pendu. Elle achète la « HOUSSE DE COUETTE réversible 1 face fond noir, 1 face fond écru. Rabat au pied pour border », référence 572.8620, taille 240x220 cm, pour deux pers., article D de la page 39 du catalogue 98-99. Il regarde avec distraction l'annonce qui dit « Nord (telle ville) au cœur d'un site calme arboré, prox centre ville superbe villa 300 m2 parc + 3 000 m2 5 ch + 1 bur 2 sdb + 3 sde, matériaux qualité piscine à débordement superbe ! 3,2 MF REF. 2501 » : il ne cherche pas de logement. Elle écrit un roman qui a pour thème : Séquestrée dans un grenier par sa mère pendant toute son enfance, elle connaît l'amour avec son frère aîné et devient danseuse étoile. Il lui livre une pizza froide, qu'elle mange avec dégoût. Il dit qu'il a fait des transferts prévisionnels toute la journée et que bon là il ne demande pas la lune juste ce qu'un mari est légitimement en droit d'attendre de sa femme le soir comme « gâterie » (en plus toi tu bosses pas à plein temps). Sur quatre générations après le grand Empereur d'Occident l'âge moyen de décès pour les femmes est de 36 ans ; 39 % d'entre elles dépassent 40 ans contre 57 % des hommes ; elles sont victimes de pas ou trop peu de soins, de carences en fer, de problèmes gynécologiques dus d'une part à la difficulté de l'accouchement humain et d'autre part à la malpropreté des mâles. Quand il visite, avec son épouse et leurs enfants, l'exposition universelle de Crystal Palace de 1851, il ne se rend pas compte que les États-Unis ont dépassé la mère-patrie anglaise dans le domaine des machines-outils ; mais ce n'est pas un problème car il est verrier de son état, assez âgé, et pas intéressé (ni menacé) par ces faits. Grâce à un piège habile il capture un singe de la savane, le regarde avec

affection et l'attache à un arbre ; il lui jette alors plusieurs morceaux de sel que le singe accepte comme des bonbons ; il le laisse là et revient le lendemain ; il le libère : le singe assoiffé se dirige droit vers une source d'eau cachée par des rochers : il le suit en courant, et par sa ruse, bénéficie de l'expérience animale ; maintenant il peut boire. Président des États-Unis, il consulte ses 7 conseillers sur la question Devons-nous abolir l'esclavage ; tous lui répondent unanimement : Non ; il conclut, président des États-Unis : Sept non, un oui, le oui l'emporte. Sage entre les sages, il dit à l'homme qui vient lui annoncer la mort de ses enfants dans un naufrage : Je savais que j'avais engendré des mortels. Il dispute son chat en disant : qu'est-ce que t'as fait ? t'as le cou tout mouillé ! t'as plongé la tête dedans ou quoi ? tu bois comme une girafe. Elle demande qu'on lui fournisse explicitement une liste de paramètres la guidant dans les opérations à effectuer (sans quoi vous n'aurez rien de prêt pour demain). Abandonné dans le désert à la merci de tout, les brigands, les bêtes sauvages, lorsque les brigands s'approchent de lui un lion apparaît et le protège. Elle a 600 de QI. Il lance le cinéma scientifique en France en créant avec le physicien Jean Perrin l'Institut de Cinématographie scientifique ; parmi leurs productions, *L'œuf d'épinoche*, *de la fécondation à l'éclosion* (1929) et également le terrible *L'électrophorèse du nitrate d'argent* (1932). En février 1955 ses yeux s'emplirent une nouvelle fois de larmes. Ils subissent un échec cinglant causé en grande partie par une erreur de gestion financière. Elle s'endort souvent la main enrobée autour de sa petite pêche sexuelle. Il ouvre l'abdomen du singe et en retire les entrailles encore chaudes. Il est surpris et

quand même moitié dégoûté quand il apprend que les Français mangent le maïs *en salade*, avec de la *vinaigrette* !! Compromis dans plusieurs affaires il décide de cesser momentanément le commerce de la drogue. Il la supplie de se montrer raisonnable. Elle enlève son soutien-gorge. Il découvre le niveau VI de l'antique Troie. Elle fredonne un air de sa prime jeunesse. Il distingue les savoirs *théoriques*, qui disent ce qui est, des savoirs *procéduraux* qui sont issus en partie des premiers et permettent de construire des procédures pour faire ce que l'on veut faire. Il a faim et sort acheter des nems et du riz. Dans l'article « Sophistique » de l'Encyclopædia Universalis version CD-Rom, elle a cette formule : *La philosophie est un chien, la sophistique est son loup*. Ils stoppent subitement leur conversation à son sujet au moment où il entre ; ensuite ils se dispersent rapidement. Pour lui il y a six racines, dont quatre éléments matériels et deux forces. Un jour elle nous apprend une danse grecque, là, en plein milieu de la cuisine ; après une succession de pas compliqués nous effectuons un tour complet et revenons à notre position initiale. Ils respirent vingt-quatre heures sur vingt-quatre, comme beaucoup avant eux, comme beaucoup après eux ; les animaux le font aussi en général ; leur durée de vie moyenne est de 52 ans. Il s'injecte la morphine que sa situation professionnelle de médecin lui permet de se procurer assez facilement ; étant donné que les doses sont contrôlées, il en prescrit une certaine quantité aux patients, et en prélève une partie pour son propre usage ; il arrive parfois que les malades souffrent clairement du fait de cette sous-médication. Il mélange le sable, le gravier et les autres composants pour obtenir

une sorte de ciment qu'il verse dans un sac, que l'autre lui tient tant bien que mal ouvert. Elles défèquent en général accroupies derrière un buisson. Il utilise en 1469 la formule *moyen-âge* pour désigner cet intervalle de temps et d'hommes médiocres qui le séparent de l'Antiquité ; bibliothécaire du pape, il classe pourtant les livres en sept grandes disciplines issues des sept arts libéraux. Suite à leurs victoires sur les Russes ils étendent une frontière qu'ils doivent, leur armée tout entière, défendre à skis. Il n'a même pas l'idée d'épargner le bébé ; fils de parents démoniaques, il est démoniaque lui aussi. Général soviétique, il est fait prisonnier avec ses troupes par les Allemands, en 1942 ; antisoviétique, il obtient le commandement de l'Armée de Libération Russe, formée par les nazis avec les Russes prisonniers, pour combattre l'Armée Rouge ; en mai 1945, lui et une de ses divisions entrent à Prague ; là, ils changent de camp et se battent contre les SS ; par la suite, deux versions : l'une dit qu'il est arrêté par les Soviétiques ; l'autre, que, rendu aux Américains, ceux-ci le livrent aux Russes ; en 1946, lui et six autres généraux convaincus de trahison sont condamnés à mort par pendaison. Il met le Petit au bout et gagne sa garde contre. Ce n'est que sur son lit de mort qu'il osera avouer son athéisme fondamental. Elle se baigne en compagnie de trois hommes et deux femmes. Il pirate une cabine téléphonique. Elle discute avec des copines. Interrogé sur sa responsabilité dans le drame il plaide : non-coupable. Elle est emmaillotée par les femmes. Il épelle son nom une première fois puis rapidement, une deuxième et une troisième ; il comprend alors que le fonctionnaire a un problème d'oreille. Il parie sur un outsider, suit

la course avec fièvre, et rentre à la maison les poches vides. Il fume des Lucky Strike appuyé sur les chenilles d'un char. Elle s'occupe des pâtes, et lui du poulet ; il le tourne à la broche, elle le questionne sur l'opportunité de rajouter des épices. Énervée par cette remarque de son père elle ne participe plus, pendant quelques minutes, à la discussion familiale. Il lui dit en danois : Petit con ! je vais te rattraper ! Il met l'argent dans le petit panier. Un jour il fait le rêve suivant : Seul dans une grande forêt, il est poursuivi et sort un bâton de sous sa soutane. Elle décide de cesser la grève. Il enfreint le secret professionnel par mauvaise conscience, et révèle quelques aspects de l'affaire à un journaliste. Elle donne à son petit-fils des informations sur l'argent qu'elle lui a prêté, demande des nouvelles et finit la lettre par *Pour nous cela va à part la tête que nous perdons de plus en plus* (il trouve cette phrase émouvante, mais ne donnera guère suite). Habile et expérimenté, il fabrique une grappe de raisin en verre, chaque petite bulle étant produite par un petit pincement de la surface brûlante et malléable du verre, suivi d'une brève mais forte expiration dans le tube ; de même il forme une carafe dotée d'une anse et de deux becs verseurs — l'un d'eux émane de la grappe de raisin, placée à l'intérieur ; d'après ce qu'on m'a dit, cet objet sert à préparer les sauces : on met du vinaigre dans la grappe et de l'huile d'olive dans la carafe, autour — un joli effet de couleur doit en résulter ; quand il a fini, tout le monde l'applaudit. Il apprend du pasteur la mort de sa femme. Elle taille ses ongles et les vernit en y apposant deux couches, l'une incolore, l'autre parme ou violette. Il dit qu'il est venu au monde dans le pays de Nekheb, et que son père était un

soldat du roi de la Vallée et du roi du Delta Seqenenrê ; qu'il s'engagea comme soldat à sa place sur le bateau du « Taureau sauvage » à l'époque du seigneur des deux pays Nebpehtirê, alors qu'il était encore un jeune homme et qu'il n'avait pas encore de femme et qu'il dormait dans un hamac fait d'un filet ; mais que lorsqu'il eut fondé un foyer, il fut enrôlé sur le bateau « Septentrional » parce qu'il était un valeureux ; puis qu'il a été à la suite du souverain, à pied, derrière son char pendant le siège de la ville d'Avaris, et qu'il a donc combattu à pied devant Sa Majesté. Il ferme la porte et sort. Il casse le rasoir, extrait la lame, la teste sur son ongle, puis se donne la mort. Elle fait une plaisanterie qu'une autre personne répète parce qu'une troisième n'a pas bien entendu la fin. Suite à ce désir qui s'est exprimé les séries vont se succéder : les *Backscreens* (1980), premières photographies en couleur ; *Les Gens ordinaires* (1982) ; *La Vraie Cindy* (1982), où, cette fois, elle se présente sans fard et sans poses théâtrales ; les *Drames en costume* (1983), où elle apparaît sous divers déguisements ; les séries des années 1984 à 1986 marquent un tournant : dans *Les Monstres*, elle se représente, à l'aide de masques, de mannequins, de poupées gonflables, dans le rôle d'êtres pour ainsi dire inhumains ; cette imagerie, ironiquement malsaine, sera encore exagérée dans la série des *Catastrophes* (1987-1988), où elle apparaît souvent comme battue, maltraitée ou morte ; dans les œuvres des années 1990, *Les Tableaux vivants*, elle cite l'histoire de l'art en interprétant certains personnages d'œuvres célèbres de Fouquet, de Raphaël, de Caravage... ; partagée entre cette projection permanente de soi et le travestissement qui masque

son identité, elle parvient à être le portrait de l'autre et à être elle-même comme une autre. Il hache les feuilles, les roule dans sa main en petites boules compactes et les porte une à une à sa bouche. Il allait ajouter quelque chose mais se ravise. Elle préfère demander à son mari avant d'accorder la main de sa fille. Appuyé contre un poteau de bois il évalue la bête comme plutôt bonne ; cependant il ne réussira pas à la revendre à un prix supérieur à son prix d'achat ; ayant perdu pas mal de pesos, il ne remettra même pas en question son savoir-faire et la qualité de son jugement. Plusieurs matins, il se trompe entre la tasse de café et le cendrier : la cendre va dans la tasse ; il la retire à la cuiller, et boit. Pour expliquer sa conduite elle utilise une métaphore assez vulgaire qui la fait apparaître plutôt sous un mauvais jour. Il lui dit de faire ceci et cela et lui, il a toujours obéi. Il aperçoit un moineau qui se baigne dans l'impluvium. Elle produit son dernier ovule. Il ferme sa boutique et se joint à la manif. Son aire visuelle est active et il peut localiser sa bague, déplacer la main vers elle, puis la retirer du doigt et la poser sur la table de chevet. Il forge une statuette de bronze à la longue tête fine. Il a du mal à finir son mémoire. Elle a rendez-vous. Il repart lundi par le train. Il passera sa vie marqué par cette expérience d'adulte. Ils s'interrogent sur la physionomie des églises orientales. « Il avait de grands yeux verts qui me regardaient. » Il m'a demandé de te dire si tu voulais bien sortir avec lui. Elle lui dit : Mets-la moi maintenant. On l'envoie à Chinatown avec une petite enveloppe ; il ramène du laudanum et de l'opium aux Noirs commanditaires et gagne 20 dollars. Elle a confiance en sa sœur et la laisse utiliser sa poupée de lin. Ils

mènent 2-0 en seconde période. On lui retire son enfant, le droit de visite et tout ; sa vie bascule. Il fait vingt minutes de trajet quotidien avec les autres hommes du village ; ensemble, ils chantent des chansons à thème agricole. Elle remet un peu d'eau chaude dans la bassine et continue à nettoyer son fils. Il vit à l'écart dans le sanctuaire réservé ; quand les européens arrivent, il est considéré comme malade mental. Son secret ? un demi-verre de vodka chaque matin, suivi de quelques exercices de respiration. Elle déplace sa tour en A5 et aussitôt après s'en mord les doigts : au coup suivant, son cavalier est pris : le mat est proche, peut-être on peut encore obtenir le pat. À cause d'une faute très grave il est réincarné en paria. Il fait froid. Elle repense à la bouchère de 14, au temps où elle était infirmière assistante là-bas. Il retourne voir un point de droit privé puis met la dernière main à son étude de cas. La poussière se soulève. Elle se sent curieusement nerveuse, instable et toujours au bord des larmes ; elle attribue cet état, en fin de compte, à un manque affectif dans son enfance. Une galaxie en attire une autre comme par un charme fou. Il aura fallu que les volcans grondent, que la pluie tombe à torrents, que les vents se déchaînent, il aura fallu que les eaux de Volvic puisent ces précieux oligo-éléments et rejaillissent, pleines de force. Il aura fallu tout ça pour qu'un beau matin, CE matin, vous ressentiez cette énergie naturelle, celle qui vous donne la force de faire ce que vous rêvez de faire. Oui elle « reprendra bien une tasse de thé » ; ce thé « qui est si excellent ». Il a un peu moins de 40 de fièvre avec des nausées le matin et des étourdissements. Il refroidit doucement dans la tasse : du sucre, du lait, du chocolat. Il invente le fait d'être appelé

au téléphone. La première lettre de l'alphabet utilisé par les Anglo-Saxons passe pour la première fois sous l'Atlantique. Il a fait 6050 points. Il se lave les mains. La baignoire augmente de volume une première fois lorsqu'un corps rentre dedans, puis une seconde, lorsque la sœur du premier corps rejoint son petit frère. Il se met aux méthodes culturelles venues de l'Ouest et abandonne la jachère pour cultiver, un an sur trois, des plantes fourragères. Elle rit en écartant ses lèvres qui reprennent quelques secondes plus tard une position moins tendue. Partout où elle rencontre la terre la mer se couvre d'écume. Il éteint la lampe et se glisse sous la couverture. Mitoyen de l'immeuble qui a d'abord pris feu, l'autre immeuble, un peu plus petit, se consume à son tour ; à l'intérieur, des cris, des quintes de toux. Arrive ce moment de sa vie. Il a 15 ans. Ça résonne. Il promène son chien la nuit venue mais n'est jamais très rassuré. Elle attend son excision avec impatience : au matin, apparaît alors le silex rituel. Nous sommes en 1680, il neige, un médecin entre doucement dans une pièce à Beijing. Le castor nage dans une zone de la rivière où s'exerce un courant très fort : il essaie de ne pas s'éloigner trop de la berge, et de se raccrocher aux rochers. Elle traite le lait des cinq vaches tous les matins à l'aube ; le lait chaud, elle en boit une partie, l'autre elle la transforme en yaourt. L'animal impérial punit les rajahs désobéissants. Le sol est très dur et très lisse : piétiné par des milliers de pas, il est humide, jonché de cartons, de sacs, de détritiques et de morceaux de tôle ; une analyse chimique caractériserait son pH comme acide ; il supporte un grand bidonville. Elle relit pour la énième fois la lettre du garçon qu'elle

aime. Il laisse des miettes de croissant dans Le Monde. Forcée de se consumer à l'approche d'un briquet, la mèche supporte la flamme qui se nourrit à travers elle en transformant la cire en vapeur ; l'ensemble s'appelle une « bougie ». Elle remet son soutien-gorge. Armé d'une épée, il menace un homme agenouillé ; armé d'un microscope, il étudie une épée couchée. Virus, il infecte les cellules d'un ovin puis d'un homme. Il dit Je vais essayer de me taper le maximum d'acteurs culturels et je vais les mettre à sac complètement, jusqu'à la moelle. Quand elle reçoit les résultats de ses analyses de sang, elle sait alors son nombre de globules blancs ; elle est surprise et contente de l'apprendre. Une caméra miniature est glissée dans son œsophage. C'est risqué. Il pousse une charrette de foin jusqu'à l'étable. Ça se passe au moment où on fabrique des poteries rouges et noires. Elle est verseau, ascendant poisson, et l'ignore. C'est propre. Il baise la main de son seigneur et a juré d'avoir sa peau. Ça a lieu quelque part entre deux chemises et une veste. Il a la lèpre ; âgé d'environ vingt ans, il se souvient d'un matin très couvert : un groupe de soufis passe entre deux arbres. C'est bon, c'est important. L'électron passe du pôle moins au pôle plus. Il court. C'est encore là. Il est dans le Livre. C'est surgi. Ça se passe dans le Livre. Elle s'endort. À l'époque du Livre. Il s'envole. Ça disparaît dans le Livre. C'est riche comme tout. Et maintenant c'est le Livre.

A bientôt pour de nouvelles aventures

www.ludovicbablon.fr

Publié en ligne en décembre 2012

Copyright Ludovic Bablon 2012, tous droits réservés sur tous supports pour tous pays mêmes imaginaires jusqu'à la seconde de ma mort, après quoi ce texte sera légué au domaine public et à l'humanité (si elle a survécu)

ISBN 978-2-36816-102-9